l'histoire du monde depuis la création.
Référence majeure de l'historiographie islamique

CHRONIQUES DE TABARI

Tome 6

L'âge de'or des Abbasides

+221 78 434 38 87 - Pour plus de documents numériques

Tabari

VI

L'Âge d'or des Abbasides

Extrait de la *Chronique*

de Tabari

traduite par Hermann Zotenberg

Avertissement

Le présent ouvrage qui relate la prise du pouvoir par les Abbasides, la fondation de leur Empire et l'affermissement de leur autorité, est extrait de la Chronique *d'Abou-Djafar-Mohammed-Ben-Djarîr-Ben-Yezîd Tabarî, traduite sur la version persane d'Abou-'Alî Mohammed Bel'amî, d'après neuf manuscrits conservés à Paris, Londres, Canterbury et Gotha.* L'âge d'or des Abbasides *reproduit la cinquième partie de la* Chronique *de Tabarî (du chapitre* 76 *au chapitre* 115). *C'est le quatrième volume que nous publions. La traduction d'Hermann Zotenberg est parue à Paris pour la première fois en quatre tomes, en* 1867-1874.

L'Éditeur

CHAPITRE PREMIER

Révolte d'Abou-Mouslim

Abou-Mouslim, de son vrai nom ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils de Mouslim, jeune homme exerçant la profession de sellier, était au service d'une famille de la tribu d’‘Idjl appelée les Benî-Ma‘qil. C'était un garçon plein d'esprit et d'intelligence, qui nourrissait en son cœur une grande affection pour la famille de Hâschim. Or, il arriva que quelques partisans de la famille des Abbasides, tels que Soulaïmân, fils de Kethîr ; Mâlik, fils d'al-Haïtham ; Qa‘htaba, fils de Schebîb ; Lâhiz, fils de Qoraïzh, et d'autres, étaient allés à la Mecque pour accomplir le pèlerinage, et avaient emmené avec eux Abou-Mouslim. Ils avaient aussi emporté une somme d'argent considérable, qu'ils remirent à Mohammed, fils d’‘Alî, fils d’‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, qui était alors à la Mecque. Dans les fréquentes visites qu'ils faisaient à Mohammed, ils étaient toujours accompagnés d'Abou-Mouslim. Mohammed leur demanda un jour si ce jeune homme était libre ou esclave. Ils répondirent : Les Benî-Ma‘qil disent qu'il est leur esclave, mais il prétend qu'il est libre. Mohammed, fils d’‘Alî, répliqua : Je ne sais pas ce qu'il en est. Mais je vois en lui un jeune homme très intelligent et je remarque en lui plusieurs signes qui me font espérer qu'il sera l'un des plus ardents promoteurs de notre dynastie. — Ô Imâm, s'écrièrent Soulaïmân et les autres, quand cela sera-t-il, car le règne des Omayyades dure toujours ? Mohammed, fils d’‘Alî, répondit : Par Dieu, ce sera de nos jours ! J'ai entendu dire à mon père que dans *l'année de l'âne,* Dieu fera apparaître notre règne ; la propagande pour notre cause trouvera son terme, le règne des Omayyades cessera, on lèvera le drapeau noir à Merw et dans tout le Khorâsân, et on tuera les Benî-Omayya derrière les pierres et les murs. On demanda à Mohammed ce qu'était *l'année de l'âne,* et il reprit : Aucune dynastie n'a dépassé la centième année de son

existence, sans que des troubles violents vinssent amener sa ruine. Or il est dit dans le Coran : « … Ou comme celui qui passait près d'une ville qui était ruinée jusque dans ses fondements, et qui disait : Comment Dieu la ressuscitera-t-il, puisqu'elle est détruite ? Alors Dieu lui ôta la vie pendant cent ans, et le ressuscita ensuite, et lui dit : Combien de temps es-tu resté ici ? Il répondit : Je suis resté un jour ou une partie d'un jour. Dieu dit : Non, tu es resté cent ans. Or regarde tes provisions et ta boisson ; elles ne sont pas corrompues ; et regarde ton âne : nous avons voulu faire de toi un signe pour les hommes. Et regarde les ossements (de ton âne), comment nous les faisons surgir et comment ensuite nous les revêtons de chair... » (Sur. II, vers. 261.) Maintenant notre temps est venu. Sachez que vous êtes dans *l'année de l'âne,* la centième année du règne des Omayyades, et j'en vois la preuve dans ce jeune homme, c'est-à-dire Abou-Mouslim, qui défendra notre cause. Observez-le ; quand il commencera le mouvement, suivez son exemple et prêtez-lui aide et assistance. Quant à moi, vous ne me verrez plus après cette année-ci ; car je sens décliner mes forces, et je crois que mon terme est proche. Mais mon fils Ibrahîm qui est dans le Khorâsân, me succédera, et s'il lui arrive malheur, il y a mon autre fils, ‘Abdallah (Abou'l-‘Abbas as-Saffâ‘h) ; et s'il arrive malheur à celui-ci, il y a mon troisième fils, ‘Abdallah (Abou-Dja‘far Mançour Abou’l-Dawânîq). Ces hommes quittèrent ensuite la Mecque et retournèrent dans le Khorâsân ; ils regardaient dorénavant Abou-Mouslim d'un autre œil que par le passé, et ils tinrent secret ce qu'ils avaient entendu de la bouche de Mohammed, fils d’‘Alî. De temps en temps, ils se réunissaient pour délibérer chez Abou-Mouslim, qui leur disait : Ne précipitez rien. Sachez que la chose que vous désirez est près de se réaliser. Je suis le maître du drapeau noir, et je le lèverai plus tôt que vous ne pensez.

Abou-Mouslim se tint tranquille jusqu'au moment où éclata la lutte entre Kirmânî et Naçr, fils de Sayyâr. Voyant que Kirmânî prenait le dessus, il annonça à ses amis qu'il y avait lieu d'agir. Sur ces entrefaites, Mohammed, fils d’‘Ali, mourut, et Abou-Mouslim continua sa propagande en faveur de l'imamat de la famille des Abbasides. Il gagna ainsi un millier de personnes, qui lui prêtèrent serment. Lorsque Naçr, fils de Sayyâr, eut connaissance de ces menées secrètes, il se trouva hors d'état d'y mettre obstacle. Merwân

n'ayant pas répondu à la pièce de vers qu'il lui avait adressée, Naçr sentit que la cause des Omayyades était perdue et il écrivit à Yezîd, fils d’‘Omar, fils de Hobaïra, gouverneur de l’Irâq à Wâsit, une lettre en ces termes : Sache que nos deux provinces sont étroitement liées l'une à l'autre. Tu connais la position difficile dans laquelle je me trouve par suite de la lutte que j'ai à soutenir contre Kirmânî. Or il vient de surgir un autre rebelle, un sellier, un homme sans foi ni famille, qui a entraîné avec lui un certain nombre de mauvais sujets du Khorâsân, partisans des Abbasides. Je t'adjure par Dieu de ne point laisser perdre le Khorâsân ; car ce serait, je le crains, la fin du règne des Omayyades. Il faut que tu m'envoies du secours. Ibn-Hobaïra ne donna aucune suite à cette lettre ; il dit : Que puis-je faire pour le Khorâsân ? Je me soucie peu du Khorâsân, pourvu que je garde l’Irâq.

À l'époque où les Benî-Hâschim commencèrent à se poser en prétendants au trône, Fadhl, fils d’‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d’‘Abbâs, fils de Rabr‘a, fils d'al-‘Hârith, fils d’‘Abdou’l-Mottalib, adressa une pièce de vers à ‘Abdallah, fils de ‘Hasan, fils de ‘Hasan, fils d’‘Alî, fils d'Abou-Tâlib, et le stimula de rechercher le califat. C'est alors que la famille d'Abou-Tâlib se mit également à convoiter le pouvoir. Abou’l-‘Hasan al-Madâïnî rapporte le récit suivant d'après ‘Abdallah, fils de ‘Hasan, fils de ‘Hasan, fils d’‘Alî : ‘Abdallah, fils de ‘Hasan, et ['Abdallah fils d’]‘Ali fils d’‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, faisant un jour route ensemble, rencontrèrent Dâoud, fils d’‘Ali. Celui-ci se rapprocha d’‘Abdallah, fils de ‘Hasan, et lui dit : Tu ferais bien d'ordonner à tes fils Mohammed et Ibrahîm de prendre les armes, pour chercher à conquérir le pouvoir, car la dynastie des Benî-Omayya est perdue. Ne vois-tu pas l'état du Khorâsân et la position difficile de Naçr, fils de Sayyâr ? ‘Abdallah, fils de ‘Hasan, répliqua : Notre temps n'est pas encore venu. ‘Abdallah, fils d’‘Alî, dit : Père de Mohammed, vous ne pourrez pas triompher des Benî-Omayya ; c'est nous qui les vaincrons ; c'est moi qui les tuerai et leur enlèverai le pouvoir, s'il plaît à Dieu ! ‘Abdallah, fils de ‘Hasan, garda le silence.

Lorsque Abou-Mouslim vit que Naçr, fils de Sayyâr, ne recevait du secours d'aucun côté, il songea à réaliser ses projets. Il envoya un messager à Kirmânî et lui fit dire : Tu obtiendras ce que tu désires ; je suis avec toi. En conséquence, Kirmânî et Abou-Mouslim se mirent d'accord et opposèrent leurs forces réunies à Naçr, fils de Sayyâr.

Abou-Mouslim recommanda à ses partisans dans les différentes villes du Khorâsân, de porter des vêtements noirs. Il leur écrivit : Habillez-vous de noir, car nous sommes les hommes aux vêtements noirs. La fin des Omayyades est proche. Les habitants de Nasâ, de Bâwerd, de Merweroud et de Tâleqân se conformèrent à cet ordre d'Abou-Mouslim. D'après Madâïnî, ils auraient choisi pour leurs vêtements la couleur noire pour porter le deuil de Zaïd, fils d'‘Alî, et de son fils Ya‘hyâ. Mais la vraie raison de ce choix est que les Omayyades avaient adopté pour leurs vêtements et leur drapeau la couleur verte, et que Abou-Mouslim voulait pour son parti une couleur différente. Après avoir fait essayer par un de ses esclaves des habits de teintes différentes, il lui ordonna de se vêtir d'habits noirs et de mettre un turban noir, et en le regardant, il sentit que la couleur noire était de toutes la plus terrifiante. Il adopta donc cette couleur, et les habitants de toutes les villes du Khorâsân s'habillèrent de noir. Abou-Mouslim envoya ensuite quelques personnes à Gouzegân, pour enlever du gibet, pour ensevelir et enterrer le corps de Ya‘hyâ, fils de Zaïd, et il fit mettre à mort tous les partisans des Omayyades qu'il put saisir ; il tua ainsi, en expiation du sang de Ya‘hyâ, quatre-vingt mille hommes.

Naçr, fils de Sayyâr, très effrayé de cette situation, adressa une lettre aux habitants de Merw et à tous ceux qu'il savait attachés à sa cause, et les sollicita vivement de se joindre à lui pour combattre Kirmânî et Abou-Mouslim. Comme personne ne répondait à son appel, il songea à semer la mésintelligence entre ses deux adversaires. Il écrivit donc à Kirmânî en ces termes : Ne sois pas la dupe d'Abou-Mouslim et de ses amis ; car ce n'est pas pour toi qu'ils travaillent. Je crains pour toi. Il faut que tu viennes te rencontrer avec moi dans la ville de Merw ; nous conclurons la paix et un traité d'alliance et nous nous jurerons fidélité ; ensuite nous nous saisirons de la personne d'Abou-Mouslim. Kirmânî répondit qu'il consentait ; puis il alla trouver Abou-Mouslim et lui communiqua la lettre de Naçr. Abou-Mouslim lui demanda ce qu'il comptait faire. Kirmânî dit : Je veux aller au rendez-vous, et là aposter quelqu'un pour le frapper et l'assassiner. — Il n'y a pas d'autre chose à faire, répliqua Abou-Mouslim. Kirmânî, accompagné de cent cavaliers, se dirigea vers le camp de Naçr, et après avoir donné ses instructions à l'un de ses officiers, il envoya un messager à Naçr, pour l'inviter à venir afin de

rédiger la convention. Naçr arriva avec cent cavaliers. Il avait pris à l'égard de Kirmânî la même résolution que celui-ci avait prise contre lui, et il avait chargé de l'exécution de son projet [le fils de] ‘Hârith, fils de Schouraï‘h. Lorsque les deux partis furent en présence l'un de l'autre, Naçr, voyant que Kirmânî n'était pas revêtu de sa cuirasse, fit un signe à [Ibn-] ‘Hârith, qui se jeta aussitôt sur lui, le frappa au ventre et le tua. Nâçr lui fit couper la tête, qu'il envoya à Merwân. Abou-Mouslim accourut avec ses compagnons dont il enflamma l'ardeur, et un combat s'engagea. Kirmânî avait un fils, nommé ‘Ali, qui, voyant devant lui le fils de Naçr, Temîm, se précipita sur lui en s'écriant : Je suis le fils de Kirmânî ! Il le frappa de sa lance et le tua. Puis il cria : As-tu vu, ô Naçr, comment on se venge ? On renouvela le combat le lendemain. Naçr fut blessé et un grand nombre de ses soldats trouvèrent la mort ; les autres prirent la fuite.

La cause d'Abou-Mouslim faisait chaque jour de nouveaux progrès. Les habitants du Khorâsân tremblaient devant lui ; quand on parlait de lui, on disait : l'émir a ordonné telle chose ; et en chaire, dans les prières publiques, on disait : Seigneur, protège l'émir, le représentant de la famille de Mohammed ! Il y eut, dans le Khorâsân, deux factions. Dans certaines villes on faisait la khotba au nom de Merwân, dans d'autres au nom d'Abou-Mouslim. La lutte entre Abou-Mouslim et Naçr devint de plus en plus ardente ; chaque fois qu'ils se rencontrèrent, ils s'apostrophaient en termes violents, échangeant des outrages et des malédictions. Les habitants du Khorâsân inclinaient vers Abou-Mouslim et sympathisaient avec lui ; ils reconnaissaient son autorité et lui payaient l'impôt. Naçr, voyant qu'il n'avait plus aucune chance de pouvoir lutter contre lui, cessa de combattre, rentra dans Merw et se tint tranquille dans sa maison. Abou-Mouslim fit appeler quatre de ses officiers, à savoir : ‘Âmir, fils d'Isma‘îl, de Gorgân, et son frère ‘Amr ; Soulaïmân, fils de Kethîr, et Lâhiz, fils de Qoraïzh, et leur dit : Allez trouver Naçr, saluez-le de ma part et transmettez-lui le message suivant : L'émir dit qu'il a reçu une lettre de l'imam Ibrahîm, fils de Mohammed. Nous désirons te la communiquer. Viens chez lui en toute sécurité. Ces hommes se rendirent chez Naçr et délivrèrent le message. Lâhiz, fils de Qoraïzh, ajouta ce verset du Coran : « Ô Moïse, les magistrats délibèrent sur toi, pour te faire mourir ; va-t'en ; je te donne un bon conseil ! »

(Sur. XXVIII, vers. 19.) Naçr comprit qu'on venait le chercher pour le faire mourir. Il répondit : Parfaitement, à votre service. Et il se leva, entra dans son cabinet, et descendit par la fenêtre qui donnait sur le verger. Il était alors complètement nuit. Il se fit amener par son écuyer un certain cheval qu'il lui désigna, monta et sortit par la porte du verger ; il abandonna à la fois sa maison et ses biens et prit la route de Nisapour, n'ayant avec lui qu'un seul serviteur. Les messagers d'Abou-Mouslim, après avoir longtemps attendu, ne le voyant pas revenir, comprirent qu'il s'était enfui. Ils retournèrent auprès du général et lui rendirent compte de ce qui s'était passé. Abou-Mouslim dit : Laissez-le aller où il voudra. Mais dites-moi ce qui lui a inspiré des soupçons à votre égard. Ces hommes répondirent que Lâhiz avait récité tel verset du Coran. — C'est à cause de cela, dit Abou-Mouslim, qu'il s'est sauvé. Et il donna l'ordre de trancher la tête à Lâhiz. Puis il fit piller et brûler la maison de Naçr. Il fut alors maître de tout le Khorâsân, et il envoya ses agents dans les différents districts de la province. Naçr s'était rendu à Reï et de là il voulut gagner l'Irâq ; mais il mourut à Qostâna, à sept parasanges de Reï.

En apprenant la mort de Naçr, Abou-Mouslim fit partir Qa'htaba, fils de Schebîb, à la tête d'une armée de vingt mille hommes, en lui donnant pour instructions de marcher sur le Gorgân, d'envahir les contrées au-delà du Gorgân et de pénétrer partout où il pourrait. Qa'htaba arriva à Nisapour, où il se fit payer l'impôt qu'il distribua entre ses soldats. Il se dirigea ensuite vers Gorgân, où Ibn-Hobaïra avait envoyé une nombreuse armée composée de Syriens et de gens de l'Irâq, et commandée par un homme nommé Nobâta, fils de 'Hanzhala, 'al-Kilâbî. Nobâta avait fait établir un camp retranché. Qa'htaba forma ses lignes de bataille et donna le commandement de l'aile gauche à Khâlid, fils de Yezîd, celui de l'aile droite à Asad, fils d''Abdallah, al-Khozâ'î, et le commandement de la réserve à Mousâ, fils de Ka'b, al-'Oqaïli. Il harangua ensuite ses troupes en ces termes : Sachez que vous allez combattre des gens qui ont changé et altéré la religion de Dieu et abandonné ses lois. Ils ont triomphé d'abord parce qu'ils ont agi suivant la justice ; mais ils ont cessé de le faire, et Dieu s'est irrité contre eux et leur enlève le pouvoir. Ils ont tué les enfants du Prophète, ils ont pris leurs femmes comme concubines et réduit leurs enfants à l'état d'esclavage. Cela a duré jusqu'à ce jour, où Dieu

vous a élevés au premier rang et vous a placés au-dessus de ces gens, afin que vous en tiriez vengeance. L'émir, représentant les droits de la famille de Mohammed, vous ordonne de les attaquer et de les mettre en déroute, suivant l'ordre de Dieu ! Qa‘htaba et ses compagnons chargèrent l'ennemi, et le combat dura depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Ce fut le vendredi, premier jour du mois de dsou’l-‘hiddja [de l'an 130.] L'armée du Khorâsân eut d'abord un certain nombre de morts ; mais à la fin, la confusion se mit dans les rangs de l'armée de Gorgân, Nobâta et son fils ‘Hanzhala et dix mille Syriens restèrent sur le champ de bataille, les autres prirent la fuite. Qa‘htaba envoya les têtes de Nobâta et de son fils à Abou-Mouslim, en lui annonçant sa victoire. Il entra ensuite dans la ville de Gorgân, fit mettre à mort tous les partisans des Omayyades et exigea une contribution, dont il distribua une partie à ses soldats, et fit porter le reste à Abou-Mouslim. De Gorgân il marcha sur Dâmeghân, où il se fit payer également une contribution sans trouver de l'opposition, non plus que dans la ville de Reï. En envoyant l'argent de la contribution de Reï à Abou-Mouslim, il lui adressa une lettre et lui demanda l'autorisation de continuer sa campagne au-delà de cette ville. Abou-Mouslim lui ordonna de marcher d'abord sur Ispâhân. En conséquence Qa‘htaba se dirigea vers Qoumm et Ispâhân.

‘Âmir, fils de Dhobâra, gouverneur d'Ispâhân, rassembla son armée, et lorsque Qa`htaba s'approcha de la ville, il marcha au-devant de lui avec cent mille hommes. Quand les deux armées furent en présence l'une de l'autre, Qa‘htaba montra aux gens d’‘Âmir un exemplaire du Coran fixé sur une lance, et leur adressa ces paroles : Nous vous appelons à ce livre, qui ordonne d'honorer la famille de Mohammed ! ‘Âmir et ses compagnons répondirent en proférant des injures contre Qa‘htaba et Abou-Mouslim et en outrageant la famille d’‘Abbâs. Qa‘htaba donna l'ordre d'attaquer. ‘Âmir et un grand nombre des siens furent tués. Qa‘htaba envoya la tête d’‘Âmir à Abou-Mouslim. Il se rendit ensuite à Nehâwend. Cette ville était commandée par un officier nommé Mâlik, fils d'Adham, fils de Mou‘hriz, al-Bâhilî, qui avait auprès de lui quelques-uns des fils de Naçr, fils de Sayyâr. Les habitants s'étant enfermés dans la citadelle, Qa‘htaba vint les assiéger et fit lancer jour et nuit, au moyen de ses machines, des pierres sur les remparts. Les assiégés se trouvant serrés

de près, Mâlik fit demander à Qa‘htaba l'amân pour lui et quelques Syriens. Qa‘htaba consentit. Ils sortirent de la forteresse et vinrent se présenter devant Qa‘htaba. Plusieurs membres de la famille de Naçr, fils de Sayyâr, au nombre de quarante, se présentèrent également, espérant que l'on ne les reconnaîtrait pas. Qa‘htaba les fit tous mourir et envoya leurs têtes à Abou-Mouslim. Il se dirigea ensuite vers ‘Holwân, où se trouvait un officier d'Ibn-Hobaïra, nommé ‘Abdallah, fils d'al-‘Alâ, al-Kindî, avec trois mille hommes, qui, à l'approche de Qa‘htaba, quitta la ville et se retira auprès d'Ibn-Hobaïra. Qa‘htaba occupa ‘Holwân, se fit remettre l'impôt et distribua cet argent à ses troupes. Il résolut alors d'envahir l’Irâq. Il confia à l'un de ses officiers nommé Abdou’l-Mélik, fils de Yezîd, et surnommé Abou-‘Aoun, un corps de quatre mille hommes et l'envoya contre la ville de Schehrezour, qui était occupée par un officier d'Ibn-Hobaïra, nommé ‘Othman, fils de Sofyân, et cinq mille hommes, troupes de Syrie et de l’Irâq. ‘Othmân marcha à la rencontre d'Abou-‘Aoun jusqu'à deux parasanges de la ville. Un engagement eut lieu dans lequel ‘Othmân et beaucoup de ses soldats trouvèrent la mort ; ceux qui échappèrent, se dispersèrent de tous côtés. Abou-‘Aoun fit couper la tête à ‘Othmân et l'envoya à Qa‘htaba ; puis il prit possession de la ville.

Lorsque Ibn-Hobaïra fut informé de ces faits, il quitta Wâsit et se rendit à Djaloulâ, et y établit son armée dans un camp retranché. À cette nouvelle, Qa‘htaba quitta ‘Holwân et vint à Khâneqîn. Ibn-Hobaïra marcha contre lui et établit son camp à Deskerè. Qa‘htaba, en recevant cette nouvelle, dit à ses officiers : Laissons Ibn-Hobaïra ; qu'il aille où il voudra ; car ce n'est pas à lui que nous en voulons, c'est à son maître, Merwân al-‘Hemâr ; quand celui-ci viendra nous attaquer, alors il faudra combattre. Il demanda ensuite un guide qui pût le conduire à Koufa, en évitant la grande route. Un homme de la tribu de Hamedân, nommé Khalaf, s'offrit à le conduire de telle sorte qu'il ne rencontrerait pas Ibn-Hobaïra. Qa‘htaba lui dit : Si Dieu me fait réussir, je te donnerai dix mille dirhems. Khalaf, prenant la direction de la marche, fit traverser à l'armée le fleuve près d'un endroit nommé Bâsâ (?), et le conduisit en ligne droite à un bourg nommé Odaïd (?), où on fit halte. Ibn-Hobaïra, informé de cette marche de Qa‘htaba, consulta ses compagnons sur ce qu'il y avait à faire. Ils furent d'avis qu'il fallait laisser Qa‘htaba continuer sa route

vers Koufa, et marcher sur le Khorâsân. Ibn-Hobaïra dit : Non, je n'irai pas dans le Khorâsân, où se trouve Abou-Mouslim avec cent mille hommes. Je veux gagner Koufa et y arriver avant Qa‘htaba. Il prit donc la route de Koufa et rencontra l'armée de Qa‘htaba qui était campée aux bords de l'Euphrate. Qa‘htaba, vers le soir, donna à ses soldats l'ordre de traverser le fleuve, et la plupart d'entre eux réussirent à gagner l'autre rive, malgré les troupes d'Ibn-Hobaïra qui étaient accourues, pour s'y opposer. Le combat s'engagea aussitôt aux bords du fleuve. La nuit était survenue, et Qa‘htaba voulut charger un groupe de soldats ennemis, lorsque son cheval perdit pied et tomba dans le fleuve. Qa‘htaba fut englouti par les flots. Personne n'avait remarqué sa disparition et le combat continua avec ardeur jusqu'à ce que, à la fin, Ibn-Hobaïra fût mis en déroute. On chercha alors Qa‘htaba, et on rencontra, courant au bord du fleuve, son cheval, dont le harnachement était encore humide, et on reconnut que Qa‘htaba avait été noyé. Son fils ‘Hasan fut acclamé par l'armée entière comme chef. ‘Hasan, fils de Qa‘htaba, se dirigea vers Koufa. Ibn-Hobaïra se retira à Wâsit, où il resta, et il y fut rejoint par ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils de Kethîr, de la tribu d’‘Idjl, son agent à Koufa, qui avait abandonné cette ville. ‘Hasan fit son entrée dans Koufa à la tête d'une armée de plus de trente mille hommes. Abou-Salama ‘Hafç fils de Soulaïmân, al-Khallâl, appelé le « vézir de la famille de Mohammed » lui rendit visite. Lorsque ‘Hasan le vit, il se leva, lui baisa la main, le fit asseoir à sa place, et lui dit : ô vézir, l'émir Abou-Mouslim nous a ordonné de t'obéir. Je suis à ta disposition. Abou-Salama et ‘Hasan, fils de Qa‘htaba, montèrent à cheval, se rendirent à la grande mosquée, et y firent convoquer toute la population de Koufa. Pas une personne d'entre les notables de la ville et des Hâschimites ne manqua à cet appel. Tous les habitants grands et petits, se réunirent à la grande mosquée, quoiqu'ils ne connussent pas le but de cette convocation.

CHAPITRE II

Califat d'Abou'l-'Abbâs as-Saffâ'h 'Abdallah

Il y avait alors à Koufa plusieurs membres de la famille d''Alî, et beaucoup de personnes pensaient qu'on allait prêter le serment à un descendant d'Abou-Tâlib. Lorsque tout le monde fut réuni dans la grande mosquée, Abou-Salama al-Khallâl monta en chaire, et après avoir payé un tribut de louanges à Dieu, il dit : Musulmans, qu'il n'y ait aucun d'entre vous, en état de porter des armes ou de monter à cheval, qui ne vienne ici demain, habillé de noir, afin que nous prêtions serment à celui qui est le plus digne. Les enfants d'Abou-Tâlib surent alors qu'ils n'avaient aucune chance d'être élus. Les habitants de Koufa rentrèrent chez eux, se procurèrent des tuniques, des manteaux et des drapeaux noirs, et le lendemain, avant le jour, le peuple se réunit dans la grande mosquée. On était assis en rangs serrés et les uns sur les autres ; on battait les tambourins, plantait les drapeaux dans le sol et on poussait des cris de *tekbîr.* Abou-Salama, le vézir de la famille de Mohammed, également vêtu de noir, monta en chaire. Après avoir payé un tribut de louanges à Dieu et adressé des salutations au prophète, il dit : Musulmans, accepterez-vous ce que je ferai ? — Parle, répondirent les assistants. Abou-Salama reprit : Le représentant de la famille de Mohammed, Abou-Mouslim 'Abd-er-Ra'hmân, m'a écrit et m'a ordonné d'établir un calife de la famille de Hâschim, afin que le peuple soit délivré de la tyrannie et de l'injustice des Omayyades, qui ont tué les descendants du Prophète. Or en consultant les registres de la famille de Hâschim, je n'ai pas trouvé d'homme plus distingué que 'Abdallah, fils de Mohammed, fils d''Ali, fils d''Abdallah, fils d''Abbâs, le plus éminent des fils d''Abbâs, et homme de bien. C'est sur lui que s'est porté mon choix pour le califat. L'acceptez-vous ? — Oui, s'écria la foule des

assistants ; tu as bien fait et nous t'approuvons. Que Dieu te dirige et te récompense ! Nous n'avons qu'à te suivre. Toute l'assemblée poussa des cris de joie. Abou-Salama fit chercher Abou'l-'Abbâs, qui arriva, monté sur une mule, et portant un turban noir et des vêtements noirs. C'était le jour du vendredi, et les moueddsin annoncèrent la prière. Abou'l-'Abbâs monta en chaire et prononça un sermon éloquent dans lequel il parla du paradis et de l'enfer, des récompenses et des peines ; puis il dit : Musulmans, prêtez le serment ; car c'est le premier serment légitime que vous prêtez depuis la mort du Prophète. Vous avez été violentés et subjugués, et nous l'avons été avec vous, depuis qu'ils nous avaient enlevé notre droit. Mais Dieu a donné à un homme de notre parti la mission, dans le Khorâsân, de proclamer notre droit et de nous venger. Gloire à Dieu, maître des mondes ! Après avoir terminé ce discours, Abou'l-'Abbâs descendit de la chaire, et présida à la prière du vendredi. Puis il prit place sur son siège, et tous les assistants lui prêtèrent serment. L'empressement de la foule était si grand que le siège de l'imâm, sur lequel il était assis, fut brisé. C'était le douzième jour du mois de rabî'a premier de l'an 132 de l'hégire que fut proclamé le premier calife de la dynastie des Abbasides. Sa mère était Raïta, fille d''Obaïdallah, de la tribu de 'Hârith-ben-Ka'b.

Merwân, fils de Mohammed, en apprenant à 'Harrân, où il résidait, que le peuple prêtait serment aux fils d''Abbâs, fit saisir Ibrahîm, fils de Mohammed, et frère d'Abou'l-'Abbâs, et le fit assassiner. Il voulut ensuite se mettre en campagne contre les Benî-Hâschim. Il fit appeler Ismâ'îl, fils d''Abdallah al-Qoschaïrî, et lui dit : Abou-Mouslim est en possession du Khorâsân, et 'Abdallah, fils de Mohammed, vient de s'emparer de l'Irâq, dont les habitants lui ont déjà prêté serment. Qu'y a-t-il à faire ? Ismâ'îl dit : Quelles sont tes intentions ? Dis-moi tes projets, et je verrai. Merwân dit : Je me propose d'aller dans le Derbend avec tous les miens, et de là me rendre dans le pays de Roum. Je m'établirai dans une ville et écrirai au roi de Roum pour lui demander aide et assistance contre mes ennemis. Ismâ'îl répliqua : Que Dieu te détourne de l'accomplissement de ce projet, de confier tes enfants aux infidèles. Tu sais bien que cela n'est pas raisonnable ; car s'il t'arrivait un accident dans le pays de Roum, que deviendraient tes enfants après toi ? Je te conseille de traverser l'Euphrate et de te rendre en Syrie, dont les habitants ne prendront pas un autre

souverain, toi présent. Si, ensuite, les choses ne tournent pas à ton gré, tu pourras te transporter en Afrique, ce qui vaudra mieux que d'aller dans le pays de Roum. — Tu as raison, dit Merwân ; mais je veux d'abord chercher à frapper un coup ; si je réussis, tant mieux ; sinon, j'ai la ressource de la Syrie.

CHAPITRE III

Bataille entre Merwân, fils de Mohammed, et ‘Abdallah, fils d’‘Alî

Merwân quitta ‘Harran à la tête d'une nombreuse armée et se dirigea vers Baçra, recrutant sur son passage toutes les troupes qui se présentèrent. Lorsqu'il arriva à Mossoul, le nombre de ses soldats était de cent mille. En recevant cette nouvelle, Abou’l-‘Abbâs harangua le peuple et lui en donna connaissance. Puis il dit : Qui [d'entre les membres de ma famille] ira le combattre ? Son oncle ‘Abdallah, fils d’‘Ali, s'offrit, et il partit avec vingt mille hommes. Il fut rejoint par Abou-‘Aoun qui lui amena encore quatre mille hommes. ‘Abdallah établit son camp à sept parasanges de Mossoul. Merwân marcha contre lui et fit halte aux bords d'une rivière nommée Zâb, en face de l'armée d’‘Abdallah. Il fit construire un pont et traversa le fleuve avec ses troupes. Il était monté sur un cheval pie d'une grande valeur, qui surpassait en beauté tous les chevaux de cette époque. ‘Abdallah, fils d’‘Alî, forma ses lignes de bataille, et resta, de sa personne, au centre. Les deux armées en vinrent aux mains et combattirent depuis midi jusqu'à l'heure de la prière de l'après-midi. L'avantage resta à Merwân, et l'armée d’‘Abdallah eut un grand nombre de morts. ‘Abdallah tourna son visage vers le ciel et dit : Seigneur, jusqu'à quand tuera-t-on tes fidèles pour leur obéissance envers toi ? Tu sais que les enfants de ton apôtre ont été tués ou dispersés dans le monde par les ancêtres de ceux qui luttent contre nous aujourd'hui. Viens à notre secours, ô Dieu plein de majesté et de gloire ! Le combat fut repris le lendemain. Merwân cria à haute voix : Gens de Sakâsik, gens de Sakoun, chargez ! Ceux-ci répondirent : Dis aux Benî-‘Âmir de charger. Merwân se voyait perdu, attendu qu'il ne pouvait plus compter sur l'armée. Les Benî-‘Âmir, lorsqu'il leur donna l'ordre d'attaquer, lui répondirent : Dis-le aux Benî-Asad et aux Benî-Temîm. Merwân

s'adressa à son porte-drapeau : Par Dieu, lui dit-il, si tu n'avances pas, je te fais un mauvais parti ! — Fais-le, si tu peux, répondit le porte-drapeau. Et il renversa le drapeau, fouetta son cheval, et courut se mettre sous la protection d'‘Abdallah. En voyant cela, les Syriens furent ébranlés ; la peur les gagna et ils commencèrent à fuir. Merwân avait poussé son cheval vers le pont, pour satisfaire un besoin. Les soldats croyaient que lui aussi abandonnait le champ de bataille ; les rangs se débandaient et toute l'armée prit la fuite. Merwân cria : Me voici, Merwân, fils de Mohammed ! Ils ne s'arrêtèrent point, et il se mit également à courir. ‘Abdallah, fils d'‘Ali, poursuivit les fuyards l'épée dans les reins, depuis les bords de la rivière jusqu'à Mossoul, et en tua un grand nombre ; d'autres furent noyés dans le fleuve, car le pont avait été rompu. ‘Abdallah récita alors ce verset du Coran : « Et lorsque nous séparâmes pour vous les flots de la mer et que nous vous sauvâmes et que nous noyâmes les gens de Pharaon à vos yeux... » (Sur. II, vers. 47.) L'un des officiers d'‘Abdallah, voyant cette fuite de l'armée de Merwân, récita deux vers, dans lesquels il railla sa défaite. ‘Abdallah, fils d'‘Ali, s'empara des bagages de Merwân et les distribua à ses compagnons. Il adressa ensuite à Abou'l-‘Abbâs une lettre et lui annonça sa victoire. Abou'l-‘Abbâs, après avoir lu cette lettre, dit : « Et ils les défirent, par la volonté de Dieu, et David tua Goliath... » (Sur. II, vers. 244.) Ses compagnons lui demandèrent si Merwân avait été tué. — S'il plaît à Dieu, répondit-il.

Merwân arriva à ‘Harrân, prit ses femmes, ses enfants et ses biens, traversa l'Euphrate et se dirigea vers Qinnesrîn en Syrie. De là il vint à Manbidj, où les habitants lui enlevèrent une grande partie de ses bagages. Il se rendit ensuite à Émèse et à Damas, la résidence des Omayyades. Les habitants de Damas marchèrent à sa rencontre et lui refusèrent l'entrée de la ville. Merwân prit la route du Filestîn, où il faillit être tué par les habitants. Il vint ainsi, fuyant d'un lieu à l'autre, jusqu'en Égypte.

Chapitre iv

‘Abdallah, fils d’‘Alî, envahit la Syrie. Mort de Merwân

‘Abdallah, fils d’‘Alî, attendit sur le territoire de Mossoul pendant trois jours, jusqu'à ce que ses frères Çâli‘h et ‘Abdou’ç-Çamd lui eussent amené de l’Irâq dix mille hommes de nouvelles troupes. Il entra ensuite dans la ville de Mossoul. Après avoir nommé Mohammed, fils de Çoul, gouverneur de cette province, il se mit en route et marcha sur Manbidj. Il fut reçu avec empressement dans toutes les villes qu'il traversait, et les habitants vinrent au-devant de lui, vêtus de noir et portant des drapeaux noirs. Il arriva ainsi jusqu'à Damas, où se trouvait alors, en qualité de lieutenant de Merwân, Walîd, fils de Mo‘âwiya, fils de Merwân. ‘Abdallah et ses frères établirent leur camp aux portes de la ville. Les habitants de Damas étaient divisés en deux factions, dont l'une avait embrassé la cause des Abbasides, et dont l'autre était attachée à la dynastie des Omayyades. On en vint aux armes, et le parti abbaside triompha du parti opposé. Walîd, fils de Mo‘âwiya, le gouverneur, fut tué, on ouvrit les portes de la ville, et ‘Abdallah, fils d’‘Alî, entra en accordant l'amân aux habitants. Après y être resté quelques jours, il se rendit dans le Filestîn, et envoya son frère Câli‘h avec dix mille hommes à la poursuite de Merwân, qui se trouvait alors à Farmâ. En apprenant l'approche de Câli‘h, Merwân continua sa route et fit brûler dans tous les endroits où il passait les provisions qui y existaient. Câli‘h le suivit. Il vint à Fostât et de là à Fayoum. Il le fit ensuite poursuivre par un de ses officiers nommé ‘Âmir, fils d'Ismâ‘îl, al-Djordjâni, à la tête de quatre mille hommes. Merwân s'était arrêté dans une ville nommée ‘Aïn as-Schams, ancienne capitale de Pharaon. ‘Âmir y arriva pendant la nuit et il vit un esclave qui ferrait un cheval. Il lui demanda à qui appartenait ce cheval. — A Merwân, répondit

l'esclave. — Où est-il ? demanda de nouveau ‘Âmir. L'esclave lui indiqua l'église. ‘Âmir et ses soldats se dirigèrent vers cet endroit. Merwân, averti de leur arrivée, se leva aussitôt, revêtit sa cuirasse, prit son sabre, sortit et chercha à repousser les assaillants. ‘Âmir cria à ses soldats en langue persane : Tombez sur lui ! L'un de ses officiers nommé ‘Abdallah, fils de Schihâb al-Mâzenî, lança son javelot et atteignit Merwân au ventre. Merwân tomba, les cavaliers d’‘Âmir l'entourèrent aussitôt et un esclave de Mohammed, fils de Schihâb, lui trancha la tête qu'il porta à Çâli‘h, lequel l'envoya à son frère ‘Abdallah, fils d’‘Alî, dans la province de Filestîn. ‘Abdallah annonça cet évènement à Abou’l-‘Abbâs as-Saffâ‘h. Merwân fut tué, après un règne de cinq ans, deux mois et vingt et un jours, au mois de dsou’l-qa‘da de l'an 132 de l'hégire, à l'âge de soixante-deux ans. Il portait le sobriquet de « l'homme aux grands yeux bleus. »

Madâïnî rapporte le fait suivant : Lorsqu'on plaça la tête de Merwân devant Abou’l-‘Abbâs Saffâ‘h, il demanda à ceux qui l'entouraient si quelqu'un la connaissait. Firâs, fils de Dja‘d ibn-Hobaïra-ibn-abî-Wahb al-Makhzoumî, qui avait pour aïeule Oumm-Hânî, fille d'Abou-Tâlib, dit : C'est la tête de notre calife. Par Dieu, il a été pour nous un bon souverain ! Abou’l-‘Abbâs, mécontent de ces paroles, se leva et sortit, et les courtisans se retirèrent. Il fit ensuite appeler Firâs et lui demanda quel avait été le mobile de son langage. Firâs répondit : Ô Imâm, Merwân m'avait comblé de bienfaits, et je n'ai pas pu lui être utile de son vivant, parce que j'étais lié envers vous par mon serment. Mais je n'ai pas voulu quitter ce monde sans lui avoir payé la dette de ma reconnaissance, soit par paroles soit par action. Toi, à qui je suis attaché par des liens plus intimes, et dont je reçois de plus grands témoignages de bonté, tu auras aussi droit de ma part à une plus grande reconnaissance. Abou’l-‘Abbâs dit : Il faut avoir soin d'un homme comme toi. Et il lui fit donner trente mille dirhems. Lorsque le peuple de Koufa vint regarder la tête de Merwân qu'on avait exposée publiquement, plantée sur un mât, ‘Hafç, fils de No‘mân, affranchi d’‘Obaïdallah, fils de Ziyâd, qui se trouvait parmi les spectateurs, dit : Que Dieu ait pitié de lui ! Et il fit l'éloge de Merwân. On rapporta ces propos à Abou’l-‘Abbâs, qui fit appeler ‘Hafç et lui ordonna de répéter ce qu'il avait dit. — Je n'en ai dit que du mal, répondit ‘Hafç. L'un des assistants dit : Prince des croyants, il

ment ; il a fait son éloge ; et en regardant la tête, il a invoqué la miséricorde et le pardon de Dieu sur lui. — Non, s'écria ‘Hafç ; ils ne disent pas la vérité ! Quand j'ai regardé la tête, j'ai manifesté ma joie de ce que Merwân eût été tué. Les courtisans lui donnèrent un démenti, affirmant qu'il avait fait l'éloge des Benî-Omayya. Abou’l-‘Abbâs dit : Silence ; je sais ce qu'il a dit ! Puis, s'adressant à ‘Hafç, il l'invita à répéter ses paroles, en lui promettant l'impunité. ‘Hafç répondit : Prince des croyants, ils (les Omayyades) m'avaient comblé de bienfaits, et j'ai fait leur éloge en récitant tels vers. Abou’l-‘Abbâs lui fit donner un présent. Abou’l-‘Hasan Madâïnî ajoute à ce récit : On m'a raconté que lorsque ‘Hafç eut reçu le cadeau, il récita devant Abou’l-‘Abbâs quelques vers, dans lesquels il détracta les Omayyades et loua les Abbasides. Le calife ne lui donna pas de récompense pour cet éloge et dit : Ces vers ne sont pas de lui. ‘Hafç se retira en disant : « *Plût à Dieu que nous eussions pour nous rendre justice l'injustice des Benî-Merwân ! La justice des Benî-‘Abbâs à l'enfer !* »

Lorsqu'on rapporta ces paroles à Abou’l-‘Abbâs, il dit en riant : Il n'est pas à blâmer ; rappelez-le. Et il lui fit donner trois cents dînârs. Madâïnî rapporte encore le récit suivant : ‘Hidjr, fils de Khir‘ath, vint trouver Abou’l-‘Abbâs et récita devant lui une pièce de vers dans laquelle il parla de la tyrannie des Omayyades, de la noblesse et de la justice des Abbasides et de la mort violente des descendants du Prophète. Tous ceux qui assistaient à l'audience, les membres de la famille d'Abou-Tâlib et autres Hâschimites, furent émus par ces vers et versèrent des larmes. Le calife fit donner au poète mille dînârs.

Abou’l-‘Abbâs confia à son oncle Dâoud, fils d’‘Alî, le gouvernement des deux villes saintes et lui ordonna de faire rechercher et de mettre à mort tous les membres de la famille d'Omayya. Dâoud exécuta cet ordre. Il fit explorer les retraites les plus cachées, il fit chercher derrière chaque mur et dans toute excavation, et tua tous ceux que l'on trouvait. Un jour il entendit un homme qui criait : Oh, voilà l'exterminateur des Benî-Omayya, le voilà, le voilà ! Dâoud fit approcher cet homme et lui donna mille dînârs. Le calife adressa une lettre à son oncle ‘Abdallah, qui commandait en Syrie, et l'adjura de faire mourir, dans cette province aussi, tous les descendants d'Omayya. ‘Abdallah, après avoir

exterminé cette famille jusqu'au dernier homme, écrivit à Abou'l-'Abbâs qu'il avait exécuté ses ordres. Le calife lui adressa une nouvelle lettre, dans laquelle il était dit : Fais ouvrir les tombeaux des califes omayyades, enlève leurs os et fais-les brûler, ainsi qu'ils ont brûlé Zaïd, fils d''Alî. 'Abdallah agit conformément à cette recommandation. Le premier tombeau que l'on ouvrit fut celui de Mo'âwiya, fils d'Abou-Sofyân ; on n'y trouva que des traînées de cendres. Le tombeau de Yezîd, fils de Mo'âwiya, renfermait des os pourris, de même que celui de Mo'âwiya, fils de Yezîd, et celui de Merwân, fils d'al-'Hakam. Dans le tombeau d''Abdou'l-Mélik, fils de Merwân, on trouva la colonne vertébrale. On ouvrit ensuite les tombeaux de Yezîd, fils d''Abdou'l-Mélik, de Walîd et des autres Omayyades ; on en retira les os qui subsistaient, et les rassembla en un seul endroit, où ils furent brûlés suivant l'ordre d''Abdallah. Les cendres furent jetées au vent. Toutefois on respecta le tombeau d''Omar, fils d''Abdou'l-'Azîz. Abou'l-'Abbâs, de son côté, avait donné l'ordre d'amener tous les membres de la famille d'Omayya que l'on pût saisir, vieillards, jeunes gens et enfants, en un endroit appelé Nahr-Tousî. Quand tous furent réunis, Saffâ'h les fit massacrer. Puis il fit étendre sur les corps un tapis de cuir, sur lequel on servit un repas à ceux qui assistaient à cette scène, et qui mangèrent, pendant que les victimes râlaient et expiraient.

Madâïnî rapporte d'après Abou'l-'Abbâs de Filestîn, l'un des plus savants hommes de son temps : 'Abdallah, fils d''Alî, avait envoyé quelques schaïkhs syriens auprès d'Abou'l-'Abbas Saffâ'h. Lorsqu'ils eurent pris place devant le calife, celui-ci leur dit : Ô vous, habitants de Syrie, pourquoi restiez-vous attachés à la maison d'Omayya, en vous tenant éloignés des Benî-Hâschim, qui sont de la famille de l'apôtre de Dieu et parmi tous les hommes les plus dignes du pouvoir ? Les Syriens affirmèrent avec serment qu'ils avaient ignoré jusqu'au jour où les Abbasides avaient été proclamés, que le Prophète eût d'autres parents que les Benî-Omayya. Abou'l-'Abbâs se mit à rire ; il était fort étonné de cette ignorance des gens de Syrie.

CHAPITRE V

Campagne d'Abou-Dja‘far contre Ibn-Hobaïra

Après avoir entièrement exterminé la famille des Omayyades, Abou’l-‘Abbâs envoya son frère Abou-Dja‘far contre Yezîd-ibn-Hobaïra. Abou-Dja‘far quitta l’Irâq à la tête d'une nombreuse armée et marcha sur Wâsit, ville qu'Ibn-Hobaïra avait solidement fortifiée et où il s'était enfermé. Abou-Dja‘far fit établir des machines de siège et commença l'attaque ; son armée prit position en face de la ville. Il ne se passa pas de jour sans qu'il y eût un certain nombre de morts de part et d'autre ; cependant les pertes des Syriens étaient plus grandes. Lorsque les assiégés reconnurent qu'ils ne pourraient pas prolonger leur résistance, ils dirent à Ibn-Hobaïra : Nous ne savons pas pourquoi nous nous battons et pourquoi nous nous faisons tuer. Nous ne pourrons pas repousser cet adversaire. Il faut faire la paix. Yezîd-ibn-Hobaïra fit demander la paix à Abou-Dja‘far, qui la lui accorda et écrivit une charte ainsi conçue : Au nom du Dieu clément et miséricordieux. De la part d’‘Abdallah, fils de Mohammed, fils d’‘Alî, Abou-Dja‘far, frère du prince des croyants, à Yezîd-ibn-Hobaïra et à tous les hommes de son armée, gens de Syrie, de l‘Irâq et autres ; et à tous les habitants de Wâsit, musulmans et non musulmans, leurs femmes et leurs enfants, esclaves et affranchis. J'accorde aux sus-nommés l'amân et leur garantis la vie, laquelle garantie est placée sous la garde de Dieu très-haut, en dehors duquel il n'y a point de Dieu, et qui connaît l'intérieur de ses serviteurs, comme ce qui est manifeste ; garantie pleine et entière, sans ruse et sans fraude, placée sous la garde de Dieu, de son apôtre, de tous les prophètes et de tous les anges. Cet amân est accordé à toi, à tes officiers et à tes soldats, à tous les chefs militaires et civils, et à tous tes partisans. Je ne les rechercherai pour aucune action ni pour aucun

tort qu'ils aient pu commettre, ni pour le sang d'aucune personne qu'ils aient pu tuer, soit intentionnellement, soit par accident, ni pour aucun autre fait, qu'il se soit passé en public ou en secret. Quant à toi, ô Yezîd, je t'autorise à demeurer dans Wâsit aussi longtemps que tu voudras ou à te rendre en tout autre lieu. Ne crains aucun guet-apens, ni ruse, ni trahison, ni quelque fraude que ce soit. Si ‘Abdallah, fils de Mohammed, frère du prince des croyants, violait ce traité, que Dieu, par la suite, n'agrée plus de sa part aucune bonne action ; il portera éternellement le crime du parjure. Salut. Abou-Dja‘far, après y avoir apposé son sceau, envoya cette charte à Yezîd-ibn-Hobaïra. Celui-ci se rendait alors, chaque jour, auprès d'Abou-Dja‘far, pour lui présenter ses hommages. Quelque temps après, Abou-Dja‘far apprit que Yezîd violait le traité et qu'il excitait le peuple en secret à la révolte contre Abou’l-‘Abbâs. Abou-Dja‘far, avant d'en informer le calife, voulut s'assurer du fait par lui-même. Sur ces entrefaites il reçut une lettre d'Abou’l-‘Abbâs, qui lui dit : Ibn-Hobaïra viole le traité et veut se révolter et trahir. Il est permis de le tuer. Fais-le mourir. Abou-Dja‘far hésita encore, jusqu'à ce que l'enquête qu'il fit faire par des hommes de confiance lui eût donné la certitude. Alors il fit mourir, à Wâsit, Ibn-Hobaïra avec quarante-deux de ses amis et de ses parents.

CHAPITRE VI

Voyage d'Abou-Dja‘far dans le Khorâsân

Après l'entière soumission de la Syrie et de l’Irâq, Abou’l-‘Abbâs rappela son frère Abou-Dja‘far et lui ordonna de se rendre dans le Khorâsân, pour recevoir le serment d'hommage des habitants [qui n'avaient prêté qu'un serment provisoire], et pour conférer avec Abou-Mouslim. Abou-Dja‘far partit de l'Irâq avec une suite de trois cents personnes, esclaves et serviteurs libres et un nombreux équipage, et arriva dans le Khorâsân en passant par la ville de Reï. Abou-Mouslim vint au-devant de lui jusqu'à une parasange de Merw, et aussitôt qu'il l'aperçut, il descendit de son cheval, baisa les mains et les pieds d'Abou-Dja‘far, et marcha devant lui. Abou-Dja‘far l'invita à remonter à cheval, et ils firent ensemble leur entrée dans Merw. Abou-Dja‘far descendit chez Abou-Mouslim. Il ne lui demanda aucune explication et fut très satisfait de trouver les habitants du Khorâsân entièrement soumis au gouvernement. Il fit prêter serment à Abou-Mouslim, aux habitants et à l'armée, et se disposa à retourner auprès de son frère. Avant son départ, Abou-Mouslim lui remit pour le calife une somme très considérable, provenant de l'impôt de la province du Khorâsân, et pour lui-même, de nombreux présents, en esclaves, mâles et femelles, en chevaux et en étoffes précieuses. Abou-Dja‘far lui dit : Tu es à présent, ô Abou-Mouslim, sur un tel pied avec nous, que tu dois savoir ce que nous sommes. Mais nous avons des plaintes à t'adresser, à l'égard d'Abou-Salima ‘Hafç-ben-Soulaïmân, qui a pris une attitude arrogante vis-à-vis du prince des croyants, de telle manière qu'il ne compte pour rien la dignité du califat, et il nous fait opposition. Cette situation est devenue intolérable plus que l'on ne saurait le dire. En vérité, le prince des croyants le supporte à cause de toi, qui l'as établi comme vézir. Abou-Mouslim pâlit en entendant ce récit ; puis il répondit : Si telle est la conduite d'Abou-Salima, je vous autorise, toi

et le prince des croyants, à faire avec lui ce que vous voudrez ; car je ne suis qu'un serviteur du prince des croyants. Abou-Mouslim se sépara d'Abou-Dja‘far dans les meilleurs sentiments. Abou-Dja‘far, de retour auprès du calife, lui rendit compte des observations qu'il avait faites pendant son voyage, de la fidélité des habitants du Khorâsân et lui annonça qu'Abou-Mouslim consentait à la mort d'Abou-Salima. Abou-Salima fut tué dans la nuit suivante. Abou’l-‘Abbâs demanda ensuite à Abou-Dja‘far comment il avait trouvé Abou-Mouslim. Abou-Dja‘far répondit : C'est un géant d'entre les géants ; et je pense que tu ne pourras pas jouir de la vie aussi longtemps qu'il sera vivant. Mais garde le secret.

CHAPITRE VII

Mohammed, fils de Çoul, gouverneur de l'Arménie et de l'Adserbaïdjân. Pèlerinage d'Abou-Mouslim

Abou'l-'Abbâs fit partir un de ses généraux, nommé Mohammed, fils de Çoul, à la tête d'un corps de troupes, pour l'Arménie et l'Adserbaïdjân, afin de prendre le gouvernement de ces deux provinces. Lorsque Mohammed y fut arrivé, de nombreux guerriers s'enrôlèrent sous ses drapeaux, et son armée compta vingt mille hommes. L'Adserbaïdjân était à cette époque entre les mains de Mousâfir, fils de Kethîr, [chef khâridjite], qui s'en était emparé par la force. En apprenant l'arrivée de Mohammed, Mousâfir alla s'enfermer dans un château appelé « le château des chiens. » Mohammed-ben-Çoul vint l'y assiéger et finit, après beaucoup d'efforts, par le vaincre ; il le tua, ainsi qu'un grand nombre de Khâridjites ; les autres s'enfuirent dans les montagnes de Sîlân. Mohammed envoya la tête de Mousâfir et celles de ses compagnons tués à Abou'l-'Abbâs, et se rendit à Baïleqân, où il resta pendant quelque temps. Abou'l-'Abbâs le rappela ensuite et envoya à sa place son frère Abou-Dja'far, qui résidait pendant l'hiver dans un endroit nommé Guerguer (?), et pendant l'été à Merdj-aç-câdiya, dans le pays des Khazars. Ensuite, lorsqu'il apprit qu'Abou-Mouslim allait en 'Irâq, avec un corps d'armée considérable, il craignit de sa part une trahison ; il partit également pour l'Irâq, laissant comme son lieutenant dans le gouvernement (de l'Arménie et de l'Adserbaïdjân) 'Hasan, fils de Qa'htaba, lequel conserva ce poste jusqu'à la mort d'Abou'l-'Abbâs.

[En l'an 136] Abou-Mouslim voulut faire le pèlerinage de la Mecque, et il se mit en route, en laissant comme son lieutenant dans le Khorâsân Abou-Dâoud [Khalid-ben-Ibrahîm]. Étant tombé malade à Reï, il fut obligé de s'y arrêter pendant quelque temps. Il partit ensuite

pour Koufa [et vint à Anbâr]. Il vit Saffâ‘h et lui rendit compte de son administration. Il resta auprès du calife jusqu'à l'époque du pèlerinage. Cependant Abou-Dja‘far Mançour ne cessa pas de le représenter à Saffâ‘h comme un homme dangereux ; il lui disait : Si tu veux affermir ton empire, il faut que tu fasses disparaître Abou-Mouslim ; car il est devenu l'adversaire du gouvernement actuel et désire faire arriver au pouvoir un membre de la famille d'Abou-Tâlib. Saffâ‘h lui répondit : Il ne faut pas s'attaquer à lui en ce moment-ci ; car si nous faisons une tentative sur sa personne, les gens de l’Irâq et du Khorâsân pourraient se révolter contre nous. Abou-Mouslim partit pour la Mecque, accomplit le pèlerinage, et revint ensuite pour retourner dans le Khorâsân.

CHAPITRE VIII

Mort d'Abou'l-'Abbâs Saffâ'h. Règne d'Abou-Dja'far Mançour. Révolte d''Abdallah, fils d''Alî

Abou'l-'Abbâs Saffâ'h mourut dans la nuit du dimanche [le treizième jour du mois de dsou'l-'hiddjè de l'an 136], à l'âge de trente-trois ans, après avoir régné pendant quatre ans huit mois et douze jours. [Il avait fait reconnaître comme héritier présomptif son frère Abou-Dja'far, auquel devait succéder son neveu 'Isâ, fils de Mousâ.] Mohammed-ben-Djarîr dit : Lorsque Saffâ'h mourut, 'Isâ-ben-Mousâ exigea du peuple le serment au nom d'Abou-Dja'far. Il adressa à tous les généraux des lettres par des messagers, et leur ordonna de faire prêter le serment par les troupes sous leurs ordres. 'Abdallah, fils d''Alî, en recevant ce message, réunit ses soldats, au nombre de cinquante mille, parmi lesquels se trouvaient environ vingt mille hommes du Khorâsân, et leur parla ainsi : À l'époque où Abou'l-'Abbâs Saffâ'h voulut faire poursuivre Merwân, il convoqua tous les membres de sa famille, ses oncles et ses cousins, et leur dit qu'il désignerait comme son successeur au trône celui d'entre nous qui irait à la poursuite de Merwân. Je répondis à cet appel, seul d'entre tous ceux qui étaient présents, et je partis. Abou-Ghânim le Tayyite, Khofâf de Merweroud, et d'autres généraux du Khorâsân, attestèrent la vérité de ce fait et lui prêtèrent serment sur-le-champ. 'Abdallah marcha ensuite sur 'Harrân, où Mouqâtil al-'Akkî exerçait le commandement au nom d'Abou-Dja'far. 'Abdallah le fit sommer de se soumettre. Mouqâtil refusa et s'enferma dans la citadelle. En recevant ces nouvelles, Abou-Dja'far envoya aussitôt des messagers à Abou-Mouslim qui, en ce moment, se trouvait encore à la Mecque. Les messagers le rencontrèrent à deux journées de marche de la Mecque, qu'il venait de quitter, et lui annoncèrent la mort de Saffâ'h

et l'avènement d'Abou-Dja‘far. Abou-Mouslim en fut très affligé. Abou-Dja‘far, dans la lettre qu'il lui avait écrite, se plaisait à reconnaître les grands services qu'il avait rendus à la dynastie et l'invita à partir sur-le-champ pour la Syrie, afin de réduire ‘Abdallah. Abou-Mouslim [après s'être rendu à Anbâr], se mit en marche, emmenant avec lui toutes les troupes qu'il avait pu réunir, gens de toute condition, grands et petits, et donna le commandement de l'avant-garde à Mâlik, fils d'al-Haïtham, le Khoza‘ite.

‘Abdallah-ben-‘Alî avait réuni de grands approvisionnements. Il assiégea la citadelle de ‘Harrân pendant quarante jours. [Mouqâtil capitula ensuite et resta auprès d’‘Abdallah.] Lorsque ‘Abdallah sut qu'Abou-Mouslim était en marche pour venir l'attaquer, il fit partir Mouqâtil avec ses deux fils pour Raqqa, en lui remettant une lettre pour [le gouverneur de cette ville] ‘Othmân, fils d’‘Abdou’l-A‘lâ. Celui-ci, ayant pris connaissance de la lettre, fit trancher la tête à Mouqâtil, et [plus tard], en apprenant la défaite d’‘Abdallah et de l'armée syrienne, il fit mettre à mort ses deux fils. ‘Abdallah craignait que les soldats du Khorâsân [qui se trouvaient dans son armée] ne le trahissent. [Il les fit massacrer.] Il fit ensuite écrire une lettre, qu'il remit à ‘Homaïd, fils de Qa‘htaba, pour la porter à Zofar, fils d’‘Âcim, à ‘Haleb. Cette lettre contenait un ordre ainsi conçu : Aussitôt que tu verras ‘Homaïd, fais-le mettre à mort. ‘Homaïd partit. Arrivé à moitié chemin, il lut la lettre. Après avoir donné connaissance de son contenu à ses compagnons, il fit ferrer ses chevaux, et prit en toute hâte la route de Roçâfa de Syrie (de Hischâm), où se trouvait alors un agent d’‘Abdallah nommé Sa‘îd. Celui-ci, en apprenant la fuite de ‘Homaïd, le poursuivit avec toutes ses troupes et l'atteignit. ‘Homaïd lui dit : Retire-toi ; tu n'as pas le droit d'attaquer mes gens, puisque je [m'éloigne] de toi. Sa‘îd se retira, et ‘Homaïd continua sa route. ‘Homaïd avait avec lui un capitaine des gardes nommé Mousâ, fils de Maïmoun, qui lui demanda la permission d'aller voir sa maîtresse qui demeurait à Roçâfa. Ayant obtenu cette permission, Mousâ resta quelques jours à Roçâfa ; mais lorsqu'il voulut rejoindre ‘Homaïd, il fut rencontré par Sa‘îd, qui le tua. ‘Homaïd se rendit à l'armée d'Abou-Mouslim, de même que ‘Hasan, fils de Qa‘htaba, gouverneur de l'Arménie, qui vint à Mossoul, suivant l'ordre que lui avait envoyé Abou-Dja‘far.

‘Abdallah, fils d’‘Ali, s'établit dans un camp retranché près de Nisibe. Abou-Mouslim se dirigea également sur cette ville, puis [il prit la routé de Syrie] et écrivit à ‘Abdallah une lettre ainsi conçue : Le prince des croyants [ne] m'a [pas] ordonné de te combattre. Mais toi, membre de sa famille, tu n'agis pas bien. Je voudrais être auprès du prince des croyants, afin de m'entremettre entre lui et toi. Cependant il m'a ordonné de partir pour la Syrie, pour en prendre le gouvernement, et je ne puis me dispenser d'y aller. Toi, rentre dans l'obéissance, je t'en supplie ; je ne devrais pas avoir à te le dire. ‘Abdallah communiqua cette lettre à son armée, composée de soldats syriens, qui dirent : Abou-Mouslim marche sur la Syrie, et nous resterions ici, pendant qu'il détruira nos foyers et réduira en esclavage nos femmes et nos enfants ! Nous voulons retourner en Syrie. ‘Abdallah leur dit : Abou-Mouslim est un homme plein de ruse. Il a été envoyé contre nous, et il veut nous faire quitter notre forte position. Attendez encore deux ou trois jours, et il viendra lui-même vers nous. — Nous ne voulons pas rester, répondirent les soldats ; reste, toi, avec tes familiers ; nous irons en Syrie, pour défendre nos familles ; et si Abou-Mouslim ne vient pas en Syrie, nous pourrons revenir ici. Dans la nuit du même jour, l'armée se mit en route. ‘Abdallah, sachant que séparé de son armée il serait perdu, la suivit et se dirigea vers la Syrie. Abou-Mouslim se trouvait encore à l'endroit d'où il avait écrit sa lettre à ‘Abdallah. Lorsque les Syriens furent à trois journées de marche de ‘Harrân, et à une journée de marche du camp d'Abou-Mouslim, celui-ci se mit en mouvement, gagna rapidement ‘Harrân, s'empara de la forteresse avec tous les approvisionnements qu'on y avait réunis, et s'établit dans le camp d’‘Abdallah. ‘Abdallah dit aux Syriens : Ne vous avais-je pas averti que c'était une ruse de sa part ? Il ramena donc son armée et établit son camp en face d'Abou-Mouslim. On en vint bientôt aux mains. [Les Syriens] étaient plus nombreux et mieux équipés que l'armée d'Abou-Mouslim. ‘Abdallah donna le commandement de son aile droite à [‘Abdallah, fils de Salm], celui de l'aile gauche à ‘Habîb, fils de Sowaïd, et lui-même, avec son frère ‘Abd-aç-Çamd, commanda le centre. L'aile droite de l'armée d'Abou-Mouslim était commandée par ‘Hasan, fils de Qa‘htaba ; l'aile gauche par Khâzim, fils de Khozaïma ; il occupa lui-même le centre. On engagea le combat

chaque jour, et on regagna le camp le soir. Il y eut beaucoup de morts de part et d'autre. Cela dura ainsi pendant six mois. ‘Abdallah avait trente mille hommes, troupes de Syrie, tandis qu'Abou-Mouslim n'avait que vingt mille, gens de l’Irâq et du Khorâsân.

Au commencement du mois de djoumâdâ II, il y eut une bataille décisive, et l'armée syrienne frit mise en déroute, par suite d'un stratagème imaginé par Abou-Mouslim. En effet, un jour, lorsque le combat était engagé, Abou-Mouslim, se trouvant au centre de son armée avec dix mille hommes et observant les mouvements de la bataille, envoya à ‘Hasan, fils de Qa‘htaba, qui commandait l'aile droite, composée de cinq mille combattants, l'ordre de quitter sa position, en y laissant cinq cents hommes, et de se porter avec le reste de ses troupes sur la route de Baçra. ‘Hasan exécuta cet ordre. Les Syriens, voyant que les forces d'Abou-Mouslim s'étaient massées sur l'aile gauche, se concentrèrent à l'aile droite et découvrirent ainsi complètement leur aile gauche. Abou-Mouslim se jeta alors avec ses dix mille hommes du centre et les cinq cents hommes de l'aile droite sur l'aile gauche des Syriens et massacra tous ceux qu'il rencontra. ‘Hasan, fils de Qa‘htaba, et Khâzim, fils de Khozaïma, attaquèrent l'aile droite, où se trouvait le gros des forces syriennes. L'armée d’‘Abdallah, attaquée par devant et par derrière, fut entièrement défaite. Le massacre et la poursuite durèrent jusqu'à la nuit tombante. Les troupes d'Abou-Mouslim rentrèrent ensuite au camp, et Abou-Mouslim récita ce vers :

Celui qui s'éloigne de sa famille et ne revient pas, est comme quelqu'un qui fuit la mort, et tombe dans la mort.

Cette bataille avait eu lieu le mercredi, septième jour du mois de djoumâdâ II, en l'an 138. Abou-Mouslim s'empara de tout ce que renfermait le camp des Syriens, et annonça sa victoire à Abou-Dja‘far, qui envoya un de ses serviteurs nommé Abou’l-Khacîb, afin d'enregistrer tout le butin pris dans le camp d’‘Abdallah, en fait de vêtements, de tapis, d'or, d'argent, d'armes et de montures, et de le lui apporter. Abou-Mouslim fut blessé de ce procédé. Ce fut là la première victoire remportée par Abou-Dja‘far, et on lui donna alors le surnom de Mançour.

‘Abdallah, fils d’‘Alî, et son frère Abdou’ç-Çamd avaient pris la fuite ensemble. Ils se séparèrent ensuite, et ‘Abdou'ç-Çamd se rendit à Koufa, où il trouva asile auprès de ‘Isâ, fils de Mousâ, qui, après l'avoir caché pendant un an, obtint pour lui l'amân. ‘Abdallah se réfugia auprès de son frère Soulaïmân, gouverneur de Baçra, où il resta caché jusqu'à la mort d'Abou-Mouslim. Soulaïmân obtint ensuite pour lui l'amân. [Plus tard] le calife le fit tuer dans sa prison.

CHAPITRE IX

Mort d'Abou-Mouslim, fondateur de l'Empire abbaside

Abou-Dja‘far al-Mançour portait une grande haine à Abou-Mouslim, à cause de sa conduite dans le Khorâsân, et à cause des humiliations qu'il avait essuyées de sa part, du temps de Saffâ‘h. Il avait souvent demandé à ce dernier de le rappeler et de le tuer ; mais Saffâ‘h n'avait pas voulu. Lorsque, plus tard, il monta sur le trône, il avait besoin d'Abou-Mouslim contre ‘Abdallah, fils d’‘Alî. Après la défaite d’‘Abdallah, il envoya Abou’l-Khacîb pour prendre soin du butin. Abou-Mouslim, blessé par ce procédé, refusa au messager du calife l'accès du butin et voulut le tuer ; mais ses compagnons lui représentèrent qu'Abou’l-Khacîb personnellement était innocent ; alors il le congédia, en injuriant Mançour. J'étais bon, s'écria-t-il, pour verser le sang, mais pour garder le butin, je suis suspect ! Abou’l-Khacîb retourna auprès de Mançour et lui répéta les paroles d'Abou-Mouslim. Le calife songea alors à le faire mourir. Je [ne] puis, se disait-il, le tuer si tôt, car le monde me blâmerait. Cependant il ne faut pas le laisser retourner dans le Khorâsân, où il pourrait nous causer de grands embarras. En conséquence, il lui fit porter par un de ses serviteurs, nommé [Abou’l-]Yaqzhân, l'acte d'investiture comme gouverneur de la Syrie et de l'Égypte, et lui fit dire : Le Khorâsân est bien éloigné, et nous avons constamment besoin de toi. Le gouvernement de la Syrie et de l'Égypte est plus important et vaut mieux que celui du Khorâsân ; tu résideras en Syrie et enverras un lieutenant en Égypte, afin que tu sois à proximité et que je puisse t'appeler auprès de moi toujours quand il me paraîtra nécessaire. Abou-Mouslim se refusa à cet arrangement ; il lui renvoya l'acte d'investiture et répondit au messager du calife : Dis-lui : La Syrie et l'Égypte te plaisent davantage, mais moi, je préfère le Khorâsân. Puis

il se mit en route pour le Khorâsân par le chemin de ‘Holwân, décidé à se révolter contre Mançour. Le calife lui adressa une lettre ainsi conçue : Puisque tu me renvoies l'acte d'investiture, viens ici, je t'accorderai tout ce que tu voudras demander. Abou-Mouslim répondit : Il ne te reste actuellement aucun ennemi, et tu n'as aucun besoin de moi. Or on lit dans les livres des Perses que, lorsque l'empire est en paix et que le roi n'a plus d'ennemi à combattre, un vézir ne doit pas approcher de la personne du roi ; car quand il y a des ennemis à combattre, le roi a besoin du vézir et il lui accorde sa bienveillance ; mais lorsque les ennemis disparaissent, il doit rester éloigné du roi, qui pourrait le faire périr. Quant à moi, je te resterai fidèle, mais je ne me sens pas le courage d'aller te trouver. Loin de toi, je te resterai fidèle ; s'il apparaît un ennemi, et que tu aies besoin de moi, je viendrai et ferai ce qu'il faudra, et m'en retournerai ensuite. Maintenant, si tu as le désir de me tuer, moi, je [ne] veux [pas] me jeter moi-même dans la mort, et tu ne réaliseras pas ton désir. Mançour lui écrivit de nouveau en ces termes : Tu n'es pas comme un de ces vézirs, dont on rapporte les paroles, qui trahissaient leur maître et qui se rendaient coupables de malversations, et qui savaient que le roi, informé de leurs méfaits, les punirait. Un vézir dévoué et fidèle doit désirer que l'empire soit en paix, afin que le cœur du roi soit tranquille. Je voudrais avoir tes conseils. À présent je suis en état de te payer ma dette de reconnaissance. Viens, et bannis de ton cœur ces fantaisies. Abou-Mouslim ne répondit pas à cette lettre, et continua sa route. Lorsque, ensuite, Mançour fut informé qu'Abou-Mouslim se dirigeait sur ‘Holwân, il dit : « Le destin de Dieu est plus proche que ‘Holwân ! » Et cette parole passa en proverbe.

Le calife se rendit d'Anbâr à Madâïn et envoya de nouveau des messagers à Abou-Mouslim, à savoir son cousin ‘Isâ, fils de Mousâ, l'héritier présomptif de la couronne ; Djerîr, fils de Yezîd, fils de Djerîr, fils d’‘Abdallah al-Badjelî, général en chef de son armée, et un ami d'Abou-Mouslim dans le Khorâsân, nommé Abou-‘Homaïd, de Merweroud. Il recommanda à ses oncles et à ses cousins de la famille d’‘Abbâs d'écrire à Abou-Mouslim, de lui dire qu'ils n'oubliaient pas les services qu'il avait rendus à leur dynastie, qu'ils lui en étaient toujours reconnaissants, que le prince des croyants désirait lui donner les témoignages de sa gratitude, et qu'ils ne pouvaient croire qu'il

voulût se révolter. Ils écrivirent donc dans ce sens de longues lettres, engageant Abou-Mouslim à venir. ‘Isâ, fils de Mousâ, et Djerîr étaient des hommes doués d'un grand talent de parole, par lequel ils obtenaient des effets merveilleux ; de plus ils étaient amis intimes d'Abou-Mouslim, qui avait une grande confiance en eux. Mançour, de son côté, écrivit de sa propre main une lettre ainsi conçue : Abou-‘Homaïd te donnera mon message. Écoute-le, et tout ce qu'il te proposera, je promets de le remplir ; cette lettre te servira de gage. Tout ce qu'il te dira, sera comme si je l'eusse dit moi-même. Enfin il donna à ses messagers les instructions suivantes : Si tous vos efforts restent sans effet sur lui, et que vous voyiez qu'il ne veut pas venir, dites-lui de ma part : Moi, Abou-Dja‘far, fils d’‘Abdallah, je renonce à la miséricorde de Dieu, si, dans le cas où tu te révolterais, j'envoie contre toi un général quelconque ! Je marcherai moi-même contre toi avec toute l'armée, soit que tu ailles dans le Khorâsân, ou dans le Turkestân ou en Chine, en Orient ou en Occident ; je te poursuivrai sans relâche dans tous les pays du monde, et je te prendrai ou je périrai. Quand même je devrais dépenser pour te réduire le revenu de tout l'empire pendant dix ans, je le ferai. Mais si tu reviens, je m'engage par serment de ne pas toucher à un cheveu de ta tête, de t'accorder tout gouvernement de toute province que tu voudras, aussi facilement comme s'il s'agissait d'un village ou d'un arbre, de ne point diminuer ta position ni ton grade, et de ne point te demander compte des torts que tu as eus, ni de t'en garder rancune. Maintenant choisis le parti que tu voudras prendre. — Vous ne lui direz ces paroles, dit Abou-Dja‘far à ses messagers, que lorsque vous aurez épuisé tous les moyens de persuasion pour l'amener ici.

Les messagers partirent. Ils arrivèrent à ‘Holwân et remirent à Abou-Mouslim les lettres des Benî-‘Abbâs. ‘Isâ, fils de Mousâ, lui parla longuement et lui dit : Tu voudrais maintenant t'exposer à être accusé de trahison ? Djerîr lui parla également, et Abou-‘Homaïd lui remit la lettre et le message verbal du calife. Ils insistèrent tant qu'il fut ébranlé, et il leur dit : Retirez-vous à présent, je réfléchirai et vous donnerai ma réponse demain. Il délibéra ensuite avec ses confidents. Mâlik, fils d'al-Haïtham, les chefs et dihqâns du Khorâsân, et les chefs de l'armée, lui dirent d'une voix unanime : N'y va pas ; car il te tuera à l'instant même où il te verra. Pars pour Reï, et reste-là à la frontière de

ta province ; le Khorâsân te sera ainsi assuré et l'armée, loin de faire aucune opposition, te demeurera fidèle ; puis tu resteras tranquille dans ta position, jusqu'à ce qu'il t'attaque. Abou-Mouslim résolut de faire ainsi. Il fit appeler Abou-‘Homaïd et lui dit : Retournez auprès de votre maître ; je ne songe nullement à me rendre auprès de lui. Abou-‘Homaïd, après avoir cherché en vain à le fléchir, dit à la fin : Tu es bien résolu, ô émir, de ne point venir, et je dois absolument renoncer à tout espoir ? — Oui, répliqua Abou-Mouslim. — Eh bien, reprit Abou-‘Homaïd, le calife m'a ordonné de te communiquer, dans ce cas, un message plus sévère ; veux-tu que je te le communique ? — Parle, dit Abou-Mouslim. — Abou-‘Homaïd lui répéta alors les paroles menaçantes d'Abou-Dja‘far. Abou-Mouslim, ému par ce message, se mit à réfléchir et baissa la tête ; puis il dit : Donne-moi encore cette nuit pour prendre un parti. Abou-‘Homaïd retourna à sa demeure, et Abou-Mouslim réfléchit toute la nuit et le jour suivant. Or Abou-Dâoud Khâlid, fils d'Ibrahîm, qu'Abou-Mouslim avait laissé comme son lieutenant dans le Khorâsân, et qui commandait l'armée de cette province, jouissait d'une grande autorité auprès des troupes, et il était obéi plus qu'Abou-Mouslim lui-même. Lorsque ce dernier eut quitté ‘Harrân pour se rendre dans le Khorâsân, Mançour avait envoyé à Khâlid sa nomination comme gouverneur de la province et lui avait écrit, à l'insu d'Abou-Mouslim, une lettre, dans laquelle il était dit : Vous, soldats du Khorâsân, vous êtes nos partisans. Vous avez obéi à Abou-Mouslim, parce qu'il a prêché notre cause, et Dieu a favorisé son œuvre. Aujourd'hui Abou-Mouslim s'est révolté. Je lui ai envoyé sa nomination au gouvernement de l'Égypte qui est plus important que celui du Khorâsân ; il me l'a renvoyée et se dirige vers le Khorâsân, contrairement à ma volonté. Je te nomme donc gouverneur du Khorâsân. Communique cette lettre à l'armée et fais-lui prêter le serment de fidélité en mon nom. Si Abou-Mouslim rentre dans la province, reçois-le les armes à la main, et envoie-moi sa tête. Abou-Dâoud donna connaissance de cette lettre à l'armée et aux habitants. Tous lui prêtèrent serment et maudirent le nom d'Abou-Mouslim. Abou-Dâoud prit possession du gouvernement et il en informa Abou-Mouslim par une lettre, dans laquelle il était dit : Je t'ai obéi, parce que tu proclamais les droits de l'Imâm et que tu étais partisan de la dynastie actuelle. Aujourd'hui que tu as changé de sentiment, toute

l'armée du Khorâsân s'est déclarée contre toi, et si tu viens ici, elle te combattra. Vas où tu voudras, mais garde-toi de venir dans le Khorâsân ; car toute l'armée se tournerait contre toi ; tu serais tué comme Qotaïba, fils de Mouslim, et on enverrait ta tête au prince des croyants. Cette lettre parvint à Abou-Mouslim dans la même nuit où Abou-‘Homaïd venait de lui communiquer le message menaçant de Mançour. Il en fut atterré et hors d'état de s'arrêter à une résolution quelconque, ne sachant de quel côté il devait se diriger. Il se décida enfin à envoyer un de ses amis à Mançour, pour s'assurer que les paroles des messagers du calife et leurs promesses étaient d'accord avec son propre langage, et qu'ils avaient parlé suivant ses ordres. Il fit donc appeler Abou-‘Homaïd le lendemain, et lui dit : J'ai député vers le prince des croyants, Abou-Is‘hâq (c'était son confident) ; j'attends la réponse qu'il me rapportera. — C'est bien, répliqua Abou-‘Homaïd. En conséquence les messagers attendirent le retour d'Abou-Is‘hâq. Lorsque celui-ci revint auprès d'Abou-Mouslim, il lui dit que le calife lui-même avait donné plus d'assurances que ses messagers, et il le mit complètement en repos. Abou-Mouslim résolut donc de se rendre auprès de Mançour. Mais chacun de ceux qu'il interrogeait lui dit : Crois-moi, n'y va point ; et il répondit : Je sais bien qu'ils me conduisent à la mort ; cependant il est possible que cela tourne au bien ; car les astrologues m'ont prédit que je serai tué dans le pays de Roum ; on ne peut pas échapper à son destin ; puis il récita ce vers :

Les hommes n'ont aucun moyen de lutter contre le destin. Le destin emporte l'habileté des humains.

Il se mit ensuite en route avec son corps d'armée.

Lorsque Mançour fut informé qu'Abou-Mouslim était parti avec ses messagers, il quitta Madaïn et se rendit à Roumiya. C'est cette ville que les astrologues avaient voulu désigner en prédisant à Abou-Mouslim le lieu où il serait tué. D'après certaines traditions qui ne se trouvent pas dans ce livre [de Mohammed-ben-Djariîr], Abou-Mouslim était à Reï, lorsque les messagers du calife vinrent le chercher, et Mâlik, fils d'al-Haïtham, lui avait conseillé de rester à Reï. Arrivé à la deuxième station, Abou-Mouslim regretta la résolution qu'il avait prise et manifesta ses craintes ; il dit [à Mâlik] :

Quelle résolution faut-il prendre à présent ? [Mâlik] répondit : « Tu as laissé la bonne résolution à Reï. » Cette parole a passé en proverbe. Puis il dit : La seule ressource qui te reste, c'est que, aussitôt que tu le verras, tu lui assènes un coup de sabre sur la tête. Tu as avec toi huit mille hommes, qui sacrifieront leur vie pour toi ; et personne n'osera te toucher. Il faut que tu déjeunes de lui, avant qu'il ne soupe de toi. Quand tu l'auras tué, tu proclameras qui tu voudras. Abou-Mouslim répliqua : C'est difficile à faire.

Lorsque Abou-Mouslim fut arrivé près de la ville, Mançour ordonna à toute l'armée d'aller le recevoir. Toutes les personnes qui allèrent à sa rencontre le félicitèrent et lui donnèrent les meilleures assurances, notamment Abou-Ayyoub, secrétaire du calife, qui parla au nom de Mançour. Elles revinrent ensuite, et Abou-Mouslim prit ses quartiers dans le camp de Mançour. Vers le soir, Abou-Ayyoub vint trouver le calife et lui dit : Prince des croyants, j'ai dit à cet homme les paroles les plus affectueuses qu'il soit possible de dire, et lui ai donné les meilleures assurances ; je lui ai communiqué ton message et l'ai mis à l'aise, et il viendra demain ; comment veux-tu agir envers lui ? Mançour dit : Aussitôt que je le verrai je le ferai tuer. — Ce serait une faute, répliqua Abou-Ayyoub, car il a huit mille hommes avec lui, qui alors seront tous montés et armés, et lui aussi portera ses armes. Il faut éviter une émeute de l'armée, à la faveur de laquelle il pourrait t'échapper. Patiente jusqu'à ce qu'il ait pris ses quartiers et qu'il se sente complètement en sûreté ; tu feras ensuite ce qui te plaira. — Tu as raison, répondit Mançour. Le lendemain, Abou-Mouslim se présenta à la cour, à la tête de ses troupes. II fut seul admis en présence du calife, qui chercha à plaisanter et à rire avec lui ; mais il ne put pas rire ; son visage resta grave, tant il était dominé par la colère. Abou-Mouslim, de son côté, fut sous l'impression de la crainte. Mançour lui dit : Père d’‘Abd-er-Ra‘hmân, va prendre tes quartiers, et à demain ! Abou-Mouslim se retira et alla s'établir avec ses soldats dans un camp séparé. Après son départ, Mançour regretta d'avoir laissé échapper l'occasion ; il accabla Abou-Ayyoub d'injures, et lui dit : C'est toi qui m'en as empêché ! Abou-Ayyoub répliqua : Prince des croyants, patiente seulement cette nuit ; demain tu pourras faire ce que tu voudras. — Sais-je, reprit le calife, ce qui peut arriver cette nuit ? Il peut s'enfuir ou tenter un coup de main contre moi ! —

Prince des croyants, dit Abou-Ayyoub, je te le livrerai demain, seul, dans ton pavillon. — Eh bien, s'écria le calife, va le trouver sur-le-champ et cherche à le rassurer, afin qu'il ne prenne pas peur cette nuit. Abou-Ayyoub se rendit auprès d'Abou-Mouslim et lui dit : Après ton départ, le prince des croyants a dit : Il ne faut pas nous priver de cet homme. Je vais lui donner une haute position et lui confier toutes les affaires de mon gouvernement, et je me reposerai. Abou-Mouslim répondit : Père d'Ayyoub, j'ai eu de grandes appréhensions et je n'ai pas encore l'esprit tranquille ; je crois qu'il n'a pas de bonnes intentions à mon égard. Abou-Ayyoub répliqua : Un dîw te trouble l'intelligence. Tout ce qui t'arrivera de lui, je l'assume sur ma personne. Abou-Ayyoub retourna ensuite auprès de Mançour, qui lui dit : Je crains qu'il ne se ravise et qu'il ne s'échappe pendant la nuit. Or, s'il le fait, j'ai juré et je jure de te tuer à sa place ; car tu m'as empêché de le tuer. Dans cette nuit, Abou-Mouslim ne dormait pas, préoccupé de ce qui lui arriverait le lendemain, et Mançour non plus ne pouvait dormir.

Le calife fit appeler ensuite un officier du Khorâsân nommé ‘Othmân, fils de Nehîk, et quatre soldats du Khorâsân sur lesquels il pouvait compter, et leur dit : Quand je vous dirais de tuer telle ou telle personne, le feriez-vous ? Ils répondirent : Si tu nous ordonnais de nous transpercer nous-mêmes avec nos sabres, nous exécuterions ton ordre. Mançour fit apporter de l'arsenal quatre sabres bien tranchants, qu'il distribua à ces hommes et leur dit : Tenez-vous cachés derrière le pavillon, afin qu'Abou-Mouslim ne vous voie point, lorsqu'il viendra. Je causerai avec lui, et quand je frapperai des mains, vous entrerez et le tuerez. Il envoya ensuite chercher Abou-Mouslim et dit à Abou-Ayyoub : Va au camp pour voir si, par hasard, quelqu'un se trouve informé de notre projet. Abou-Mouslim arriva aussitôt après le départ d'Abou-Ayyoub, et lorsque celui-ci revint du camp, Abou-Mouslim était déjà mort. Abou-Mouslim donc se présenta devant Mançour et le salua. Le calife lui rendit le salut et lui demanda, afin de le rassurer, comment il avait passé la nuit. Il désirait lui ôter le sabre qu'il portait, et lui dit : J'ai appris que tu as trouvé dans le butin d’‘Abdallah, fils d’‘Alî, deux sabres et que tu as pris le meilleur des deux pour le porter toi-même. Est-ce celui que tu as là ? — Oui, prince des croyants, répliqua Abou-Mouslim, c'est celui-là. — Montre-le-moi, dit le calife.

Abou-Mouslim ôta le sabre et le plaça devant Mançour, qui le tira du fourreau et l'éleva dans l'air ; puis il le remit au fourreau et dit : Père d'‘Abd-er-Ra‘hmân, il faut que tu me laisses ce sabre comme un souvenir de mon oncle. Abou-Mouslim répliqua : Je suis aux ordres du prince des croyants. Mançour mit le sabre sous son coussin. Il commença ensuite à énumérer à Abou-Mouslim tous les griefs qu'il avait contre lui. Il lui reprochait d'abord de lui avoir écrit, du temps de Saffâ‘h, une lettre dans laquelle il avait mis son propre nom avant celui d'Abou-Dja‘far (de la part d'Abou-Mouslim, homme de confiance de la famille de Mohammed, à Abou-Dja‘far ‘Abdallah, fils de Mohammed). Abou-Dja‘far s'en était plaint alors à Saffâ‘h. Il lui reprochait ensuite d'avoir écrit à Saffâ‘h pour demander la main de sa tante Âmina, fille d'‘Alî-ibn-‘Abdallah, fils d'‘Abbâs, et d'avoir dit dans sa lettre : Le prince des croyants ne connaît pas mon origine ; mais son frère Ibrahîm, et Mohammed, fils d'‘Alî, les imâms antérieurs, l'ont connue. Je suis fils de Salît, fils d'‘Abdallah, fils d'‘Abbâs ; je puis le prouver. Lorsque l'imâm Ibrahîm m'envoya dans le Khorâsân, il me dit : Tu es de notre famille. Quelques-uns de ses familiers, qui ont entendu cette parole, peuvent en témoigner. — Et maintenant, ajouta le calife, quand je t'ai appelé, pourquoi t'es-tu révolté et pourquoi as-tu pris la route du Khorâsân ? Abou-Mouslim répondit : Je ne me suis pas révolté ; mais je craignais ta vengeance, sachant que tu nourrissais plusieurs griefs contre moi. J'ai voulu aller dans le Khorâsân, puis t'envoyer quelques personnes pour présenter ma justification et obtenir ton pardon, espérant qu'avec le temps ta colère s'apaiserait et que tu me pardonnerais. — Malheur à toi, ô *Abou-Moudjrim* (criminel), tu as une réponse à tout ce que je dis ! Il frappa ensuite des mains ; ‘Othmân, fils de Nehîk, et les autres hommes du Khorâsân entrèrent et dirigèrent leurs sabres sur Abou-Mouslim. Celui-ci dit : Ne me fais pas mourir, prince des croyants ; songe que je puis t'être utile. Mançour s'écria : Malheur à toi ! Je n'ai pas dans le monde de plus grand ennemi que toi ! Frappez ! Abou-Mouslim était debout ; il reçut le premier coup de sabre à la jambe, qui fut détachée du corps ! — Soyez mutilé des pieds et des mains ! s'écria Mançour. Frappez sur la tête ! Et Abou-Mouslim fut ainsi tué. Le tapis sur lequel il se trouvait, fut inondé de sang. Mançour donna à ses chambellans l'ordre d'enlever ce tapis. On en enveloppa le corps

d'Abou-Mouslim que l'on plaça dans un coin du pavillon, et on couvrit le sol d'un autre tapis. Personne ne savait encore au-dehors ce qui venait de se passer.

‘Isâ, fils de Mousâ, se présenta ensuite devant le calife et lui dit : Prince des croyants, quelle conduite faut-il tenir maintenant à l'égard d'Abou-Mouslim ? Je vais aller à son camp et l'amener. — Non, répliqua Mançour, il a été lui-même ici, il n'y a qu'un instant. — Prince des croyants, reprit ‘Isâ, tu connais sa fidélité et les services qu'il a rendus. Je suis allé le chercher et je l'ai amené, en lui assurant un bon accueil. Il faut que le prince des croyants le traite bien. — Je l'ai fait, répliqua le calife ; le voilà dans ce tapis. ‘Isâ s'écria : Nous sommes à Dieu et nous retournons à lui ! — Qu'y a-t-il ? fit Mançour. ‘Isâ dit en rougissant : Prince des croyants, je lui étais attaché par les liens de l'amitié. — Mançour : Certes tu n'avais pas dans le monde d'ennemi plus terrible que lui. Tu n'aurais jamais eu, lui vivant, le pouvoir après moi, ni aucune autorité pour faire acte de souverain, pour faire exécuter tes ordonnances et prohibitions. — Alors entra Dja‘far, fils de ‘Hanzhala, ancien officier de Yezîd, fils d’‘Omar, fils de Hobaïra, homme d'un grand talent militaire et d'une haute intelligence. Mançour lui dit : Comment penses-tu qu'il faut traiter Abou-Mouslim ? Dja‘far répondit : Prince des croyants, si tu as touché un seul cheveu de sa tête, garde-toi de le laisser vivre ; car un jour il se vengerait de toi. Qu'il s'agisse d'Abou-Mouslim ou d'un autre, un souverain ne doit jamais se fier à celui qu'il a une fois offensé ; il faut qu'il le fasse mourir ; et s'il ne le fait pas, il le paiera. Mançour dit : Très bien, très bien ; le voilà dans ce tapis. Il fit ensuite appeler Abou-Is‘haq, capitaine des gardes d'Abou-Mouslim, celui que Abou-Mouslim avait député vers le calife, et il lui dit : Sais-tu combien de personnes cet *Abou-Moudjrim* a fait mourir ? — Prince des croyants, répliqua Abou-Is‘hâq, j'ai noté le nombre de ceux qu'il a tués dans les batailles, devant mes yeux. Il a tué, abstraction faite de ceux que je n'ai pas vus, six cent mille hommes. Mançour récita les deux vers suivants :

Tu as prétendu que la dette ne saurait être payée. Te voilà payé à pleine mesure, ô Abou-Moudjrim !

Bois à la coupe que tu as souvent présentée aux autres un breuvage plus amer au gosier que la coloquinte.

Le calife demanda à Abou-Is‘hâq la liste des troupes qu'avait amenées Abou-Mouslim. Abou-Is‘hâq dit : Prince des croyants, il avait huit mille hommes au moment de quitter ‘Holwân. Il y a laissé cinq mille, ainsi que tous ses trésors, à la garde d'Abou-Naçr ‘Abdallah le Tayyite, et il a amené ici trois mille. Et il lui en donna la liste. Mançour fit distribuer des présents aux officiers et la solde aux troupes, et leur dit : Vous êtes innocents ; vous n'avez fait qu'exécuter l'ordre de votre chef. À présent Dieu vous a délivrés de ce scélérat. — Le camp de Mançour se trouvait sur les bords du Tigre, à Roumiya. Quand il fut nuit, le calife ordonna de jeter dans le fleuve le corps d'Abou-Mouslim avec le tapis dans lequel il était enveloppé, après lui avoir fait enlever son anneau. Abou-Mouslim fut tué cinq jours avant la fin du mois de scha‘bân, en l'an 137.

Le lendemain, Mançour adressa à Abou-Naçr une lettre, supposée écrite par Abou-Mouslim et contenant ces mots : Prends mes trésors, et apporte-les-moi. Abou-Naçr [lorsque Abou-Mouslim partit de ‘Holwân, lui avait] demandé un signe auquel il pourrait reconnaître l'authenticité des lettres qu'il recevrait de lui. Abou-Mouslim lui [avait] dit : Quand le sceau ne sera pas appliqué en entier, tu sauras que la lettre vient de moi. Cette convention n'était connue que d'eux seuls. Or, Mançour avait apposé à la lettre écrite au nom d'Abou-Mouslim le sceau complet. Abou-Naçr, en la recevant, dit : Vous avez fait ce que vous deviez. Il partit avec les troupes et les trésors et se dirigea vers le Khorâsân. Quelques-uns disent que cet Abou-Naçr est le même que Mâlik, fils d'al-Haïtham ; qu'il était resté pour garder les trésors, et que Naïzak était parti avec Abou-Mouslim. Naïzak portait également le nom de [Abou-] Naçr. Mançour, ayant été informé [du rôle qu'avait joué Naïzak], le fit appeler et lui dit : C'est toi qui as dissuadé *Abou-Moudjrim* de venir ! Naïzak répondit : Prince des croyants, je lui ai donné un conseil sincère. Le calife garda le silence, et Naïzak reprit : Il a été mon bienfaiteur, il m'a consulté et je l'ai conseillé loyalement. Accorde-moi ta bienveillance et je serai, pour toi aussi, un conseiller loyal. — Tu as raison, dit le calife ; et il lui pardonna et lui accorda sa faveur.

Il y avait, dans un bourg du territoire de Nîschâpour, un homme nommé Senbâd, qu'Abou-Mouslim avait comblé de bienfaits et qui était très riche. Après le meurtre d'Abou-Mouslim, Senbâd dit : Je dois tant à Abou-Mouslim, que je veux donner toute ma fortune pour venger sa mort, et quand je n'aurai plus rien, je donnerai ma vie. En conséquence, il employa ses richesses à gagner des partisans, qui s'engagèrent à venger la mort d'Abou-Mouslim. Ce fut deux mois après le meurtre. Abou-Mouslim avait dans le Khorâsân un grand nombre d'amis. Soixante mille hommes accoururent sous les drapeaux de Senbâd, qui quitta Nîschâpour pour marcher sur l'Irâq, et arriva à Reï. Mançour envoya contre lui une armée de dix mille hommes sous le commandement de Djahwar, fils de Marrâr, al-'Idjlî. Une bataille eut lieu entre Hamadân et Reï. L'armée de Senbâd fut mise en déroute. Senbâd prit la fuite ; il retourna à Reï, et de là il se rendit dans le Gorgân ; il fut tué par le sipehbed du Gorgân, nommé Zerber (?), fils de Ferkhân, que Mançour nomma ensuite sipehbed du Gorgân et du Taberistân. En arrivant à Reï, [Senbâd] s'était emparé des trésors d'Abou-Mouslim, en disant qu'il avait plus de droits à leur possession qu'aucun autre, puisqu'il était son vengeur. Ces trésors étaient ensuite tombés entre les mains de Djahwar. Celui-ci, craignant d'en être dépouillé par le calife, se révolta, et demeura avec l'armée à Hamadân. Mançour envoya contre lui une armée commandée par Mohammed, fils d'al-Asch'ath, al-Khozâ'î. Djah'war fut battu et s'enfuit dans l'Adserbaïdjân, où il fut tué. Mohammed prit les trésors d'Abou-Mouslim et les fit porter au calife.

En l'an 140 Mançour eut à combattre les Khâridjites. Vers la fin de l'an 141 eut lieu le soulèvement de la secte des Khâridjites appelés les *Ravendiens,* qui vinrent attaquer le calife dans la ville de Hâschimiyya.

CHAPITRE X

‘Abdallah, fils d’‘Alî. Évènement de Hâschimiyya

Au commencement de l'an 140, Mançour ôta à son oncle Soulaïmân, fils d’‘Alî, le gouvernement de Baçra. ‘Abdallah, fils d’‘Alî, après avoir été vaincu par Abou-Mouslim, avait trouvé un refuge à. Baçra, auprès de Soulaïmân, son frère, qui le tint caché pendant un an. Lorsque Mançour eût tué Abou-Mouslim, Soulaïmân espérait que le ressentiment du calife contre ‘Abdallah se fût apaisé, et il envoya son autre frère, ‘Isâ, fils d’‘Alî, qui demeurait avec lui, auprès de Mançour, pour demander la grâce d’‘Abdallah. Mançour accorda l'amân à ‘Abdallah et à tous ceux qui l'avaient suivi, officiers et serviteurs, et à toute sa maison, composée d'environ cinq cents personnes, qui se tenaient cachées à Baçra. Quand ‘Isâ leur apporta l'amân, ‘Abdallah, ainsi que ses compagnons, sortit de sa retraite, se montra publiquement et prêta serment au calife ; puis il continua à demeurer à Baçra. Mançour écrivit à Soulaïmân qu'il désirait voir ‘Abdallah, qu'il voulait lui donner une position distinguée et lui témoigner son affection. ‘Abdallah n'osa pas se rendre à cette invitation. Soulaïmân, dans les lettres qu'il adressait au calife, excusait son frère, sous différents prétextes ; il disait tantôt qu'il était malade, tantôt qu'il faisait ses préparatifs de départ, puis de nouveau qu'il était malade. Il se passa ainsi deux années. Alors, au commencement de l'an 140, le calife révoqua Soulaïmân et envoya à sa place Sofyân, fils de Mo‘âwiya. Il voulut que Soulaïmân, en revenant lui-même, amenât ‘Abdallah, et il donna à Sofyân l'ordre de faire partir ‘Abdallah. Lorsque Sofyân arriva à Baçra, il communiqua cet ordre à ‘Abdallah. Celui-ci demanda conseil à Soulaïmân qui lui dit : Mon frère, Mançour est un homme de mauvaise foi. Tu sais comment il a agi envers Yezîd fils d’‘Omar, fils de Hobaïra, et tu as vu et entendu ce

qu'il a fait à Abou-Mouslim. À tous deux il avait accordé l'aman, et il a violé sa parole. Mançour, informé par Sofyân que ‘Abdallah et ses compagnons s'étaient de nouveau cachés dans Baçra, adressa à Soulaïmân et à ‘Isâ une lettre, dans laquelle il leur annonça, en invoquant Dieu comme témoin de sa déclaration, qu'il ne les recevrait pas, s'ils venaient sans amener avec eux ‘Abdallah. Il écrivit, de plus, à Sofyân, auquel il ordonna de s'opposer à leur départ, s'ils voulaient quitter la ville de Baçra sans emmener ‘Abdallah. Soulaïmân, en face des menaces de Mançour, engagea son frère à partir avec lui, et ‘Abdallah se mit en route, avec Soulaïmân et ‘Isâ, accompagné de ses cinq cents hommes.

Lorsque le calife fut informé de la prochaine arrivée de ses oncles, il recommanda à son chambellan de ne point laisser entrer au palais la suite d’‘Abdallah, de faire attendre celui-ci dans l'antichambre, pendant que Soulaïmân et ‘Isâ seraient introduits auprès de lui, et de le conduire ensuite en prison, avant qu'ils fussent sortis. Cet ordre fut exécuté. On fit attendre ‘Abdallah dans l'antichambre, tandis que Soulaïmân et ‘Isâ entrèrent dans l'appartement du calife. Celui-ci leur fit les questions d'usage. Ils le prièrent de faire appeler ‘Abdallah. Le calife dit : Oui, je le ferai appeler. Il interrogea ensuite Soulaïmân sur les affaires de Baçra, afin de le retenir jusqu'à ce que le chambellan eût conduit ‘Abdallah dans la prison qu'il avait fait préparer pour lui à l'intérieur même du palais. Quand il sut que ses ordres étaient exécutés, il dit à Soulaïmân et à ‘Isâ : Allez, faites entrer ‘Abdallah. Ils sortirent, et ne voyant pas leur frère dans l'antichambre, ils s'adressèrent au chambellan, qui leur dit qu’‘Abdallah était sorti et qu'il ne savait pas où il était allé. Ils se rendirent à la porte du palais et interrogèrent les compagnons d’‘Abdallah. Ceux-ci déclarèrent qu'il n'était pas sorti. Soulaïmân et ‘Isâ voulurent retourner auprès de Mançour, mais le chambellan leur refusa l'entrée en disant : C'est le souverain du monde, ce n'est pas un enfant chez lequel on puisse aller et venir à chaque instant. Ils comprirent alors ce qui était arrivé à ‘Abdallah, et ils rentrèrent chez eux. Mançour avait ordonné à ses gardes de massacrer les gens de la suite d’‘Abdallah. Le chambellan, après avoir arrêté celui-ci, dit à ses compagnons, avant que Soulaïmân et ‘Isâ fussent sortis d'auprès du calife : Le prince des croyants désire vous témoigner son estime, et il m'a ordonné de vous introduire tous

auprès de lui. Mais il n'est pas permis de porter des armes en présence du calife. Déposez donc vos armes. Il fit ramasser celles-ci par ses gardes et fit ensuite massacrer la plupart de ces hommes ; les autres furent jetés en prison. Quant à ‘Abdallah, Mançour le fit tuer plus tard dans sa prison.

En cette même année, Mançour reçut la nouvelle de la mort du gouverneur du Khorâsân, Abou-Dâoud Khâlid, fils d'Ibrahîm, qui était tombé du haut de sa terrasse à Kouschmahyan, village situé dans les environs de Merw. Abou-Dâoud, un jour, après la prière de midi, était monté sur la terrasse de son pavillon qui était assez élevé, et regardait en bas, en posant un pied sur le bord de la terrasse. Il tomba et mourut. Mançour lui donna pour successeur ‘Abdou’l-Djabbâr, fils d’‘Abd-er-Ra‘hmân, l'Azdite. Celui-ci avertit le calife qu'il y avait dans le Khorâsân une secte appelée les Baténiens, qui faisaient de la propagande en faveur de la famille d’‘Alî, fils d'Abou-Tâlib. Le calife lui ordonna de mettre à mort tous ceux qu'il pourrait saisir. ‘Abdou’l-Djabbâr en fit tuer un grand nombre.

Vers la fin de l'an 140, Mançour quitta Koufa et se mit en route pour accomplir le pèlerinage. Il prit l’*i‘hrâm* à ‘Hira. Après avoir accompli le pèlerinage, il donna l'ordre d'acheter les maisons qui entouraient la mosquée de la Mecque et d'agrandir la mosquée. Il ne voulait pas retourner à Koufa par la route par laquelle il était venu ; il se rendit à Médine, où il visita le tombeau du Prophète, et de là à Jérusalem ; il revint ensuite dans l’Irâq et prit sa résidence à Hâschimiyya près de Koufa.

Vers la fin de l'an 141, eut lieu la révolte des Râwendiens. Il y avait à Koufa et dans l’Irâq environ trois mille hommes, du Khorâsân et de Nîschâpour, reste de l'armée d'Abou-Mouslim, appelés les Râwendiens, qui professaient la doctrine de la métempsycose, doctrine païenne et puérile, la plus misérable de toutes les hérésies qui existent au sein de l'islamisme. Comme Mançour les traitait avec beaucoup de générosité, ils l'appelaient Dieu, et comparaient le capitaine de ses gardes, ‘Othmân, fils de Nehîk, à Adam, disant que l'âme d'Adam était en lui ; ils prétendaient aussi que l'ange Gabriel était venu sur la terre et était incarné dans le corps de Haïtham, fils de Mo‘âwiya. Chaque fois qu'ils voyaient Mançour, ils se prosternaient, en disant : Voilà Dieu ! il y a une partie de Dieu en lui ! Alors

Mançour les apostrophait sévèrement et les chassait. Quand on conseillait au calife de faire mourir ces gens, qui étaient des infidèles, il répondait : C'est leur affection pour moi et leur respect qui les font agir ainsi ; qu'ils aillent en enfer, pourvu qu'ils me soient fidèles ; j'aime mieux cela que de les voir aller en paradis et s'insurger contre moi. Or lorsque Mançour, de retour de son pèlerinage, habitait son palais de Hâschimiyya, quelques-uns des Râwendiens firent des tournées autour du palais. On leur demanda pourquoi ils faisaient cela, et ils répondirent : Nous faisons des tournées autour du palais de Dieu. Le chambellan du calife alla avertir Mançour de ce qui se passait. Mançour lui donna l'ordre de les mettre en prison. Il fit proclamer ensuite que partout où deux Râwendiens se trouveraient ensemble, il était permis de les tuer. Alors ils se réunirent et dirent entre eux : La part de Dieu qui était en Mançour, en est sortie. Dieu est irrité contre lui et l'a maudit. Il faut tuer celui-là, afin que Dieu s'incarne dans une autre personne. En conséquence, trois jours après, ils prirent une civière, sur laquelle ils placèrent un cercueil couvert d'un drap, comme s'il s'agissait de l'enterrement d'une femme, et tous les Râwendiens suivirent ce convoi, qu'ils avaient imaginé, afin de pouvoir se réunir sans obstacle ; ils pleuraient et disaient aux passants : C'est une femme de notre communauté que nous enterrons, priez s'il vous plaît. Ils portaient tous, sous leurs habits, des armes, et ils en avaient aussi pour leurs camarades qui étaient emprisonnés. Arrivés sur la place du château, à l'heure de la prière de midi, alors que l'entrée du palais de Mançour n'était gardée que par un petit nombre d'hommes, ils se dirigèrent vers la prison, rejetèrent la civière, enfoncèrent la porte, délivrèrent leurs camarades, auxquels ils donnèrent des armes, et barricadèrent ensuite toutes les portes, pour empêcher les troupes de pénétrer. Mançour fit fermer le palais et demanda un cheval, pour aller chercher des troupes, mais on ne trouva pas de cheval, parce que l'écurie était en dehors du château. Depuis cet évènement, Mançour fit toujours tenir un cheval sellé à la porte de son palais, et cette coutume s'est perpétuée jusqu'à ce jour. Tous les califes de la maison d’‘Abbâs et tous les rois l'ont trouvée excellente et l'ont maintenue. Mançour donc, ne pouvant avoir de cheval, ordonna aux personnes qui se trouvaient dans le palais de monter sur la terrasse et de crier au secours, afin que l'armée de Koufa pût

accourir. Les émeutiers entouraient le château, au nombre d'environ cinq cents hommes. ‘Othmân, fils de Nehîk, capitaine des gardes, fut tué. Le calife se croyait perdu.

Ma‘n, fils de Zâïda, homme généreux et brave, plein d'honneur et de vertu, avait rempli sous les Omayyades, pendant douze ans, les fonctions de gouverneur du Yemen. [Comme il avait pris part à la résistance d'Ibn-Hobaïra,] il se tenait caché, et malgré toutes les tentatives de Mançour, qui avait fait proclamer sa grâce, afin de le faire sortir de sa retraite, il ne se montra point et continua à demeurer dans la maison d'Abou’l-Khacîb, serviteur de Mançour. Or, ce jour-là, lorsqu'il apprit que ‘Othmân, fils de Nehîk, avait été tué, que les gardes du calife étaient repoussées et que les Râwendiens étaient sur le point de s'emparer de la personne de Mançour, Ma‘n se dit en lui-même qu'il n'y avait plus lieu d'hésiter. Il prit ses armes, sortit seul et se jeta sur les Râwendiens qui, au nombre d'environ six cents hommes, occupaient la porte du palais, laquelle allait bientôt céder à leurs efforts ; il en tua une cinquantaine et repoussa les autres. Ceux-ci croyaient que Ma‘n était venu par la porte du château, que les troupes auraient réussi à ouvrir, et ils abandonnèrent le palais. Alors les gardes qui s'étaient enfuis revinrent, se rallièrent autour de Ma‘n et prirent position à la porte du palais. Mançour, en apprenant ce que Ma‘n fils de Zâïda, venait de faire, versa des larmes et dit : Ma‘n est un héros persan des plus nobles ; c'est un homme fidèle et brave ; il a été fidèle à ‘Omar, fils de Yezîd, jusqu'à la mort. Je rends grâces à Dieu qu'il m'ait sauvé par lui et que je n'en aie l'obligation à aucun autre. Le calife fit ensuite ouvrir la porte, afin de sortir lui-même. On lui amena un cheval qu'on avait trouvé dans le château. Lorsque Ma‘n l'aperçut, il se prosterna devant lui et baisa la terre. Mançour lui dit : Bravo, bravo, père de Walîd ! Loué soit Dieu qui t'a choisi comme instrument de ce succès ! Que Dieu me soit en aide pour te récompenser selon ton mérite ! Ma‘n se releva et se tint debout auprès du calife. Les Râwendiens coururent de la porte du palais à la porte du château, espérant qu'elle fût ouverte ; mais les deux portes étaient fermées, et chacune était gardée, à l'intérieur, par cent hommes. Alors ils revinrent à la porte du palais et, apercevant le calife en personne, ils chargèrent le groupe qui l'entourait. Mançour dit à Ma‘n : Père de Walîd, ils reviennent ! Ma‘n se jeta sur eux, en fit tomber quatre et

repoussa les autres. Puis il saisit les brides du cheval du calife et le ramena en arrière, en disant : Prince des croyants, rentre au palais ; car tu n'as ni heaume, ni cuirasse, tu pourrais être atteint par une flèche, et alors tous mes efforts seraient perdus. Il me reste encore quelque chose à faire ; je vais chercher à les repousser de la porte, afin de faire entrer les troupes, et il n'en échappera pas un seul. Mançour rentra dans le palais et en ferma la porte. Maʻn attaqua les Râwendiens et les chargea à diverses reprises, tantôt seul, tantôt avec les gardes, jusqu'à ce qu'il parvînt à l'une des portes, qu'il ouvrit : les troupes entrèrent et mirent le sabre à la main. Les Râwendiens, qui ne trouvèrent aucune issue, furent tués jusqu'au dernier. Mançour sortit alors, monta sur son cheval, et passa sur les corps inanimés des révoltés ; puis il dit : Voyez où est Maʻn, appelez-le. Maʻn avait disparu, et on ne le trouva point.

Sur ces entrefaites, la nuit était venue, et on était à l'heure de la prière du coucher. Les troupes, après avoir fermé les portes, se retirèrent, et le calife rentra au palais, afin de rompre le jeûne ; (car cet évènement eut lieu au mois de ramadhân ;) il n'avait pas pu manger plus tôt, aussi longtemps qu'il y eut encore à craindre quelque danger. On se mit à table, et au moment où l'on apporta les mets, Mançour dit à Abou'l-Khacîb, qui se trouvait présent : Va chercher Maʻn. Abou'l-Khacîb répondit qu'il ne savait pas où il était. — Oh Dieu, s'écria le calife, après ce qu'il a fait aujourd'hui, il faut qu'il vienne ! Va, dis-lui de ma part : Je ne mangerai pas, avant que tu ne sois venu ici ; car sans toi, je n'aurais plus jamais mangé. Et si tu ne viens pas ce soir, je ne mangerai rien jusqu'à demain. Abou'l-Khacîb se rendit auprès de Maʻn et l'engagea à le suivre. Lorsque Maʻn arriva au palais, le calife le fit asseoir à table, à côté de lui, à sa droite. Le lendemain il lui fit donner dix mille dirhems (Mançour était le plus avare de tous les califes de la famille d''Abbâs ; les dons et gratifications qu'il accordait étaient habituellement de cent ou de deux cents dirhems et ne dépassaient jamais la somme de mille dirhems), et le nomma gouverneur du Yemen. Maʻn occupa ce poste pendant cinq ans. Les habitants du Yemen l'accusèrent ensuite de concussion. En effet, il n'y avait pas parmi les Arabes d'homme plus libéral que Maʻn ; souvent il donnait pour une seule pièce de vers dix mille dirhems ou dix mille dînârs, et il faisait des présents par sommes de

dix mille, de vingt mille et même de cent mille. Les habitants du Yemen, qui étaient venus porter plainte auprès du calife, dirent : C'est à nous qu'il prend ces sommes énormes qu'il prodigue. Mançour répondit : Vous avez raison ; en prodiguant l'argent comme il fait, il est impossible qu'il reste dans la voie de la justice. Et il destitua Maʿn. Mançour répétait souvent qu'il n'avait jamais regardé Maʿn, sans songer à l'affaire de Hâschimiyya et sans se sentir humilié devant lui. Quelques années après, Mançour, un jour, étant seul, songea à Maʿn, contre lequel il était très irrité. Alors son chambellan lui annonça que Maʿn était à la porte. Le calife le fit entrer et lui dit d'un ton de colère : Fils de Zâïda, je ne doute point que tout ce que les habitants de Yemen ont dit relativement à tes exactions ne soit vrai ! Maʿn répondit : Prince des croyants, quelle est la preuve qui est venue confirmer ces accusations ? Le calife dit : Ta manière de prodiguer follement l'argent te force nécessairement à le prendre aux musulmans. — Prince des croyants, répliqua Maʿn, en quelle circonstance l'ai-je prodigué follement, ou donné quand il ne le fallait pas ? — Tu donnes à un poète mille dînârs pour un vers, sachant qu'il contient un mensonge. — Lequel ? — Celui-ci :

Maʿn, fils de Zâïda, par lequel les Sassanides voient augmenter leur noblesse…

Or tu sais que les Sassanides n’ont rien de commun avec toi, ni toi avec eux. Y a-t-il quelque chose de plus faux ? Prince des croyants, reprit Maʿn, ce n'est pas pour ce vers mensonger que j'ai donné une gratification au poète ; c'est pour deux autres vers du même poème, qui valaient bien mille dînârs. Il m'avait adressé ces paroles :

Tu n'as pas cessé, à la journée de Hâschimiyya, de protéger avec ton sabre le calife, etc.

Qu'en dis-tu, prince des croyants ; le poète a-t-il menti ? Les choses ne se sont-elles pas passées ainsi ? Mançour baissa la tête, la honte fit couler la sueur de son front et il se mordit la langue ; ensuite il dit : Oui, père de Walîd, que Dieu te bénisse ! Et ce jour-là, le calife invita Maʿn à prendre place dans son cercle.

On raconte que Mançour disait : J'ai commis, dans ma vie, trois fautes. J'ai fait mourir Abou-Mouslim, ce qui était une faute ; car si je

l'avais laissé vivre, il aurait pu m'être utile. La seconde faute était mon voyage de la Mecque en Syrie et mon séjour dans cette province pendant six mois ; car si un seul Khâridjite s'était révolté en ‘Irâq, pendant mon absence, toute cette contrée l'aurait suivi, et l'empire était perdu pour moi. Enfin la troisième faute que j'ai commise, c'est d'être sorti, à la journée de Hâschimiyya, sans casque, ni cuirasse ; Ma‘n, en me ramenant, m'a sauvé des Râwendiens.

CHAPITRE XI

Campagne de Mahdi, fils de Mançour, contre ‘Abdou’l-Djabbâr, dans le Khorâsân

Après l'affaire des Râwendiens, Mançour [envoya dans le Khorâsân] son fils Mohammed, à qui il donna le surnom de Mahdî, en le désignant comme son successeur au trône. Mohammed et Ibrahîm, les fils d’‘Abdallah, fils de ‘Hasan, [fils de ‘Hasan], fils d’‘Alî, fils d'Abou-Tâlib, s'étaient élevés comme prétendants et faisaient en secret de la propagande dans le ‘Hedjâz et dans le Khorâsân. ‘Abdou’l-Djabbar, fils d’‘Abd-er-Ra‘hmân, qui avait remplacé Abou-Dâoud dans le gouvernement du Khorâsân, ayant écrit à Mançour qu'il avait trouvé dans cette province un grand nombre de gens qui, en secret, reconnaissaient un imâm de la famille d’‘Alî, Mançour lui avait ordonné de les faire mourir, et ‘Abdou'l-Djabbar avait exécuté cet ordre. Or ces gens étaient tous partisans de Mohammed, fils d’‘Abdallah. Mohammed et Ibrahîm avaient commencé leur propagande dès l'avènement des Abbasides au trône, et même avant cette époque. Du temps de Saffa‘h, Mançour avait voulu arrêter les deux fils d’‘Abdallah, mais ils s'étaient cachés, et Mançour avait dit à Saffâ‘h : Finis-en d'abord avec les Omayyades, qui se montrent au grand jour, nous nous tournerons ensuite vers les fils de ‘Hasan qui sont cachés. En conséquence, ils cessèrent de les rechercher, quoiqu'ils fussent informés de leurs menées. Lorsque Mançour monta sur le trône, il ne réussit pas davantage à s'emparer de leurs personnes. Plus tard, après sa victoire sur son oncle ‘Abdallah, fils d’‘Alî, et après la mort d'Abou-Mouslim, il n'eut d'autre pensée que celle de saisir Mohammed et Ibrahîm. En 140, lors de son pèlerinage, étant à Médine, il fit arrêter leur Père ‘Abdallah et tous les membres de leur famille, contre lesquels il prit des mesures de rigueur ; mais il ne parvint pas à découvrir la retraite de Mohammed et d’Ibrahîm. Le

récit de ces évènements sera rapporté plus loin dans un chapitre spécial. Mohammed, fils d'‘Abdallah, avait pris le surnom de Mahdî ; il disait à ses adhérents qu'il était le *Mahdî de la famille de Mohammed,* et que son frère Ibrahîm était le *Hâdî.* Or, lorsque Mançour fit reconnaître son fils comme son successeur au trône, il lui donna également le surnom de Mahdî, disant : C'est mon fils et non le fils d'‘Abdallah-ben-‘Hasan, qui est le *Mahdî de la famille de Mohammed.*

Mançour, ayant donné à ‘Abdou'l-Djabbar l'ordre de mettre à mort les adhérents de la famille d'‘Alî dans le Khorâsân, fut ensuite informé qu'‘Abdou'l-Djabbâr avait tué beaucoup de partisans de la famille d'‘Abbâs, tant de l'armée que de la population civile. Le calife, sous le coup de cette grave nouvelle, dit à son secrétaire Abou-Ayyoub : Tu vois que ‘Abdou‘l-Djabbâr fait mettre à mort mes partisans ? Je suis certain qu'il veut se révolter contre mon autorité, et je crains que, si je le rappelle, il ne refuse de revenir. Que faut-il faire ? Abou-Ayyoub répondit : Prince des croyants, cherche à lui enlever l'armée, afin qu'il reste isolé ; tu le destitueras ensuite, et il sera bien obligé de se présenter. — Comment y parviendrai-je ? demanda le calife. Abou-Ayyoub reprit : Il faut annoncer publiquement que tu as l'intention d'entreprendre une campagne et ordonner à l'armée de faire ses préparatifs de départ. Écris ensuite à ‘Abdou'l-Djabbâr que tu veux envahir le pays de Roum et ordonne-lui de t'envoyer dans l'Irâq toutes les troupes du Khorâsân. Il faut lui désigner nominativement les chefs et les hommes qu'il devra envoyer, en relevant les noms dans les rôles de l'armée, afin qu'il n'envoie point des hommes du peuple, en gardant l'armée régulière. Quand ces troupes seront arrivées, appelle-le à la cour. Mançour fit ainsi ; mais ‘Abdou'l-Djabbâr lui répondit une lettre dans laquelle il était dit : Le Khorâsân est constamment exposé aux incursions des Turcs. Si l'armée quitte cette province, les Turcs l'envahiront et les musulmans auront à souffrir. L'armée du Khorâsân est destinée à combattre les Turcs, et celle de l'Irâq les Grecs. Chaque armée doit faire la guerre aux infidèles qui sont dans son voisinage, comme il est dit dans le Coran : « Ô vous qui croyez, faites la guerre à ceux d'entre les infidèles qui sont près de vous. » (Sur. IX, vers. 124.) Mançour communiqua cette lettre à Abou-Ayyoub, en lui demandant son avis.

— Prince des croyants, dit Abou-Ayyoub, il nous a rendu l'affaire facile. Envoie dans le Khorâsân vingt mille hommes des troupes de l’Irâq, sur la fidélité desquels tu pourras compter, et écris-lui ceci : Tu as raison ; comme les Turcs menacent la province, nous croyons plus urgent de combattre les Turcs que les Grecs ; j'envoie l'armée de l’Irâq qui se joindra à celle du Khorâsân, pour marcher contre les Turcs. — Quand ces troupes seront arrivées dans le Khorâsân, rappelle-le, et s'il refuse de venir, ordonne aux chefs de l'armée de l'arrêter et de l'amener. Mançour exécuta ce plan ; mais ‘Abdou'l-Djabbâr lui répondit : Prince des croyants, le Khorâsân ne pourra pas entretenir une seconde armée ; la province se trouverait exposée à la famine ; l'armée sera obligée de s'en retourner sans avoir accompli sa mission. Abou-Ayyoub dit alors au calife : Maintenant il se met ouvertement en révolte. Envoie contre lui une armée commandée par un officier supérieur, qui établira son camp à Reï. Tu appelleras ensuite ‘Abdou'l-Djabbar, et s'il ne vient pas, l'armée marchera contre lui. Mançour fit partir vingt mille hommes sous le commandement de son fils Mahdî, assisté de plusieurs généraux tels que Khâzim, fils de Khozaïma, Abou’l-Khacîb, et d'autres. Mahdî vint d'abord à Reï, et de là à Nîschâpour. De cette dernière ville il détacha dix mille hommes sous le commandement de Khâzim, fils de Khozaïma, pour marcher contre Merw. Entre tous les habitants du Khorâsân, les gens de Merw-i-Roud étaient ceux qui avaient été les plus maltraités par Abdou'l-Djabhâr. Mille combattants de cette ville se joignirent au corps de Khâzim. Une bataille eut lieu aux portes de Merw, au mois de rabî‘a premier de l'an 142. On combattit avec acharnement et il y eut, des deux côtés, un grand nombre de morts. Enfin l'armée d’‘Abdou'l-Djabbar fut mise en déroute ; lui-même, ses deux fils et plusieurs membres de sa famille furent faits prisonniers et emmenés à Nîschâpour. Mahdî les fit conduire par Khâzim à la cour du calife. Mançour, après avoir fait torturer Abdou'l-Djabbâr, jusqu'à ce qu'il eût livré tous ses biens, lui fit couper les mains et les pieds, et le fit promener sur un chameau par la ville ; il le fit tuer ensuite. Quant à ses fils et ses familiers, ils furent exilés dans une île de la côte du Yemen. Abdou'l-Djabbâr avait occupé le poste de gouverneur du Khorâsân pendant deux ans.

En même temps qu’‘Abdou'l-Djabbâr se révoltait dans le Khorâsân, le sipehbed du Taberistân s'insurgea contre la domination

de Mançour [de même que le prince de Demâwend]. Demâwend est un canton dans la montagne, entre Reï et le Taberistân. Mançour ne doutait point qu'ils ne fussent d'accord avec ‘Abdou'l-Djabbâr. En conséquence, il écrivit à Mahdî [de marcher contre le Taberistân] quand il aurait vaincu ‘Abdou'l-Djabbâr. Il lui envoya des renforts commandés par ‘Omar, fils d'al-‘Alâ, général et guerrier célèbre, dont Basschâr, fils d'al-Bord, a dit dans une pièce de vers adressée à Mançour :

... Si le bruit des batailles t'a réveillé, envoie contre les ennemis ‘Omar, et dors tranquille.

C'est un jeune homme qui ne boit l'eau que mêlée avec du sang...

Mahdî et Khâzim restèrent à Reï, tandis que ‘Omar envahissait le Taberistân, malgré les plus grands obstacles ; il assiégea pendant six mois le sipehbed, qui s'était enfermé dans une forteresse. Le sipehbed [s'enfuit et se réfugia dans le Ghîlân ; mais il] revint avec une nombreuse armée de Ghîlâniens, qui étaient tous païens, et s'unit au prince de Demâwend. On demanda à Mançour des renforts contre ces forces réunies des Daïlemites et des Ghîlâniens. Le calife envoya des messagers dans les deux ‘Irâq, à Baçra et à Koufa, pour appeler le peuple à la guerre sainte. Cette guerre, disait-il, est plus méritoire que celle contre les Grecs ; car les Ghîlâniens et les Daïlemites sont tous païens ; il n'y a aucun musulman parmi eux. Il décida que toute personne qui possédait dix mille dirhems devait prendre part à la guerre. Mançour voulut se mettre lui-même à la tête des volontaires et de l'armée régulière, mais ‘Omar battit les Ghîlâniens, et le départ du calife devint inutile ; cependant il [envoya la nouvelle armée sous le commandement de Mohammed, fils de Saffâ‘h, contre les Daïlemites, et Mohammed] vainquit l'armée des Daïlemites, en tua un grand nombre et fit beaucoup de prisonniers. Le sipehbed se retira dans le Ghîlân, où il mourut. ‘Omar attaqua ensuite le roi de Demâwend et le tua ; il se rendit maître de son pays, et tua un grand nombre d'habitants ; puis il retourna à Reï, en emmenant beaucoup de captifs, parmi lesquels Mahdî choisit une jeune fille ghîlânienne, qu'il nomma Schakla et qui fut la mère d'Ibrahîm, fils de Mahdî. Ibrahîm appela son fils Mâmoun [Ibn-]Schakla. ‘Omar, fils d'al-‘Alâ, avait annoncé sa victoire à Mançour, qui était venu avec son armée, du plateau de

‘Holwân, et s'était avancé jusqu'à Kirmân-Schâhân. ‘Omar se rendit dans cette ville. Mançour y attendit l'arrivée de Mahdî et de son armée, et retourna avec lui dans l’Irâq.

Le calife donna le gouvernement du Khorâsân à [Abou-] ‘Aoun, fils d’‘Abdallah, qui, sous le règne de Saffâ‘h, avait été gouverneur de l'Égypte. C'est cet officier qui avait pris Mohammed fils de Merwân.

La conquête du Taberistân eut lieu en l'an 143.

CHAPITRE XII

Mançour et les petits-fils de ‘Hasan, fils d’‘Alî

Depuis que Mançour était monté sur le trône, il cherchait à découvrir le séjour de Mohammed et d'Ibrahîm, fils d’‘Abdallah, fils de ‘Hasan. Il s'adressa à leur père ‘Abdallah, afin qu'il engageât ses fils à sortir de leur retraite. Il leur voulait du bien, disait-il, et désirait leur donner une position élevée. ‘Abdallah répondit qu'il ne connaissait pas la retraite de ses fils. Or ceux-ci se cachaient tantôt à la Mecque, tantôt en Égypte ou dans l’Irâq, en faisant de la propagande en vue des droits de leur famille, et ils avaient des missionnaires dans le Khorâsân. Lorsque Mançour eut commencé à les rechercher avec acharnement, ils ne pouvaient plus passer deux nuits en un même endroit. Le calife envoyait chaque année à Médine un nouveau gouverneur ; à chacun d'eux il donna pour instruction d'arrêter Mohammed et Ibrahîm ; mais aucun ne réussit dans cette mission. ‘Abdallah, leur père, répondait toujours aux instances du calife que ses fils avaient bien fait de la propagande en même temps que les Abbasides, mais que, depuis le triomphe de ces derniers, ils se tenaient tranquilles ; ils redoutaient cependant le ressentiment du calife et n'osaient pas se montrer. Mançour ne croyait pas à ces protestations. Quand il fut de retour de Kirmân-Schâhân, et que les provinces de l’Irâq et du Khorâsân furent pacifiées, il n'eut d'autre préoccupation que celle d'arrêter Mohammed et Ibrahîm. Il demanda conseil à Abou-Ayyoub, lui disant : Que faut-il faire pour atteindre ces fils de ‘Hasan ? Je suis certain, malgré les dénégations de leur père ‘Abdallah, qu'ils font de la propagande en secret, et je crains qu'ils ne sortent un jour d'un coin, à la tête d'un parti, pour me causer des embarras et des difficultés graves. Je sais qu'ils vont et viennent à Médine, à la Mecque et dans toutes ces contrées, et tous ces

gouverneurs que j'y envoie d'année en année ne me sont d'aucun secours et ne réussissent pas à les prendre. Abou-Ayyoub répondit : Prince des croyants, tu donnes toujours le gouvernement de Médine à de grands personnages de la famille de Hâschim. Ce sont des gens orthodoxes, d'une foi austère, parents du Prophète. Ils craignent Dieu et respectent les enfants d'‘Alî, les petits-enfants du Prophète. Ils savent que, si tu réussis à prendre ces deux personnes, tu les feras mourir. Quiconque porte dans son cœur la foi musulmane et l'amour du Prophète se refusera à te livrer, tout en reconnaissant qu'ils sont coupables, les descendants du Prophète, pour les voir mettre à mort. Il faut donner le gouvernement de Médine à un Bédouin sauvage, n'ayant que des notions imparfaites sur la religion, ne sachant rien de Dieu, ni du Prophète, ni de ses descendants, qui n'aura pas peur de verser du sang et qui ne songera pas à aspirer au pouvoir. C'est un tel homme qu'il faut envoyer à Médine et lui ordonner de découvrir Mohammed et Ibrahîm. Mançour approuva ce plan. Il fit appeler un Bédouin de la tribu de Morra, nommé Riyâ‘h, fils d'‘Othmân, brave guerrier, qui connaissait à peine l'islamisme, et qui ne songeait pas au pouvoir. Le calife lui dit : Je vais t'envoyer comme gouverneur à Médine. Tu n'es pas mon parent, tu n'as aucun droit sur moi et aucune attache dans le gouvernement de ma famille. Tu n'as donc rien à réclamer de moi. Mais je te nomme à ce poste, afin que tu découvres la retraite de Mohammed et d'Ibrahîm, fils d'‘Abdallah, fils de ‘Hasan, soit à la Mecque, soit à Médine, soit dans toute autre ville où tu pourras les trouver. La ville où tu les prendras, tu en auras le gouvernement avec celui de Médine. Riyâ‘h répondit : Prince des croyants, m'autorises-tu d'arrêter leur père ‘Abdallah et de le torturer, afin qu'il indique l'endroit où ils sont ? Le calife dit : ‘Abdallah est un vieillard qu'il faut respecter. D'ailleurs il affirme par serment qu'il ignore le lieu de leur retraite. Tu dois les découvrir toi-même ; car ils sont à la Mecque ou à Médine.

Riyâ‘h arriva à Médine en l'an 144. Il fit appeler ‘Abdallah et lui parla ainsi : Le prince des croyants m'a donné ce gouvernement, sans que j'eusse aucun droit à sa bienveillance ; mais il m'a envoyé pour arrêter tes fils. Si tu ne les amènes pas, je te fais tuer. ‘Abdallah répondit qu'il ignorait leur retraite. Alors Riya‘h convoqua le peuple de Médine dans la mosquée, et parla en ces termes : Je suis venu pour

arrêter Mohammed et Ibrahîm. Si j'apprends que quelqu'un d'entre vous leur donne asile, je le déclare hors-la-loi ; mais celui qui m'indiquera leur séjour, sera comblé de richesses par moi. Il insulta Mohammed et Ibrahîm, les appela malfaiteurs et rebelles, et du haut de la chaire, il insulta leur mère, qui était la fille d'Abou-‘Obaïda, fils d'al-Djarrâ‘h, la femme la plus noble de la Mecque et de Médine, en employant des expressions obscènes. Les habitants de Médine furent affligés par ces paroles et s'écrièrent : Dieu, Dieu ! Riya‘h, entendant ces murmures et craignant que toute la ville ne se révoltât, descendit de la chaire et dit : J'ai parlé comme je l'ai fait, pour voir si vous en serez fâchés. Je le vois maintenant, et j'ai acquis la certitude que vous êtes leurs complices et que vous les cachez. Je vais écrire au prince des croyants pour lui demander l'autorisation de brûler votre ville et de la détruire de fond en comble, afin de vous faire périr, et eux avec vous. Il rentra à son hôtel et commença à donner la chasse à Mohammed et à Ibrahîm. Les habitants de Médine, effrayés, ne les laissaient plus entrer dans leurs maisons ; ils furent obligés de quitter cette ville et de se réfugier dans le désert, ne demeurant jamais plus d'une nuit en un endroit. Riyâ‘h les faisait poursuivre partout. Un jour, Mohammed, cheminant à pied, vit de loin les gens de Riyâ‘h. Il courut sur une hauteur et entra dans une maison pour y passer la nuit. Il y était assis et tenait un enfant sur ses genoux, lorsqu'il vit arriver les soldats de Riya‘h. Il déposa l'enfant et s'enfuit. Les soldats, ayant pénétré dans la maison, tuèrent l'enfant et sa mère. Mançour, informé des efforts que faisait Riyâ‘h pour prendre les fugitifs, mit en campagne cent cavaliers bédouins, qui connaissaient bien les routes du désert et qui devaient parcourir, par groupes, le désert, le ‘Hedjaz, le Yemen et l'Égypte. Les deux frères, continuellement menacés, ne savaient plus où trouver un refuge. Vers ce temps, Mohammed, s'étant glissé, une nuit, à Médine, dit à son père qu'il voulait se livrer lui-même à Mançour, qui le tuerait ou ferait de lui ce qu'il voudrait. Son père l'en dissuada et lui dit : Persévère, mon fils ; continue à gagner des partisans ; peut-être Dieu délivrera-t-il le peuple par ta main.

Mançour, de plus en plus exaspéré, dit à Abou-Ayyoub : Que faire ? Je crois qu'il faudra arrêter leur père ‘Abdallah, comme l'a voulu Riya‘h, afin de le forcer à dénoncer leur retraite. Abou-Ayyoub répondit : ‘Abdallah prétend qu'ils ont cessé de faire de la

propagande. Il faut savoir si cela est vrai ou non. Si cela est vrai, s'ils ne cherchent pas à gagner des partisans, le prince des croyants sera en paix, et il n'y aura plus lieu de les poursuivre. — Tu as raison, répliqua le calife. En conséquence, il fit venir un homme du Khorâsân, nommé ‘Oqba, qui parlait également le persan et l'arabe, et lui dit : Lorsque je me trouvai avec Mohammed et Ibrahîm à la Mecque, j'ai su qu'ils faisaient de la propagande, qu'ils avaient envoyé des missionnaires dans le Khorâsân et à Nischâpour et qu'ils y avaient des partisans, qui leur envoyaient comme cadeaux de ces belles étoffes du Kouhistân et de Nîschâpour. Prends les étoffes que voici, et rends-toi à Médine ; demande un entretien particulier à ‘Abdallah et dis-lui que tu viens du Khorâsân de la part des partisans de son fils Mohammed l'Imâm, pour lui remettre des étoffes et que tu le pries de les lui envoyer. Si alors ‘Abdallah te fait mauvais accueil, retire-toi ; mais va le trouver un autre jour et insiste tant, qu'il les accepte et qu'il promette de les envoyer à l'Imâm. ‘Oqba partit pour Médine, vint trouver ‘Abdallah et lui communiqua le message. ‘Abdallah repoussa d'abord ses ouvertures. ‘Oqba se retira et attendit un mois, jusqu'à ce qu'il fût devenu plus familier avec ‘Abdallah. Celui-ci lui dit alors de lui apporter les étoffes. C'étaient des étoffes très fines et fort belles du Kouhistân et de Nîschâpour. ‘Oqba les lui apporta. ‘Abdallah, en le congédiant, lui dit : Va et dis-leur que l'Imâm les salue, qu'il leur recommande de persévérer et d'attendre le moment de se déclarer ; que ce moment est proche, et que le soulèvement aura lieu dans l'espace d'une année. ‘Oqba le quitta et alla rendre compte de sa mission à Mançour, qui acquit ainsi la certitude que les fils d’‘Abdallah faisaient de la propagande.

Mohammed et Ibrahîm, continuellement chassés d'un lieu à l'autre et menacés, sentirent le danger de rester ensemble et se dirent qu'ils feraient bien de se séparer, afin que, si l'un d'eux venait à être pris, l'autre restât libre. Alors Mohammed envoya son frère à Baçra, pour y gagner des partisans ; il envoya son fils ‘Alî en Égypte, et lui-même parcourait le ‘Hedjâz et l'Irâq. ‘Alî devint bientôt le centre des réunions des partisans de son père qui lui dirent : Si ton père ne peut pas lever l'étendard de la révolte dans le ‘Hedjâz, inaugure, toi, le mouvement en Égypte. Le gouverneur d'Égypte, Yezîd, fils de ‘Hâtim, ayant eu connaissance de ces projets et du séjour d’‘Alî,

pénétra à l'improviste dans sa maison, tua les amis qu'il y rencontra et arrêta ‘Alî, qu'il fit conduire, chargé de chaînes, à Mançour. ‘Alî fut amené en présence du calife peu de temps après le retour de ‘Oqba de Médine. Mançour le fit mettre à la question et obtint de lui l'aveu qu'il avait été envoyé en Égypte par son père Mohammed, pour y faire de la propagande. Interrogé s'il y avait des partisans de Mohammed à Koufa, ‘Alî répondit qu'il ne les connaissait pas tous, mais qu'il en connaissait deux dont il révéla les noms. Mançour fit arrêter ces deux personnes, les fit torturer et ensuite mettre à mort. Quant à ‘Alî, il fut gardé en prison.

Le calife résolut ensuite de faire incarcérer ‘Abdallah. Mohammed et Ibrahîm pensaient que Mançour, à cause de l'âge et du caractère vénérable de leur père, n'oserait pas le faire mettre en prison. Mançour, de son côté, craignait que, s'il ordonnait par lettre à Riyâ‘h de le faire arrêter, la ville de Médine ne se révoltât. Il prit donc le parti de se rendre lui-même à Médine. Quand il fut arrivé dans cette ville, les principaux habitants vinrent lui présenter leurs hommages, et parmi eux ‘Abdallah, fils de ‘Hasan. Mançour le fit asseoir à ses côtés. ‘Oqba, qui avait apporté à ‘Abdallah les étoffes dont nous avons parlé, se trouvait présent. Le calife dit alors à ‘Abdallah : Père de Mohammed, pourquoi n'amènes-tu pas Mohammed et Ibrahîm ? ‘Abdallah répondit : Prince des croyants, je ne sais pas où ils sont ; ils n'osent pas se montrer devant le prince des croyants. — Comment se fait-il donc, reprit le calife, qu'ils font de la propagande partout où ils vont, et que l'on m'a amené d'Égypte ‘Alî, fils de Mohammed, qui a avoué y avoir été envoyé par son père ? ‘Abdallah répondit : ‘Alî est un enfant, qui n'a pas pu supporter la torture et qui a menti en disant des choses que tu désirais entendre. Mançour fit alors avancer ‘Oqba, qui dut répéter, en face d’‘Abdallah, tout ce qui s'était passé entre eux. ‘Abdallah, voyant que ‘Oqba avait été l'agent de Mançour, fut effrayé ; il se leva, puis s'assit devant Mançour et dit : Grâce, ô prince des croyants ! Le calife répliqua : Que Dieu me refuse sa grâce, si je te fais grâce ! Et il donna l'ordre de le conduire en prison. Aucun habitant de la ville n'osa dire un mot. Avant de partir, pour accomplir le pèlerinage, le calife dit à Riyâ‘h : Il faut, quand je reviendrai, que tu aies incarcéré tous les membres de la famille de ‘Hasan, fils d’‘Alî, que tu pourras saisir à Médine, grands et petits.

Riyâ‘h exécuta les ordres du calife. Il fit mettre en prison et charger de chaînes tous les membres de la famille de ‘Hasan, au nombre de douze personnes. ‘Abdallah, fils de ‘Hasan, qui était le chef de la famille, eut une chaîne plus lourde. Mohammed l'Imâm avait pour femme Roqayya, fille [de Mohammed, fils] d’‘Abdallah, fils d’‘Amr, fils d’‘Othmân, fils d’‘Affân. Riya‘h fit arrêter ce Mohammed et lui dit : Tu sais où est Mohammed ! — Non, répondit Mohammed-ben-‘Abdallah. — Tu le sais certainement, reprit Riyâ‘h ; car ta fille est sa femme, et s'il ne vient pas la voir toutes les nuits, il vient au moins de temps en temps, et quand il vient, tu le sais et ta fille le sait ! — Je jure, s'écria Mohammed, que je ne le sais pas ! Riyâ‘h dit : Depuis que nous cherchons Mohammed, as-tu jamais vu ta fille vêtue d'une robe de couleur et les mains teintes ? — Oui, répondit Mohammed-ben-‘Abdallah. — Eh bien, cela prouve que Mohammed vient la trouver ; car autrement elle ne se parerait pas, ou si elle le faisait, elle serait une courtisane. Mohammed-ben-‘Abdallah répliqua : N'insulte pas les petits-enfants du Prophète ; car nous descendons de sa fille Roqayya, qui était la femme d’‘Othmân, fils d’‘Affân ; c'est Dieu lui-même qui a affirmé la pureté de la famille du Prophète ! Riya‘h dit : Je ne comprends pas ce que tu dis. Amène Mohammed ou je te fais mettre à mort ! Et il le fit conduire en prison et charger de chaînes.

Mançour, à son retour du pèlerinage, ne vint pas à Médine. Riyâ‘h alla le trouver à la station de Rabadsa et lui rendit compte de la manière dont il avait exécuté ses ordres. Le calife fut satisfait et dit de lui envoyer tous les prisonniers. Riyâ‘h retourna à Médine, les fit charger sur des chameaux, comme des captifs, à peine vêtus, la tête nue et des chaînes aux pieds ; quelques-uns d'entre eux avaient un carcan au cou, à savoir Mohammed l’‘Othmanien ‘Alî, fils de ‘Hasan, et Mohammed, fils d'Ibrahîm, qui était le plus jeune de tous, beau et brillant comme une perle et que l'on appelait « le petit *Dîbâdj* ». Quand on les transportait ainsi de l'hôtel du gouvernement au marché, les habitants, hommes et femmes, pleuraient et invoquaient Dieu ; on maudissait Mançour et on disait du bien des Omayyades. Les prisonniers furent conduits au pavillon de Mançour, et on les laissa à la porte, ce jour et la nuit suivante, surveillés par des gardes qui ne leur donnaient ni à boire ni à manger et qui ne leur permettaient pas

d'accomplir la prière. Le lendemain, Mançour fit amener d'abord ‘Abdallah, père de Mohammed l'Imâm, et l'insulta grossièrement, lui et sa mère. ‘Abdallah dit : Ô Abou-Dja‘far, à laquelle de mes aïeules s'adresse ton insulte ? Est-ce à la mère d'Is‘haq, la fille de Tal‘ha, ou à Fâtima, la mère de ‘Hosaïn et fille de l'apôtre de Dieu, ou à Khadîdja, fille de Khowaïlid ? Mançour dit : Où sont tes fils Mohammed et Ibrahîm ? — Je l'ignore, répliqua ‘Abdallah. — Par Dieu, s'écria le calife, s'ils se trouvaient sous mon pied, je les écraserais sous tes yeux ! Il donna ensuite l'ordre de le frapper. ‘Abdallah perdit connaissance et on le traîna par les pieds hors de l'appartement. Quand il eut repris ses sens, à la porte du pavillon, sa langue, desséchée par la soif, sortait de sa bouche, ses pieds étaient enchaînés et ses mains attachées au cou. Il demanda à boire ; mais personne n'osa lui donner de l'eau. Il fut près de rendre l'âme et il s'écria : Musulmans, n'y a-t-il donc personne qui veuille faire l'aumône d'un peu d'eau à un petit-fils du Prophète ? Un Bédouin lui donna alors à boire.

Le calife fit ensuite amener le frère d’‘Abdallah, ‘Alî, fils de ‘Hasan, le plus âgé et le plus respecté de la famille. Lui aussi avait un carcan au cou. Mançour le fit battre de coups de fouet et jeter dehors. Puis vint Mohammed, fils d'Ibrahîm, fils de ‘Hasan. Le calife lui dit : C'est toi qu'on appelle « le petit *Dîbâdj* » ? Après l'avoir fait battre, il donna l'ordre d'introduire Mohammed, fils d’‘Abdallah, de la famille d’‘Othmân, qu'il apostropha en ces termes : Coquin, tu m'as prêté serment et tu m'as trahi ! Tu as donné ta fille à mon ennemi ! Ne savais-tu pas qu'il n'est pas permis de s'allier à l'ennemi de l'Imâm ? Et il le livra à l'exécuteur, qui commença à le fustiger. Mohammed lui dit : Malheur à toi, ne me frappe pas au visage, car ce visage, qui vous est indifférent, est en honneur auprès de Dieu et auprès du Prophète !

Frappe la tête et le visage ! cria Mançour. Il fut fait ainsi. L'œil droit de Mohammed, atteint par le bout de la baguette, sortit de son orbite et pendait sur la joue. Après cette exécution, le calife confia les prisonniers à un de ses généraux qui avait sous ses ordres cinq cents hommes, et lui dit de les conduire à Koufa, en ayant soin de laisser toujours l'espace d'une station entre eux et lui, Mançour. Il lui recommanda en outre de charger ceux des prisonniers qui n'en avaient pas encore, d'un carcan de bois à deux trous, par l'un desquels on

passerait la tête, par l'autre les mains. Il se mit en route, le même jour, à l'heure de la prière de l'après-midi. Lorsque la litière dans laquelle se trouvaient, d'un côté le calife, de l'autre Rabâ‘a, vint à passer à la porte du pavillon, où étaient les prisonniers, ‘Abdallah, père de Mohammed, s'écria : Ô Abou-Dja‘far, nous n'avons pas traité, à la journée de Bedr, vos prisonniers comme vous nous traitez ! Il faisait allusion à ‘Abbâs, fils d’‘Abdou’l-Mottalib, qui, étant incrédule, avait été fait prisonnier par ‘Alî. Mançour se pencha hors la litière et cracha à la figure d’‘Abdallah, en disant : C'est ainsi que Dieu crache sur les habitants de l'enfer ! Et il continua sa route.

Le lendemain, le général se mit en marche avec les prisonniers. Mais avant le départ, ‘Abdallah reçut de son fils Mohammed, qui alors était caché à Médine, le message suivant : Cette persécution de notre famille dure trop longtemps déjà. D'ailleurs je ne sais pas si jamais nous pourrons espérer réussir. De plus, que ferais-je du pouvoir, si j'avais perdu mon père, mon oncle et tous mes parents ? Je veux, si tu consens, me livrer à Mançour, afin qu'il vous mette en liberté ; qu'il fasse de moi ce qu'il voudra ; car il vaut mieux qu'il tue un seul d'entre nous, que toute la famille. ‘Abdallah s'opposa à ce projet et fit dire à Mohammed : Persévère dans ton entreprise ; nous supporterons en patience notre malheur. Peut-être Dieu te fera-t-il triompher ; quand le moment sera venu d'agir, tu atteindras ton but, ou tu mourras honorablement. Actuellement, que tu sortes de ta retraite ou que tu n'en sortes pas, il n'y a pas à espérer que l'on nous rende la liberté. Arrivés à Koufa, les prisonniers furent internés dans le château de Hâschimiyya. L'année suivante, Mançour fit mettre à mort ‘Alî, fils de Mohammed, qui avait été arrêté en Égypte. Il le fit tuer à coups de fouet. ‘Abdallah, fils de ‘Hasan, fut tué après lui ; ‘Alî, fils de ‘Hasan, fut étranglé ; Mohammed, fils d'Ibrahîm, fut placé vivant dans un réduit que l'on mura ensuite. Mohammed, fils d’‘Abdallah, l’‘Othmânide, eut la tête tranchée. Les autres moururent en prison.

Abou-‘Aoun, gouverneur du Khorâsân, annonça à Mançour que les partisans de Mohammed, fils d’‘Abdallah, devenaient de plus en plus nombreux dans sa province et qu'un soulèvement était à craindre. Mançour lui répondit : Annonce-leur que j'ai tué Mohammed, fils d’‘Abdallah, afin qu'ils ne se jettent pas inutilement dans une lutte pour un Imâm qui n'existe pas. Comme les habitants du Khorâsân ne

voulurent pas croire à cette affirmation, Mançour fit trancher la tête à Mohammed, fils d’‘Abdallah, l’‘Othmânide, dans sa prison, et envoya cette tête par dix officiers du Khorâsân à Abou-‘Aoun. Ces officiers, arrivés dans le Khorâsân, affirmèrent par serment que c'était la tête de Mohammed, fils d’‘Abdallah, sans dire qu'il s'agissait de Mohammed l’‘Othmânide. Alors les habitants du Khorâsân crurent que Mohammed l'Imâm était mort, et ils le pleurèrent.

Mohammed, en apprenant la mort de son père, résolut de prendre les armes. Dans cette même année, il leva l'étendard de la révolte à Médine, et son frère Ibrahîm à Baçra.

CHAPITRE XIII

Révolte de Mohammed, fils d'‘Abdallah

Mohammed-ben-Djarîr rapporte : Mohammed, fils d'‘Abdallah, avait envoyé son frère Ibrahîm à Baçra pour y enrôler des partisans et pour y demeurer jusqu'au moment où il lui ferait connaître qu'il allait se déclarer ouvertement. Après l'assassinat de son père, au commencement de l'année [145], Mohammed fit dire à Ibrahîm qu'il avait résolu de lever l'étendard de la révolte, à Médine, dans la nuit du dimanche, premier jour du mois de redjeb, et il l'engagea à commencer, le même jour, le mouvement à Baçra. Peu de temps avant l'époque fixée pour le soulèvement, Ibrahîm tomba malade, et se voyant empêché d'agir, il expédia à Médine les armes et les chameaux qu'il avait réunis. Mohammed, au jour indiqué, avertit ses adhérents, et leur recommanda de se réunir en armes, à Madsâr, village situé à une parasange de Médine. — Il s'y rendit lui-même à l'heure de la prière du soir. Riyâ‘h, le gouverneur de Médine, qui avait été informé de ces projets, sortit également de Médine, afin de surprendre les conjurés. Ceux-ci, qui n'avaient pas encore dépassé l'enceinte de la ville de Médine, voyant venir de loin le gouverneur, entrèrent dans un enclos, dont ils fermèrent la porte. Riyâ‘h passa outre, sans les apercevoir, et ne trouvant personne à Madsâr, il retourna à Médine ; car il ne voulut pas laisser la ville sans garnison pendant la nuit. Rentré dans l'hôtel du gouvernement avec ses troupes, il fit soigneusement fermer et garder la porte de la prison et attendit. Vers minuit, comme personne ne venait les attaquer, les soldats quittèrent leurs postes et allèrent se reposer. Cependant Mohammed et ses compagnons, après le départ de Riyâ‘h, étaient sortis de l'enclos et s'étaient rendus à Madsâr. Mohammed avait avec lui un de ses fils, nommé ‘Hosaïn. Les conjurés, qui étaient tous à pied, sauf Mohammed (qui montait un âne de couleur noire), rentrèrent dans la

ville vers l'aurore, et poussèrent leur cri de ralliement : « Victoire de Mahdî ! » Les gens de Riyâ‘h, entendant ces cris, s'enfuirent. Mohammed et ses compagnons pénétrèrent dans l'hôtel du gouvernement. Riyâ‘h demanda grâce pour sa vie, puis, ayant été enchaîné sur l'ordre de Mohammed, il dit : Fils de l'apôtre de Dieu, agis envers moi selon la dignité de ton caractère ; moi, j'ai agi conformément au mien. Mohammed fit délivrer Mohammed, fils de Yezîd, fils de Khâlid, al-Qasrî, et son frère Nodsaïr, fils de Yezîd, fils de Khâlid, qui étaient en prison, et leur confia la garde de Riyâ‘h. Celui-ci ne cessait de l'implorer. Mohammed lui dit : Quand tu étais en état de pratiquer le bien, tu ne l'as pas fait ; maintenant que tu es dans le malheur, sache au moins le supporter. Le lendemain, les habitants de Médine se rassemblèrent dans la mosquée, et Mohammed les harangua du haut de la chaire du Prophète. Quoiqu'il sût manier le langage avec beaucoup d'élégance, quand il parlait, sa langue s'embarrassait. Il les invita à lui prêter le serment d'hommage et à répudier les Abbasides, et il ajouta : Ils croient que je ne trouverai d'autres partisans que ce petit nombre de gens de Médine. Mais j'ai des adhérents qui m'ont prêté serment, dans chaque ville où il y a des musulmans ! Quelques personnes de Médine lui prêtèrent serment ; mais aucun habitant notable. Deux ou trois jours après, les Médinois consultèrent Mâlik, fils d'Anas, docteur de la loi et Imâm du ‘Hedjâz, sur le parti qu'ils devaient prendre. Ils lui dirent : Ce Mohammed nous demande le serment ; mais nous sommes liés par le serment que nous avons prêté à Mançour. Mâlik répondit : C'est par contrainte que l'on a prêté serment à Mançour ; ce serment est nul. Alors tous les habitants de Médine prêtèrent à Mohammed le serment d'hommage, sauf cinq personnages des premiers de la ville, qui s'enfermèrent dans leurs maisons ; l'un d'eux était Mohammed, fils d’‘Abdou’l-‘Azîz, fils d’‘Abdallah, fils d’‘Omar, fils d'al-Khattâb, et un autre Khobaïb, fils de Thâbit, [fils d’‘Abdallah, fils de Zobaïr]. Mâlik, appelé par Mohammed, et invité à prêter serment, dit : Ne me demande pas cela ; il suffit que j'engage les autres à le faire. Mohammed n'insista pas, et Mâlik se retira dans sa maison, dont il fit fermer la porte. Mohammed s'empara du trésor public et distribua l'argent à ses troupes. Il nomma ‘Abdallah, fils de Dja‘far, fils d’‘Abd-er-Ra‘hmân, chef du bureau des distributions ; Abdou’l-‘Azîz, fils de Mottalib, fils d’‘Abdallah, al-

Makhzoumî, premier juge de Médine, et ‘Othman ibn-‘Omar ben-al-Khattâb chef de la police. Il envoya à la Mecque, pour en prendre le gouvernement, ‘Hasan, fils de Mo’âwiya.

Pendant que ces évènements s'accomplissaient à Médine, Mançour se trouvait dans les parages où s'élève aujourd'hui Baghdâd, ville qu'il faisait construire à cette époque. Un homme de Médine, de la famille d'Owaïs al-‘Âmirî monté sur une chamelle de course, se rendit à Baghdâd et informa le calife de ce qui venait d'arriver. Il avait parcouru en neuf jours un espace de vingt journées de marche. Mançour lui demanda s'il avait été personnellement témoin de la révolte de Mohammed. L'homme de Médine répondit qu'il l'avait vu et entendu haranguer le peuple du haut de la chaire du Prophète. Et il lui répéta les paroles que Mohammed avait prononcées. — Où était Riya‘h ? demanda de nouveau le calife. — Il avait été mis en prison. — Et quels sont ceux qui lui ont prêté serment ? — Tous les habitants de la ville, sauf cinq personnes. Mançour, entendant les noms de ces cinq personnes, dit : Ce sont les principaux habitants de Médine ; s'il n'a pas ceux-là pour lui, il n'a rien. Il demanda ensuite au messager en combien de temps il avait accompli son voyage. — En neuf jours, répliqua le Médinois. Mançour lui fit donner neuf mille dirhems. Le lendemain, il retourna avec sa suite à Koufa, convoqua le peuple dans la mosquée et le harangua. Il dit : Mohammed, fils d’‘Abdallah, s'est révolté à Médine, ou plutôt je l'ai amené à lever l'étendard de la révolte et à venir au-devant de nos armes, pour qu'il trouve sa perte. Préparez-vous à marcher contre lui. En effet, depuis longtemps j'avais employé tous les moyens pour le faire sortir de sa retraite, j'avais envoyé des généraux et des troupes pour le faire rechercher, et je n'avais pas réussi ! Mançour fit ensuite demander conseil à son oncle ‘Abdallah, fils d’‘Alî, qu'il détenait en prison et qui se distinguait parmi tous les membres de la famille d’‘Abbâs, par son jugement et sa sagacité. ‘Abdallah dit : Un prisonnier a le jugement entravé. Donne-moi la liberté, alors mon jugement sera libre. Mançour lui fit répondre : Non, par Dieu, je ne te rendrai pas la liberté ! Après ce que tu as fait, tu peux être heureux d'avoir conservé la vie et d'être appelé « l'oncle du prince des croyants » ! Alors ‘Abdallah lui fit dire : Voici les mesures que tu dois prendre : Il ne faut pas que tu quittes Koufa ; il faut y mettre une garnison ; choisis dans l'armée de l’Irâq les

troupes sur la fidélité desquelles tu puisses compter. Appelle ensuite des troupes de la Syrie ; fais venir Salm, fils de Qotaïba, de Reï, et donne-lui le commandement de l'armée. [Sois généreux envers les soldats ;] car ton défaut c'est l'avarice ; tu ne payes pas largement les troupes pour gagner leur affection. Mançour rassembla une armée, en faisant venir des troupes de tous côtés, et appela Salm de Reï.

Avant de faire partir l'armée, Mançour adressa à Mohammed une lettre. Mohammed lui fit une réponse, et le calife lui écrivit de nouveau. Ces trois lettres sont composées en fort beau langage et sont importantes par leur contenu. Chacun des deux correspondants y revendique et fait valoir ses droits, et déclare les siens plus légitimes que ceux de l'autre. Il aurait été trop long et gênant pour le lecteur persan de les insérer ici en arabe et en persan ; mais elles méritent d'être lues et connues. La première lettre de Mançour commence ainsi : « De la part du serviteur de Dieu le prince des croyants à Mohammed, fils d'‘Abdallah. Au nom du Dieu clément et miséricordieux. La peine de ceux qui combattent Dieu et son apôtre et propagent le trouble sur la terre, est d'être massacrés ou pendus, etc. » (Sur. v, vers. 37.) Je prends l'engagement envers Dieu et le Prophète, si tu rentres dans l'obéissance, avant que tu sois pris les armes à la main, de te pardonner ; et je te garantis la vie sauve, à toi, à tes enfants, à tes parents et à tous ceux de tes partisans pour lesquels tu le voudras. Je mettrai en liberté tous les membres de ta famille qui sont en prison. J'abandonnerai toute poursuite contre vous pour n'importe quel délit que vous avez pu commettre, soit meurtre, soit confiscation. De plus, je te donnerai un million de dirhems et t'autoriserai à établir ta résidence dans une ville de l'Orient ou de l'Occident que tu choisiras et où tu pourras demeurer en toute sécurité. Si tu ne veux pas te fier aux garanties contenues dans cette lettre, envoie ici l'un de tes parents, je les confirmerai par serment en sa présence, et me conformerai à tes désirs.

Mohammed répondit en ces termes : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Voici les versets du livre évident. Nous allons te parler de l'histoire de Moïse et de Pharaon, en vérité, à l'intention des gens qui croient, etc. » (Sur. xxviii, vers. 1 et suiv.) Tu m'offres l'amân, tandis que c'est à moi de te l'offrir, car je suis l'Imâm légitime, et c'est toi qui es le rebelle. Nous sommes les descendants du

Prophète, et nous avons hérité de lui l'Imâmat : car le Prophète, en mourant, laissa une fille, qui est Fâtima, et un neveu, qui est ‘Alî, dont nous sommes les héritiers. Si le droit au pouvoir est fondé sur l'héritage, Fâtima en était l'héritière légitime ; s'il est fondé sur une disposition testamentaire, c'est ‘Alî qui était le successeur désigné. Quels sont vos titres et vos droits, puisque les descendants du Prophète vivent encore ? Vous êtes les descendants d’‘Abbâs ; vous vous êtes servis de notre nom pour vous emparer du pouvoir, et c'est au nom de la famille de Mohammed que vous avez fait de la propagande et que vous avez trouvé des partisans. Si vous vous vantez de votre parenté avec le Prophète, parce que vous êtes les fils de son oncle, sachez que nous aussi, nous sommes ses cousins, et de plus, par Fâtima, ses descendants directs. Si vous cherchez vos titres de noblesse dans l'islamisme, je te dirai que ‘Alî fut le premier de tous les hommes qui adopta la religion musulmane ; tous les autres, après lui, furent amenés à cette religion soit par la persuasion, soit par la force de l'épée. Votre père ‘Abbâs fut de ceux qui embrassèrent l'islamisme par contrainte, il avait peur du sabre d’‘Alî, qui l'avait fait prisonnier à la journée de Bedr. Il en est de même de nos titres de noblesse dans les temps du paganisme, où nous occupions également le premier rang ; car le principat des Qoraïschites de la Mecque appartenait à ‘Abdou’l-Mottalib, et après lui à Abou-Tâlib. Personne ne songeait à ‘Abbâs, qui vécut sous la protection Abou-Tâlib. À la mort de ce dernier, le Prophète avait déjà commencé sa prédication, et le principat cessa d'exister. Jamais ‘Abbâs n'a été reconnu comme chef par deux personnes. Donc, en ce monde, la primauté, dans le paganisme, comme dans l'islamisme, nous appartient. [Elle nous appartient aussi dans l'autre monde] ; car nos pères sont les premiers du paradis, comme l'a dit le Prophète : ‘Hasan et ‘Hosaïn sont les seigneurs des adolescents du paradis. Notre supériorité s'étend même à l'enfer, où Abou-Tâlib, notre aïeul, occupe le premier rang ; car le Prophète a dit : De tous les habitants de l'enfer, Abou-Tâlib souffre le moins ; et comme dans le paradis, celui qui jouit de la plus grande félicité occupe le premier rang, de même dans l'enfer, la prééminence est à celui qui subit la moindre peine. Quant à la noblesse du côté des femmes, vous ne pourriez même pas en parler. Nous descendons de Khadîdja, fille de Khowaïlid, et de Fâtima, fille de l'apôtre de Dieu.

La mère de ‘Hasan, fils de ‘Hasan, était Fâtima, fille de ‘Hosaïn, et ma propre mère était Oumm-Is‘haq, fille de Tal‘ha. Vous tous, grands et petits, vous êtes nés de femmes esclaves (la mère de Mançour était une esclave nommée Salâma), et Dieu sait ce que ces femmes ont fait avant d'appartenir à vos pères. La parenté avec Hâschim et avec le Prophète dont vous vous vantez n'existe que du côté de vos pères, tandis que nous nous rattachons à Hâschim par nos pères et par nos mères. Donc, en ce qui concerne ce monde, la prééminence nous appartient dans le paganisme et dans l'islamisme ; et en ce qui concerne l'autre monde, elle nous appartient encore, dans le paradis, et dans l'enfer. En conséquence le pouvoir spirituel et temporel nous revient de droit. Tu m'offres l'amân, mais où est le tien ? D'ailleurs est-il possible de se fier à ta parole et à ton serment ? Quel est l'amân que tu me promets ? Est-ce celui que tu as donné à Yezîd-ibn-Hobaïra, ou celui que tu as assuré au vézir de la famille de Mohammed, ou celui qui a été accordé à Abou-Mouslim, ou celui que tu as garanti à ton oncle ? Mais c'est à toi de recevoir l'amân de moi ; car tu es lié envers moi par le serment que tu as prêté, à la Mecque, avec les autres Benî-Hâschim, du temps de Merwân. Tu as violé ce serment. Si tu rentres dans l'obéissance, je te pardonnerai et te garantirai la vie sauve ainsi que la possession de tes biens ; je ne te demanderai pas compte de tes actions dans le passé, sauf des attentats que tu as pu commettre contre la vie et la fortune d'un musulman.

À cette lettre, Mançour fit la réponse suivante : Au nom du Dieu clément et miséricordieux. J'ai lu ta lettre. Les prétentions que tu y produis sont dignes de la foule ignorante que tu séduis par tes déclamations. Et tu te fais illusion à toi-même. Sache d'abord que la noblesse de l'origine ne se transmet pas par les femmes, mais par les hommes ; ce sont les pères et les oncles dont on peut se vanter ; car Dieu a placé l'oncle au même rang que le père. Votre parenté avec le Prophète dérive de Fâtima, sa fille. Or les filles ne reçoivent qu'une petite part de l'héritage paternel, et quant au pouvoir temporel et spirituel, elles n'en héritent pas du tout, et par conséquent elles ne peuvent pas le transmettre à leurs descendants. S'il en était autrement, les Benî-Zohra auraient autant de droit au pouvoir spirituel que les Benî-Hâschîm, car la mère de l'apôtre de Dieu était Âmina, fille de Wahb, de la tribu de Zohra. Les Benî-Zohra n'y ont pas prétendu,

parce qu'ils savent que la dignité d'imâm n'est pas transmissible par les femmes, que les femmes ne peuvent pas l'hériter et qu'elle ne peut pas s'acquérir par héritage. Comment une femme pourrait-elle exercer les fonctions d'imâm et présider à la prière d'une assemblée d'hommes ? Ainsi, de même que les parents de la mère du Prophète n'ont aucune part au pouvoir spirituel, de même les descendants et les parents de la fille du Prophète en sont exclus. — Maintenant si tu tires gloire de ce fait que ta mère était une femme libre, et la mienne une esclave, je crois que si tu avais compris la portée de tes paroles, tu ne les aurais pas produites ; car par ce reproche tu as insulté quelqu'un qui est supérieur à moi, à toi et à tous les hommes après le Prophète, c'est-à-dire Ibrahîm, son fils, dont la mère était une esclave, Marie la Copte. Si vous voulez parler des descendants d'‘Alî, tels que ‘Ali, fils de Hosaïn, et d'autres, qui tous sont plus illustres que toi, — eh bien, ils descendent aussi de mères esclaves. Cet ‘Alî était certainement le plus éminent de tous les fils de ‘Hasan et de ‘Hosaïn, et il valait mieux que ‘Hasan, fils de ‘Hasan. Son fils Mohammed qui, après lui, était le plus illustre des enfants d'‘Alî, valait mieux que toi et ton père ; de même Dja‘far, fils de Mohammed, aç-Câdiq. Aucun musulman ne le contestera. Tous ceux-là étaient nés de femmes esclaves. — Quant aux titres du côté paternel, sache que mon ancêtre ‘Abbâs était l'oncle du Prophète, comme ton ancêtre Abou-Tâlib. Cependant lorsque le Prophète reçut sa mission, Dieu brisa tout lien de parenté entre lui et Abou-Tâlib, tandis que ‘Abbâs resta son allié. Le Prophète avait quatre oncles : ‘Abbâs, Hamza, Abou-Tâlib et Abou-Lahab. Dieu lui dit : « Adresse ton appel à tes plus proches parents. » Le Prophète s'adressa à ses quatre oncles, dont deux, à savoir ‘Abbâs et ‘Hamza, accueillirent sa prédication et crurent en sa mission ; les deux autres, ton ancêtre Abou-Tâlib et Abou-Lahab, refusèrent de croire. C'est alors que Dieu fit cesser toute union entre le Prophète et Abou-Tâlib, comme il est dit dans le Coran : « Que les croyants ne prennent pas pour protecteurs des incrédules plutôt que des croyants » (Sur. III, vers. 27) et ailleurs : « Tu ne trouveras pas des gens qui croient en Dieu et au jugement dernier, qui aimeront ceux qui s'opposent à Dieu et à son apôtre, quand même ce seraient leurs pères, ou leurs fils, ou leurs frères ou leurs plus proches parents, etc. » (Sur. LVIII, vers. 22.) — De plus, ‘Abbas était l'oncle du Prophète, et

‘Alî n'était que son cousin. Or le droit de l'oncle est supérieur à celui du cousin, tant en ce qui concerne l'héritage des biens, qu'en ce qui concerne la transmission du pouvoir temporel et spirituel, de telle sorte que, lorsqu'il existe un oncle et un cousin, ce dernier n'a aucune part dans l'héritage. — Tu prétends encore qu'Abou-Tâlib souffre moins dans l'enfer que les autres condamnés. Mais dans le châtiment de Dieu il n'y a pas de degrés, et tous les incrédules sont égaux dans leur incrédulité. Celui qui croit sincèrement ne se glorifie pas de l'incrédulité et de l'enfer. Quand, demain, tu iras rejoindre Abou-Tâlib dans l'enfer, tu sauras si son châtiment est moins ou plus sévère. « Les pécheurs sauront quel sera le traitement qu'ils auront à subir. » (Sur. XXVI, vers. 228.) — Quand tu dis que Hâschim est votre ancêtre du côté paternel, comme du côté maternel, tandis que nous ne descendons de lui que par nos pères, sache que nous nous contentons de la noblesse d'origine qu'avait le Prophète lui-même ; la noblesse des pères nous suffit, celle des femmes est indifférente. — Tu dis encore qu'Abou-Tâlib avait le principat du temps du paganisme. Mais il est connu de tous qu'Abou-Tâlib était dans l'indigence et qu'il ne pouvait pas nourrir ses enfants, de sorte que le Prophète fut obligé, lorsqu'il y eut une famine à la Mecque, de se charger d’‘Alî et de l'élever dans la maison de Khadîdja, et ‘Abbâs de prendre un autre de ses fils. Sans le secours d’‘Abbâs, Abou-Tâlib et ses fils seraient morts de faim. — Tu dis aussi que, à la journée de Bedr, ‘Abbâs fut fait prisonnier et qu'il céda à la force en adoptant l'islamisme. La vérité est qu'il fut contraint de marcher avec les gens de la Mecque et qu'il ne voulait pas combattre contre le Prophète. Ce sont les fils d'Abou-Tâlib, ‘Aqîl et Tâlib, qui l'emmenèrent avec eux, et lorsqu'ils furent faits prisonniers, il les racheta. Lui-même aurait pu fuir, comme d'autres. Si ‘Abbâs n'avait pas racheté les fils d'Abou-Tâlib, ils auraient été vendus et achetés comme des captifs, et la postérité d'Abou-Tâlib serait aujourd'hui dans l'esclavage. — Tu prétends que le Prophète a désigné ‘Alî comme son légataire. Non ; il lui a transmis la fonction prophétique, mais il ne l'a pas chargé de la direction de la religion et il ne l'a pas nommé son vicaire. Ce n'est pas lui qu'il a chargé de présider à la prière, mais Abou-Bekr. Lorsque le Prophète mourut, ‘Alî fit tous ses efforts, publiquement et en secret, pour obtenir le pouvoir, qu'il disputa à Abou-Bekr, mais personne ne voulut

le reconnaître et personne ne l'en crut digne. C'est à Abbâs qu'on offrit la souveraineté, et comme ‘Abbâs la refusa, on fit passer l'autorité des Benî-Hâschim aux Benî-Taïm, aux Benî-‘Adî et aux Benî-Omayya, parce qu'on considérait ‘Abbâs comme le vrai représentant des Benî-Hâschim. À la mort d'Abou-Bekr, le califat échut aux Benî-‘Adî, et même quand ‘Omar fut assassiné, personne ne songea à ‘Alî. Dans l'élection par le conseil des Six que ‘Omar avait institué et dont ‘Alî faisait partie, cinq de ses membres écartèrent ‘Alî et lui préférèrent ‘Othmân, qui était de la tribu d'Omayya. ‘Omar, de son vivant, n'avait pas placé ‘Alî sur le même rang qu’‘Abbâs. À un moment de grande sécheresse, il fit venir ‘Abbâs et invoqua Dieu par le mérite d’‘Abbâs pour obtenir de la pluie, et Dieu l'exauça. Il ne mentionna pas ‘Alî, quoiqu'il fût présent. Quand ‘Othmân fut assassiné et qu’‘Alî lui succéda, Mo‘âwiya et les gens de Syrie l'accusèrent de complicité dans le meurtre d’‘Othmân. Tal‘ha, Zobaïr et Sa‘d, après lui avoir prêté serment, reconnurent ensuite son indignité et rompirent leur serment. Mo‘âwiya lui fit la guerre et dans la bataille de Ciffîn il coula des flots de sang musulman. Abandonné par son armée, ‘Alî consentit à l'arbitrage, et ensuite il ne voulut pas se soumettre à la décision des deux arbitres. Ses adhérents le quittèrent et l'accusèrent d'hérésie ; il fut obligé de prendre les armes contre eux et de proclamer qu'il était légalement permis de verser leur sang. ‘Abbâs, lui, quitta ce monde, en bon musulman, sans avoir jamais versé du sang. Il avait exercé, du temps du paganisme, la surintendance de la distribution d'eau aux pèlerins et celle du puits Zemzem, fonctions qui lui furent confirmées par le Prophète, lors de la prise de la Mecque, et plus tard par ‘Omar, lorsque ‘Alî voulut les lui disputer. — Après la mort d’‘Alî, qui quitta ce monde chargé de la responsabilité de tant de sang versé, on prêta serment à ‘Hasan, ton ancêtre, et on lui reconnut les fonctions d'imâm. Mais tout le monde se révolta, et ‘Hasan vendit le pouvoir temporel et spirituel, comme l'on vend un foulard, pour quelques pièces d'étoffe et pour quelque argent, à Mo‘awiya ; il se retira à Médine et livra ses partisans comme des captifs entre les mains de Mo‘âwiya. Donc, si le pouvoir spirituel et temporel a appartenu à ‘Alî, vous, descendants de ‘Hasan, n'y avez plus aucun droit ; car votre ancêtre a vendu sa part et y a renoncé. Votre oncle ‘Hosaïn, qui voulut réclamer la sienne et qui attaqua le fils de

Merdjâna, ‘Obaïdallah, fils de Ziyad, fut abandonné par les gens de l’Iraq et du ‘Hedjaz, personne ne le suivit, ni vint à son secours. Ne le croyant pas apte au pouvoir, on lui préféra Yezîd. Le fils de Merdjâna le fit tuer, lui fit trancher la tête, fouler son corps par les chevaux, et envoya ses fils, ses filles et ses sœurs, comme une troupe de captifs, en Syrie. Les musulmans de l’Iraq, du ‘Hedjâz et de la Syrie ne vous crurent pas dignes de pitié, pour venir à votre secours et pour vous délivrer de ces malheurs. Les Omayyades vous persécutèrent ensuite, ils firent tuer, brûler et pendre tous ceux d'entre vous qu'ils purent atteindre et réduisirent en esclavage vos femmes et vos enfants. Ainsi furent tués Zaïd, fils d’‘Alî, et Ya‘hyâ, fils de Zaïd. Dans tout l'empire on vous maudissait, vous et ‘Alî, après chaque prière, comme des infidèles. Enfin nous eûmes pitié de vous et de vos malheurs, nous nous levâmes, et nous engageâmes la guerre sainte contre les Omayyades, pour revendiquer notre droit et pour venger votre sang. Tous ceux des Omayyades que nous avons tués ont été sacrifiés pour votre vengeance ; car quant à nous, les Abbasides, aucun membre de notre famille n'avait été mis à mort par eux. Mais vous n'avez pas été reconnaissants envers nous, et après avoir été rétablis par nous dans votre honneur, vous vous êtes révoltés. Malgré cela, si vous rentrez dans l'obéissance, je vous pardonnerai.

CHAPITRE XIV

Mort de Mohammed, fils d’‘Abdallah

Nous avons dit que lorsque Mohammed se fut emparé de Médine, tous les habitants lui avaient prêté serment, sauf cinq des principaux personnages et docteurs de la loi, tels que Mâlik, fils d'Anas, et Habîb, fils de Thâbit, disciple d’‘Abdallah, fils d’‘Omar, fils d'al-Khattâb. Mohammed ne les inquiéta point. Il envoya son frère Mousâ, fils d’‘Abdallah, en Syrie, pour y recruter des partisans. Après avoir séjourné quelque temps dans cette province, Mousâ lui écrivit que les habitants de la Syrie refusaient de prêter serment, qu'ils ne voulaient prendre parti ni pour lui ni pour le calife, et qu'ils se désintéressaient de cette affaire. Il ajouta qu'il était obligé de se cacher. Mohammed avait aussi envoyé ‘Hasan, fils de Mo‘âwiya, et Qâsim, fils d'Is‘hâq, à la Mecque ; l'un devait prendre le gouvernement de cette ville, l'autre celui du Yemen. Arrivés près de la Mecque, ils firent dire à Sarî, fils d’‘Abdallah, agent de Mançour, que le calife était mort et que Mohammed avait établi sa résidence à Médine ; ils le firent sommer de leur abandonner la ville. Sarî, croyant cette nouvelle vraie, partit, et ‘Hasan et Qâsim s'établirent à la Mecque. (Qâsim différa son départ pour le Yemen, pour voir d'abord quelle tournure prendrait la tentative de Mohammed.) Lorsqu'ils surent que Mançour envoyait une armée contre Mohammed, ils quittèrent la Mecque pour retourner à Médine, mais ils apprirent en route la mort de Mohammed ; (ils étaient partis le même jour où il fut tué ;) alors [ils se séparèrent et ‘Hasan, fils de Mo‘âwiya, se rendit] à Baçra, auprès d'Ibrahîm, fils d’‘Abdallah, qui y avait levé l'étendard de la révolte, un mois après le soulèvement de son frère à Médine, le premier jour du mois de scha‘bân.

Mançour envoya contre Mohammed un corps de quatre mille hommes sous le commandement d’‘Isâ, fils de Mousâ, que Saffâ‘h avait désigné comme successeur de Mançour. ‘Isâ avait sous ses

ordres ‘Homaïd, fils de Qa‘htaba, qui se mit en marche à la tête de l'avant-garde, et Mohammed, fils d'Abou’l-‘Abbâs Saffâ‘h. Mançour disait en lui-même : Si Mohammed, fils d’‘Abdallah, est tué par ‘Isâ et Mohammed, fils d'Abou’l-‘Abbâs, j'en serai fort content ; mais si ‘Isâ et Mohammed, fils d'Abou’l-‘Abbâs, sont tués par Mohammed, fils d’‘Abdallah, ce sera encore mieux. Il donna à ‘Isâ les instructions suivantes : Avant de commencer les opérations, fais offrir à Mohammed l'amân, et l'engager à rentrer dans l'obéissance. S'il se rend à cet appel, accorde-lui tout ce que tu jugeras nécessaire. S'il refuse, agis ; mais après l'avoir vaincu, épargne les habitants de Médine et accorde-leur l'amân. Mançour envoya aussi Mohammed, [fils de Zaïd, fils d’‘Alî,] fils de ‘Hosaïn, à Médine, pour proposer à Mohammed, fils d’‘Abdallah, l'amân et d'autres faveurs, et il écrivit aux principaux habitants de Médine des lettres particulières, les engagea à ne prêter aucune assistance à Mohammed, et il promit de récompenser leur fidélité. Il remit ces lettres à ‘Isâ, qui devait les faire parvenir aux destinataires, quand il serait arrivé près de la ville.

Mohammed, en apprenant la marche d’‘Isâ, délibéra avec ses partisans, sur la question de savoir s'il convenait d'aller au-devant de l'ennemi ou de rester à Médine. Quelques-uns, notamment les Bédouins des environs de Médine, furent d'avis de sortir de la ville, d'autres lui conseillèrent de rester à Médine, en disant : Reste ; car le Prophète a dit : Il m'a paru en songe que je me revêtissais d'une cuirasse ; la cuirasse c'est Médine. Rétablis le fossé qu'avait creusé le Prophète, et comme lui, tu auras l'assistance de Dieu. Mohammed se rangea à ce dernier avis, qui était celui des Médinois, et ce fut sa première faute. Il fit creuser le fossé, passa la revue de ses troupes, leur distribua tout l'argent qu'il avait, fortifia la ville, plaça des postes et prit toutes les mesures pour résister. ‘Isâ établit son camp à quatre milles de distance de Médine et y envoya les lettres que Mançour avait adressées aux principaux habitants de la ville. Ceux-ci les portèrent à Mohammed et lui dirent, lorsqu'il les eut lues : Nous en sommes innocents ; c'est Mançour qui les a écrites ! Mohammed répliqua : S'il n'avait pas su que vous étiez de cœur avec lui, il ne vous aurait pas adressé des lettres. Et il les fit mettre en prison. Alors les serviteurs et clients de ces personnages se séparèrent de lui et rentrèrent chez eux. Mohammed monta en chaire et harangua le

peuple. Il dit : Ce n'est pas pour moi que vous devez combattre, mais pour la religion, et maintenant vous m'abandonnez ! Vous êtes liés envers moi par votre serment ; mais je vous en dispense ! Il descendit fort irrité de la chaire et regagna sa maison. Dans la nuit, les Bédouins qui l'avaient quitté, et beaucoup d'habitants de Médine, sortirent de la ville ; il ne resta avec Mohammed qu'un petit nombre de combattants. ‘Isâ fit occuper un village nommé Bat‘ha, situé sur la route de la Mecque, à une distance de six milles de Médine, par Mohammed, fils d’‘Abou’l-Kerâm, avec cinq cents hommes, afin de s'emparer de la personne de Mohammed, s'il tentait de fuir de ce côté. Après y avoir passé un jour et une nuit, Mohammed retourna au camp. Son détachement demeura à ce poste jusqu'à ce que Mohammed, fils d’‘Abdallah, fût tué.

Le samedi, douzième jour du mois de ramadhân de l'an 145, ‘Isâ arriva avec ses troupes aux portes de Médine. Le même jour, sur son ordre, Mohammed, fils d'Abou’l-Kerâm, qui était de la famille de Dja‘far, fils d'Abou-Tâlib, s'avança au bord du fossé et invita Mohammed, fils d’‘Abdallah, et ses compagnons à rentrer dans l'obéissance et à accepter l'amân que le calife leur offrait. Ses propositions furent repoussées ; on l'accabla d'injures, et il se retira. Le lendemain ‘Isâ fit renouveler cette démarche par [Mohammed, fils de Zaïd, fils d’‘Alî, et par] Qâsim, fils de ‘Hasan, fils de Zaïd. Qâsim appela Mohammed, fils d’‘Abdallah, lui représenta qu'avec le petit nombre de partisans qui lui restait, il courait à sa perte, et lui fit beaucoup d'exhortations et de promesses. Mais tout fut inutile. ‘Isâ monta alors à cheval, et accompagné d'environ cinq cents hommes avec leurs drapeaux, il se présenta au bord du fossé, appela Mohammed et lui dit : Le prince des croyants m'a chargé de t'offrir l'amân, à toi et à tes partisans. Ne verse pas inutilement le sang des tiens et ne cours pas à ta perte. N'ayant pu fléchir Mohammed, il commença les opérations, le lundi, quatorzième jour du mois de ramadhân. ‘Homaïd, fils de Qa‘htaba, en eut la direction générale ; Mohammed, fils d’‘Abdallah as-Saffâ‘h, commandait l'aile droite, Dâoud, fils de Kirâr (?) l'aile gauche, et lui-même le centre. Il fit jeter, au moyen de grandes portes, un pont sur le fossé et les troupes arrivèrent ainsi jusqu'à l'enceinte de la ville. Mohammed, voyant que son fossé lui avait été inutile, dit : Malheureux, tu ne songeais pas

que, lorsque le Prophète le fit creuser, tout le territoire en dehors de ce fossé était désert et ne contenait aucune construction. Aujourd'hui qu'il y a tant de ponts, à quoi te sert le fossé ? Il s'opposa aux ennemis avec trois cents hommes, et lutta depuis le matin jusqu'à l'heure de la prière de l'après-midi. ‘lsâ perdit soixante-dix hommes ; du côté de Mohammed cent combattants trouvèrent la mort. Après avoir accompli la prière de l'après-midi, Mohammed fit mettre à mort Riyâ‘h, le gouverneur de Médine, qu'il détenait en prison ; puis il se fit amener les notables qu'il avait également fait incarcérer, et leur dit : Partez, si vous voulez, ou restez avec moi. Quant à moi, j'ai fait le sacrifice de ma vie ; car je ne veux pas fuir. Ces hommes lui répondirent : Ne cherche pas la mort ; cesse le combat ; à la tombée de la nuit, nous te ferons sortir de la ville et nous t'escorterons jusqu'à Baçra, où tu trouveras ton frère, qui a une armée nombreuse. Mohammed dit : Si je me sauvais d'ici par la fuite, tous ses partisans le quitteraient, et nous serions perdus l'un et l'autre. Il vaut mieux que je périsse seul, afin que je lui conserve la vie.

‘Isâ fit appeler ‘Homaïd, fils de Qa‘htaba, le général en chef, et lui dit : Voici le soir, et voilà bien longtemps que quatre mille hommes sont tenus en échec par trois cents. À la tombée de la nuit, il faudra surveiller toutes les routes pour empêcher Mohammed de s'enfuir ; car s'il réussit à se sauver, on ne pourra plus l'atteindre. Finis-en avec cette affaire, si tu peux ; sinon j'en chargerai un autre. ‘Homaïd, irrité par ces paroles, recommença le combat, après la prière de l'après-midi. Il fit avancer cinq cents archers, et envoya un corps de mille hommes qui devaient pénétrer dans la ville par une autre porte. Mohammed, à la tête de ses compagnons, lutta avec acharnement. En peu de temps, ils succombèrent tous sous une grêle de flèches. Mohammed tomba, frappé d'un coup de sabre, qui lui fendit le corps. ‘Homaïd accourut et lui trancha la tête, qu'il apporta à ‘Isà au moment de la rupture du jeûne. ‘Isâ entra aussitôt dans la ville et fit halte près de la mosquée du Prophète. Il fit planter quatre drapeaux aux quatre portes de la mosquée et proclamer qu'il n'y aurait ni massacre, ni pillage ; que tous ceux qui viendraient se placer sous les drapeaux auraient la vie sauve, de même que ceux qui resteraient dans leurs maisons, sans avoir des armes. Tous les habitants s'enfermèrent dans leurs maisons ; personne ne vint ce jour-là à la mosquée du Prophète,

ni aux autres mosquées, pour la prière du soir et la prière de la nuit. ‘Isâ attendit jusqu'à la nuit close ; voyant que la ville était tranquille, il retourna à son camp et fit partir, dans la même nuit, Mochammed, fils d'Abou’l-Kerâm, pour porter à Mançour la tête de Mohammed, fils d’‘Abdallah. Le sabre appelé Dsou’l-Feqâr, qui avait appartenu au Prophète [et plus tard à ‘Alî] et que Mohammed, fils d’‘Abdallah, avait porté, fut remis à ’Isâ. Celui-ci, pour l'essayer, en frappa un chien. Le sabre se brisa en deux moitiés et ne fut plus d'aucun usage.

Mohammed avait une sœur, nommée Zaïnab, qui, le jour de la bataille, ne voulut pas rompre le jeûne avant de connaître le sort de son frère. Lorsqu'elle apprit qu'il était mort, elle dit : Loué soit Dieu ! et elle demanda à manger ; puis elle dit à ceux qui s'étonnaient de sa joie : Je suis contente qu'il n'ait pas pris la fuite et qu'il ne soit pas tombé vivant entre leurs mains ; car cela aurait été une honte pour tous les Benî-Hâschim. Il a été tué comme ses pères, ses oncles et ses aïeux. Le lendemain elle fit demander à ‘Isâ le corps de son frère et le fit enterrer.

‘Abdallah, fils de Moç‘ab, composa sur la mort de Mohammed et de son frère Ibrahîm une pièce de vers :

Ô mes deux amis, cessez de me blâmer et sachez que je ne suis pas à blâmer en ceci plus que vous,

en m'arrêtant sur le tombeau du Prophète et en le saluant, et vous devriez bien en faire autant, etc.

Mançour donna le gouvernement de Koufa et de Médine à ‘Isâ qui, après être resté à Médine une semaine, y laissa un lieutenant et marcha sur la Mecque.

CHAPITRE XV

Révolte d'Ibrahîm, fils d'‘Abdallah, à Baçra

Ibrahîm, envoyé par son frère à Baçra pour y recruter des adhérents en secret, recevait le serment des partisans qui répondaient à son appel, au nom de Mohammed, son frère, et subsidiairement en son propre nom ; car Mohammed était l'aîné et était surnommé le *Mahdî ;* on appelait Ibrahîm le *Hâdî.* Lorsque le gouverneur de Baçra, informé de ces enrôlements, voulut le faire arrêter, Ibrahîm quitta la ville et se réfugia dans le ‘Hedjâz. Il revint l'année suivante ; mais après un court séjour, il fut encore obligé de s'enfuir, et se rendit dans l'Ahwâz. Puis il y revint une troisième fois et demeura dans le quartier des Benî-Samora, chez un homme du Khorâsân. Il comptait parmi ses partisans un certain nombre des principaux habitants de Baçra, tels que ‘Isâ, fils de Younous ; Mo‘âds, fils de Mo‘âds ; ‘Ibâd, fils d'al-‘Awwâm ; et Is‘hâq, fils de Yousouf ; plusieurs jeunes gens et guerriers fameux, tels que ‘Afou'llah, fils de Sofyân, et des Zaïdites : en tout quatre mille hommes, dont il avait inscrit les noms. Le gouverneur de Baçra, Sofyân, fils de Mo‘âwiya, était gagné à la cause d'Ibrahîm ; quoiqu'il fût informé de ses menées secrètes, il ne le poursuivait pas. Cependant, pour prévenir les soupçons du calife, il lui annonça ces faits et l'assura qu'il faisait tous ses efforts pour arrêter Ibrahîm. Mançour, très effrayé par cette nouvelle, envoya à Baçra, pour prêter main forte à Sofyân, un officier nommé Abou-‘Hammâd, avec deux mille hommes. Ce corps de troupes établit son camp aux portes de la ville.

Ibrahîm, étant tombé malade à l'époque que son frère Mohammed lui avait fixée pour le soulèvement, à savoir au commencement du mois de redjeb, ne donna le signal de la révolte que dans la nuit du lundi, premier jour du mois de scha‘bân. Or ce jour, il se rendit, vers

minuit, avec dix-sept de ses compagnons, au cimetière des Benî-Yaschkor, qui se trouvait en dehors de la ville. Il y rallia ses partisans, tomba sur le camp d'Abou-‘Hammad et lui tua un grand nombre de soldats ; ceux qui échappèrent, s'enfuirent vers la ville, où ils jetèrent l'alarme. Tous les habitants s'enfermèrent dans leurs maisons. Ibrahîm s'empara des bagages du camp, des armes et des montures. Ses partisans vinrent le rejoindre pendant la nuit. Le gouverneur, en apprenant ces évènements, se fortifia dans son hôtel. Au point du jour, Ibrahîm entra dans la ville, et se rendit à la grande mosquée, où il présida à la prière du matin. Il fit ensuite ouvrir la prison et mettre en liberté tous ceux qui y étaient détenus. Les insurgés se rassemblèrent autour de l'hôtel du gouverneur. Sofyân, craignant pour sa vie, envoya Moutahhir as-Sadousî pour demander l'amân. Ibrahîm entra dans l'hôtel. Dans le pavillon se trouvait un grand divan vers lequel il se dirigea pour s'asseoir. Comme Sofyân avait fait enlever tous ses tapis, on voulut auparavant couvrir le divan, mais un coup de vent retourna le tapis qu'on venait d'étendre, ce que le peuple considéra comme un mauvais présage. Ibrahîm ne permit pas qu'on redressât l'étoffe, et sans trahir aucune contrariété, il prit place. Il fit mettre des chaînes à Sofyân, afin de détourner de lui les soupçons de Mançour.

Dja‘far et Mohammed, fils de Soulaïmân, fils d’‘Alî, fils d’‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, et cousins de Mançour, vivaient à Baçra, où leur père avait exercé les fonctions de gouverneur, où il avait ses propriétés et où il était mort. Ils étaient très riches, ainsi que leur sœur Zaïnab, qui jouissait d'une grande considération, et possédaient des maisons et de nombreux serviteurs. En apprenant ce qui venait de se passer dans la ville, ils prirent les armes et marchèrent avec six cents de leurs serviteurs et de leurs clients contre Ibrahîm. Celui-ci, n'ayant qu'un petit nombre de combattants auprès de lui, envoya contre eux un officier nommé al-Madhâ [avec cinquante hommes], qui les mit en fuite et leur tua plusieurs hommes. Dja‘far et Mohammed se réfugièrent dans la maison de leur sœur. Ibrahîm, craignant que le peuple ne leur fît un mauvais parti et ne saccageât les maisons de la famille de Soulaïmân, et désirant montrer à Mançour qu'il avait protégé ses cousins, se rendit de l'hôtel du gouvernement à la maison de Zaïnab, apaisa le tumulte et fit proclamer dans la ville qu'il accordait l'amân à tous les membres de la famille de Soulaïmân et à

leurs alliés. Il revint ensuite, reçut le serment de quatre mille combattants de Baçra et fit inscrire leurs noms dans un registre. Le lendemain, il fit distribuer à ses troupes, qui étaient au nombre de quarante mille hommes, la somme de deux millions de dirhems qu'il avait trouvée dans le trésor. Chaque soldat eut pour sa part cinquante dirhems.

À la nouvelle de ces évènements, Mançour éprouva la plus vive inquiétude ; il dit : Cette insurrection sera plus difficile à éteindre que celle de Mohammed ; car Médine est une ville pauvre et sans ressources en argent et en hommes, tandis que Baçra renferme tous les éléments d'une révolte et une nombreuse populace. L'Ahwâz a toujours été un foyer de rebelles, qui y viennent de Baçra. Il faut y envoyer des Syriens qui sont ennemis d'‘Alî et de ses descendants. En conséquence, comme il se méfiait des troupes de l'Irâq, il appela des soldats de Syrie. Il en vint quinze cents fantassins, qu'il fit partir pour l'Ahwâz, où ils devaient être à la disposition de Mohammed, fils de ‘Hoçaïn, son agent, qui n'avait qu'un corps de mille hommes. Ibrahîm avait dans cette province un émissaire, nommé ‘Hasan, qui avait enrôlé un grand nombre de partisans. Voyant que l'agent du calife venait de recevoir des renforts, ‘Hasan se rendit à Baçra et demanda à Ibrahîm des troupes, afin de provoquer un mouvement dans l'Ahwâz. Ibrahîm y envoya deux cents hommes sous le commandement de Moghîra, fils d'al-Faz‘ou. Mohammed, fils d'al-‘Hoçaïn, marcha au-devant d'eux ; on en vint aux mains à un mille de la ville d'Ahwâz. Mohammed fut battu. Ibrahîm, maître de Baçra et d'Ahwâz, fit partir ensuite ‘Amr, fils de Schaddâd, et Ya‘qoub, fils d'al-Fadhl, à la tête d'un détachement de troupes de Baçra, pour la province de Fâres, qui était gouvernée par deux frères, ‘Isma‘îl et ‘Abd-aç-Çamd, fils d'‘Alî, fils d'‘Abdallah, fils d'‘Abbâs, et oncles de Mançour. Ceux-ci allèrent s'enfermer dans la forteresse de Dârâbgird, tandis que ‘Amr et Ya‘qoub s'emparèrent de toute la province. Ibrahîm avait aussi un émissaire à Koufa ; on l'appelait Ibn-aç-Çâghir. Lorsque Mançour apprit qu'il y avait des partisans d'Ibrahîm à Koufa, il les fit rechercher ; tous ceux que l'on put saisir furent mis à mort. Dja‘far, fils de Mançour, se trouvait à Mossoul. Les conjurés de cette ville, munis de drapeaux blancs, étaient sur le point de partir pour Baçra en bateaux. Mançour y envoya des troupes, qui brisèrent les bateaux et

noyèrent les hommes ainsi que les montures qu'ils avaient emmenées, dans le Tigre. Dja‘far avait avec lui à Mossoul un Rawendien, nommé ‘Hârith, fils de Mançour ; le calife, qui le tenait en grande estime, l'appela auprès de lui. Lorsque ‘Hârith arriva avec ses troupes sur le territoire de Djezîra, les partisans d'Ibrahîm dans la ville de Raqqa, ne voulurent pas le laisser passer, pour l'empêcher d'aider le calife contre Ibrahîm. ‘Hârith leur dit : Je ne fais que traverser le pays, et je n'ai rien à démêler avec vous, ni vous avec moi. On en vint aux mains, et les gens de Raqqa furent battus. ‘Hârith envoya cinq cents têtes à Mançour, qui fut très content de cette première victoire qu'il considérait comme un heureux présage. Les partisans d'Ibrahîm à Mossoul et à Djezîra, que Dja‘far, sur l'ordre du calife, recherchait pour les mettre à mort, s'enfuirent et se rendirent à Baçra. Ibrahîm envoya une armée sous le commandement d'al-‘Hakam, fils d’‘Aïlân, al-Yaschkorî, à Wâsit, ville que gouvernait, au nom de Mançour, Hâroun, fils de ‘Homaïd, al-Iyâdî. Celui-ci, attaqué par l'agent d'Ibrahîm, et après avoir perdu un grand nombre de ses soldats, se cacha dans un four, où il fut découvert. Les habitants de Wâsit chassèrent ‘Hakam de la ville, qui fut occupée [au nom d'Ibrahîm] par Dja‘far (‘Hafç ?), fils d’‘Amr, fils de Dja‘far. Puis, lorsque Mançour, après la suppression de la révolte de Médine, eut assez de troupes pour attaquer Ibrahîm, il envoya d'abord une armée de cinq mille hommes, sous le commandement d’‘Àmir, fils d'Isma‘îl, as-Schaïbânî, contre Wâsit. ‘Amir attaqua Merwân [fils de Sa‘îd] qui s'y fortifia. Les deux officiers conclurent ensuite une convention et stipulèrent que Merwân continuerait à occuper la forteresse, que ‘Âmir resterait au dehors, que les hostilités seraient suspendues jusqu'à ce que le sort des armes eût décidé entre Ibrahîm et Mançour, et qu'ensuite Merwân se joindrait à celui des deux qui aurait eu la victoire.

Au mois de schawwâl, Ibrahîm remit le gouvernement de Baçra à Nomaïla, fils de Morra, et à son propre fils ‘Hasan, et se mit en marche vers Koufa. L'armée de Mançour était dispersée de tous côtés. Trente mille hommes étaient avec Mahdî, quarante mille hommes en Afrique, et il n'avait point de général à opposer à Ibrahîm. Il écrivit alors à ‘Isâ, fils de Mousâ, qui, après avoir tué Mohammed à Médine, s'était rendu à la Mecque, et le rappela du ‘Hedjaz. ‘Isâ se mit aussitôt en route. Le calife appela aussi Salm, fils de Qotaïba, de Reï. Salm,

fils de Qotaïba, remporta le premier succès. Il adressa une lettre aux habitants de Baçra, qui avaient beaucoup de sympathie pour lui, et dont un grand nombre rallièrent aussitôt ses drapeaux. Nomaïla, le lieutenant d'Ibrahîm, qui voulut les en empêcher, fut tué. Les partisans du calife s'emparèrent de la ville sans combat. Ibrahîm, qui campait à Bâkhamrâ, ne pouvait pas retourner pour la défendre. Dja‘far et Mohammed, fils de Soulaïmân, fils d’‘Alî, qui avaient pris la fuite après leur rencontre avec Ibrahîm, revinrent alors à Baçra. Mançour leur envoya un corps de troupes de quatre mille hommes, qui occupèrent la ville. Mahdî, fils de Mançour, sur l'ordre de son père, fit partir de Reï Khâzim, fils de Khozaïma, avec quatre mille hommes, pour Ahwâz. Moghîra, fils d'al-Faz‘ou, lieutenant d’Ibrahîm, fut obligé d'abandonner cette ville.

Pendant tout le temps que dura la campagne contre Ibrahîm, Mançour fut dans la plus grande inquiétude. Il s'en occupa constamment, dressa des plans et fit partir des troupes. Pendant deux mois, il ne s'asseyait et ne dormait que sur un tapis, ne touchait aucune femme, ne buvait pas de vin et ne s'amusait pas en société. Il portait une tunique grossière, et s'il donnait audience à quelqu'un, il mettait par-dessus cette tunique, qu'il ne changeait pas, une robe noire. On lui avait amené deux femmes nouvelles, à savoir Fâtima, fille de Mohammed, fils d’‘Isa, fils de Tal‘ha, fils d’‘Obaïdallah, et Oumm-Kerîm, fille d’‘Abdallah-ibn-Khâlid-ben-Osaïd. Comme il ne se rendait point auprès d'elles, une esclave qui le servait, lui dit : Prince des croyants, ces femmes seront attristées, en voyant que le prince des croyants les néglige et qu'il ne vient pas les voir. Mançour répondit : Je ne prends intérêt à rien au monde ; il faut que j'aie la tête d'Ibrahîm, ou qu'il ait la mienne. Lorsque, ensuite, on lui apporta la tête d'Ibrahîm, il changea de vêtement et reprit ses plaisirs. À cette époque de renoncement aux choses de ce monde, à ceux qui lui demandaient pourquoi il s'affligeait tant de cette affaire, il répondait : Je suis pareil à un berger. Lorsque le berger ne veille pas sur ses brebis, quand même il aurait des chiens, elles deviennent la proie du loup.

Fais parvenir (puisses-tu être bien dirigé !) aux Benî-Hâschim ce message général : Réveillez-vous ! vous agissez comme des gens endormis !

Celui qui n'a pas de chiens est attaqué par les loups ; mais l'homme prudent se garde contre les attaques de l'assaillant.

Il disait encore : Je suis entouré à Koufa de cent mille sabres ; car Ibrahîm est là avec quarante mille hommes, et à Koufa il y en a cinquante mille qui n'attendent qu'un signal pour se soulever contre moi et pour me tuer. C'est dans ce milieu que je suis obligé de prendre toutes les mesures nécessaires et de préparer le départ des troupes.

CHAPITRE XVI

Mort d'Ibrahîm, fils d’‘Abdallah

L'armée que ‘Isa, fils de Mousâ, conduisit contre Ibrahîm, était forte de quinze mille hommes, outre trois mille soldats qui étaient partis sous les ordres de ‘Homaïd, fils de Qa‘htaba. Les forces d'Ibrahîm s'élevaient au chiffre de quarante mille hommes, inscrits dans les rôles et composés, en partie, de gens sans aveu, et en partie, de volontaires qui s'étaient équipés à leurs frais. En apprenant la marche d’‘Isâ, Ibrahîm s'était préparé à lui livrer bataille. Mais les gens de Koufa, qui étaient venus se mettre sous ses drapeaux, lui avaient dit : Ne quitte pas Baçra. Un chef ne doit pas s'éloigner de sa résidence. Il doit envoyer contre l'ennemi l'armée, et si elle est battue, il en envoie une autre, puis une troisième et une quatrième. S'il prend part lui-même au combat, tout est fini du même coup. Ibrahîm se repentit ensuite, lorsqu'il perdit Baçra, de n'avoir pas suivi ce conseil. Quand il fut près d'atteindre ‘Isâ, ces mêmes hommes de Koufa lui dirent : Ce n'est pas en livrant des batailles, mais par la stratégie qu'il faut faire cette guerre. Nous t'avons donné à Baçra un conseil que tu n'as pas suivi ; nous allons t'en donner un autre, et tu feras comme tu voudras. Nous savons que beaucoup d'habitants de Koufa sont pour toi, et nous pensons qu'il ne faut pas livrer bataille à ‘Isa ; cherche à l'éviter, et marche directement sur Koufa, dont les habitants accourront aussitôt qu'ils te verront. Ibrahîm répondit : Ce serait une faute ; car ‘Isâ serait alors sur nos derrières et nous aurions devant nous Mançour ; étant ainsi entre deux armées ennemies, nous serions tous perdus dans le cas d'une défaite.

‘Isâ fit halte en face d'Ibrahîm, à seize parasanges de Koufa. Madhâ, fils de Qâsim, al-Djouzî, général d'Ibrahîm, lui dit : Tu as un grand nombre de soldats, mais peu d'armes, tandis que les ennemis sont bien armés. Si tu livres bataille, je crains que tes hommes ne se

montrent trop faibles. Si tu y consens, je veux surprendre l'ennemi par une attaque de nuit. Ibrahîm répondit : Une attaque de nuit est trop sanglante ; je ne veux pas verser beaucoup de sang. Madhâ répliqua : Tu cherches à conquérir l'empire et tu ne veux pas verser du sang ! Cela ne s'est jamais vu ! Ibrahîm avait l'intention de s'entourer d'un fossé ; mais ses compagnons s'y opposèrent en disant : À quoi bon un fossé ? Nous sommes dix fois plus nombreux que les ennemis, et nous pourrons les battre avant d'avoir fait le fossé. Le jour de la bataille, Madhâ dit à Ibrahîm : N'aligne pas l'armée ; car il peut arriver que, si les rangs sont enfoncés sur un seul point, l'armée tout entière se mette à fuir. Place les hommes par groupes ; s'il y en a un qui lâche pied, l'autre reste. — Non, répliqua Ibrahîm, je veux faire la guerre, comme il est dit dans le Coran : « Certes Dieu aime ceux qui combattent pour sa religion en ordre de bataille... » (Sur. LXI, vers. 4.) La bataille s'engagea le matin ; vers midi, l'armée d'‘Isâ était en pleine déroute. De ses dix-huit mille hommes, cinq cents seulement restèrent à leur poste ; aucun appel ne put arrêter les fuyards. ‘Isâ, avec environ cent hommes, garda sa position et répondit à ceux qui l'engageaient à la quitter : Non, je préfère la mort à la honte de paraître devant Mançour après m'être enfui.

Mançour avait ordonné à Mohammed et à Dja‘far, fils de Soulaïmân, qui étaient à Baçra avec quatre mille hommes, de marcher contre Ibrahîm et de l'attaquer par-derrière, tandis qu'il serait aux prises avec ‘Isâ. Mohammed et Dja‘far étaient sortis de Baçra, et la volonté de Dieu fut qu'ils arrivassent au champ de bataille au moment du combat. Ils se jetèrent aussitôt sur les derrières de l'armée d'Ibrahîm, qui fut obligé de se tourner contre eux. Les soldats d'‘Isâ, qui étaient déjà à deux parasanges du lieu du combat, se trouvèrent arrêtés par un canal. Pendant qu'ils cherchaient un moyen pour le traverser, ils apprirent que Mohammed et Dja‘far venaient d'arriver de Baçra et luttaient contre l'ennemi. Ils revinrent alors, et l'armée d'Ibrahîm se trouva attaquée par-devant et par-derrière. Un grand nombre de ses soldats furent tués, d'autres se sauvèrent par la fuite, et beaucoup périrent dans les flots du canal, au bord duquel eut lieu la bataille. Ibrahîm, avec quatre cents hommes, continua à combattre. ‘Homaïd, fils de Qa‘htaba, donna aux archers l'ordre de diriger contre ce groupe une grêle de traits. Ibrahîm, frappé par une flèche, qui lui

traversa le corps de part en part, tomba et expira aussitôt. ‘Homaïd s'approcha, mit pied à terre, lui trancha la tête (lui aussi avait tranché la tête à Mohammed, à Médine), et la porta à ‘Isâ. Celui-ci l'envoya dans la nuit, par Mohammed, fils d'Abou’l-Kerâm (le même qui avait porté la tête de Mohammed) à Mançour.

La nouvelle de la défaite de l'armée d’‘Isâ, dans la matinée du jour de la bataille, était parvenue à Mançour le soir du même jour, et il avait résolu de quitter Koufa et de se rendre à Reï, auprès de son fils Mahdî. Le lendemain, les préparatifs de départ, fixé pour la nuit, étaient déjà faits, et les bagages chargés sur les mulets, lorsque, le soir, on lui apporta la tête d'Ibrahîm. Le jour suivant, le calife, ayant devant lui la tête d'Ibrahîm placée sur un bouclier, donna audience publique. Tous ceux qui se présentaient, le félicitèrent et chargèrent Ibrahîm de malédictions. Mançour, blessé de ces manifestations, resta sombre, jusqu'au moment où entra Dja‘far, fils ‘Hanzhala, al-Dâremî, ancien général d'Ibn-Hobaïra, qui le félicita de sa victoire, plaignit le sort de son cousin Ibrahîm et invoqua pour sa faute le pardon de Dieu. Mançour lui répondit : Merci, père de Khâlid. Dja‘far possédait dans le Sawâd un village voisin d'un autre village de mille arpents de terre de culture, appartenant au calife. Celui-ci réunit les deux villages en un seul fief, qu'il donna à Dja‘far.

Ibrahîm, au moment de sa mort, était âgé de quarante-cinq ans. Son pouvoir n'avait duré que quatre-vingt-cinq jours.

CHAPITRE XVII

Proclamation de Mahdî comme héritier présomptif du trône

Abou'l-'Abbâs as-Saffâ'h, en faisant reconnaître Mançour comme héritier présomptif de la couronne, avait désigné en même temps 'Isâ, fils de Mousâ, comme successeur de Mançour, et le peuple leur avait prêté le serment d'hommage. 'Isâ était le plus brave et le plus sage de tous les Benî-'Abbâs et le chef de la famille. Lorsque Mançour fut sur le trône et qu'il eut à combattre de nombreux ennemis, il envoyait 'Isâ partout où le danger était le plus grand, dans l'espoir qu'il y trouverait la mort, afin de pouvoir transmettre le califat à son propre fils Mahdî. Il lui disait toujours : Cet empire est à toi, tu exerceras le pouvoir après ma mort ; si tu détruis les ennemis, tu auras du repos, quand tu seras sur le trône. 'Isâ était investi du gouvernement de Koufa. Lorsque, en l'an 145, Mançour vint à Baghdâd, il lui donna le plus grand palais de la ville, qu'il fit mettre en communication avec le Tigre par un canal. Ce palais forme aujourd'hui un grand quartier et est appelé « château d''Isâ », et le canal porte le nom de « canal d''Isâ ». En l'an 146, étant à Baghdad, il combla 'Isâ de témoignages d'estime. Il lui accordait toutes ses demandes ; lorsqu'il donnait audience, il le recevait avant tout le monde, et en audience publique, il lui assignait une place au-dessus de celle de Mahdî.

En l'an 147, Mançour songea à enlever à 'Isâ son droit de succession, pour en investir son fils Mahdi. Mais il savait d'avance que 'Isâ n'y renoncerait pas volontairement. Il n'osait pas le tuer, car les Benî-'Abbâs n'auraient pas manqué de l'accuser d'avoir tué son oncle sans autre motif que pour le dépouiller de son droit, et auraient pu soulever contre lui le peuple. Il eut donc recours à une ruse pour perdre 'Isâ ; mais celui-ci évita le piège qui lui était préparé, et Mançour échoua ; voici en quelles circonstances :

‘Abdallah, fils d’‘Alî, qui s'était révolté contre Mançour et qui avait été vaincu par Abou-Mouslim, se trouvait toujours dans la prison dans laquelle le calife l'avait fait enfermer, après l'avoir attiré par une ruse. À la fin de l'an 147, Mançour annonça son intention d'accomplir le pèlerinage. Il donna le gouvernement de Baghdâd à ‘Isa, lui remit son prisonnier ‘Abdallah, fils d’‘Ali, et lui dit : Fais-le mourir, afin de nous débarrasser, toi et moi, de cet ennemi dangereux. Fais-le tuer, dans sa prison, le jour même de mon départ de Baghdâd, de telle sorte que personne ne sache que c'est toi qui as exécuté cet ordre ou que c'est moi qui l'ai donné. — Je n'ai qu'à obéir, lui répondit ‘Isâ. Or 'Abdallah était l'oncle de Mançour et d’‘Isâ. L'intention du calife était, quand ‘Abdallah aurait été assassiné, de réclamer à ‘Isâ le prisonnier qu'il lui avait confié, et nier qu'il ait donné l'ordre que ‘Isâ prétendrait avoir reçu, afin de pouvoir le livrer à la vengeance des Benî-‘Abbâs ; il espérait de cette façon se délivrer et d’‘Abdallah et d’‘Isâ, sans encourir aucun reproche. ‘Isâ, qui avait pénétré son dessein, cacha ‘Abdallah dans sa maison. Mançour n'avait manifesté l'intention d'accomplir le pèlerinage que pour avoir un prétexte de quitter Baghdâd, sans donner lieu à des soupçons. Arrivé à Koufa, il écrivit à ‘Isâ et lui demanda s'il avait exécuté l'ordre qu'il lui avait donné. ‘Isâ répondit affirmativement. Alors le calife ne douta plus qu’‘Abdallah n'eût été tué. Il resta à Koufa pendant quelque temps, et déclara ensuite que, comme il venait de l'apprendre, il y avait en cette année peu d'eau dans le désert et qu'il remettait son pèlerinage à une autre année. Puis il retourna subitement à Baghdâd. Il demanda à ‘Isâ ce qu'il avait fait d’‘Abdallah. — Je l'ai tué, répondit ‘Isâ. — Bien, répliqua le calife. — Quelques jours après, Mançour fit engager les Benî-‘Abbâs par son fils Mahdî, à demander au calife la liberté d’‘Abdallah. Les Benî-‘Abbâs adressèrent cette demande à Mançour, qui leur répondit favorablement, et leur dit d'appeler ‘Isâ, à qui il avait remis le prisonnier avant son départ. On appela ‘Isâ, et Mançour lui dit : Tous les membres de ma famille me demandent de leur rendre ‘Abdallah. ‘Abdallah est mon oncle, et il a vieilli dans la prison ; j'ai donc consenti à le mettre en liberté ; remets-le entre leurs mains. ‘Isâ répondit : Lorsque tu es parti, tu m'as ordonné de le tuer, et je l'ai tué. — Ne plaise à Dieu, répliqua le calife, que je t'eusse donné un tel ordre. Si tu l'as tué, c'est de ta propre autorité que tu l'as fait ; car moi

je l'ai laissé vivre depuis tant d'années. Alors les Benî-‘Abbâs se tournèrent furieux contre ‘Isâ et l'accusèrent d'avoir fait mourir ‘Abdallah volontairement, afin d'écarter tout danger de révolte pour le temps où il occuperait le trône, et d'avoir cherché à perdre Mançour. ‘Isâ prit Dieu à témoin que le calife lui avait donné cet ordre ; Mançour répéta : Ne plaise à Dieu que j'eusse ordonné la mort de mon oncle. Les Benî-‘Abbâs, excités par Mahdî, demandèrent vengeance pour ‘Abdallah. Le calife leur dit : Voici ‘Isâ, je vous le livre, faites de lui ce que vous voudrez. Si vous voulez le tuer, vous êtes libres. Alors ils le firent sortir et tirèrent leurs sabres. ‘Isâ leur demanda grâce, en disant : Ayez pitié de mon âge. — Pourquoi n'as-tu pas eu pitié de lui ? s'écria Mahdî. Frappez-le ! — ‘Isâ, se voyant en danger, dit : Ramenez-moi devant le prince des croyants, je veux lui parler. Ils rentrèrent tous dans l'appartement du prince, et ‘Isâ lui demanda de nouveau, s'il n'avait pas ordonné la mort d’‘Abdallah. — Non, je ne l'ai pas ordonnée, répliqua le calife, et je suis décidé moi-même à venger sa mort. Il faut le tuer, dit-il, en se tournant vers les Benî-‘Abbas. — Alors ‘Isâ se mit à rire et dit à Mançour : Ta ruse, si elle avait réussi, était bien imaginée. Puis il envoya chercher ‘Abdallah. Mançour, fort étonné de le voir, dit à ‘Isâ : Pourquoi nous avoir causé tant d'inquiétude ? Et il le laissa partir. Mais il ne voulut pas mettre en liberté ‘Abdallah, et il lui dit : Mon oncle, par Dieu ! si l'on t'avait tué, quand même il aurait fallu verser le sang de dix mille personnes pour te venger, je l'aurais fait ! Rentre en paix dans ta demeure actuelle, jusqu'à ce que je vienne conférer avec toi. ‘Abdallah rentra dans sa prison, où il resta jusqu'à ce qu'il fût assassiné, sur l'ordre de Mançour, qui fit ensuite annoncer qu'il était mort de mort naturelle.

Cependant Mançour persista dans son projet d'amener ‘Isâ à renoncer à son droit de succession. Il le fit appeler et lui parla ainsi : Mort cousin, tu es vieux, et il faut pour exercer le pouvoir un homme jeune, qui puisse en supporter les fatigues et les soucis et donner ses soins aux choses de la guerre et des finances. Renonce à ton droit en faveur de mon fils Mohammed, qui est jeune et capable d'exercer ces fonctions, et je te donnerai dix millions de dirhems. ‘Isâ répondit : Comment pourrais-je délier les musulmans du serment qu'ils m'ont prêté, [sans que du même coup tous les actes judiciaires deviennent

nuls, et] que toutes les femmes soient divorcées, que les prisonniers deviennent libres et que les pauvres deviennent riches ? Prince des croyants, si tu veux assurer le trône à ton fils, fais-le reconnaître comme mon successeur ; c'est ainsi qu'a fait Saffâ‘h avec son fils Mohammed. — Le calife, n'ayant pas réussi par la persuasion, comprit qu'il ne lui restait d'autre moyen que de tuer ‘Isâ. Dès lors il le traitait avec indifférence, et l'humiliait journellement, soit en paroles, soit en faisant placer Mahdî au premier rang, au-dessus d’‘Isâ, dans les audiences publiques, espérant ainsi le réduire à la renonciation. ‘Isâ, qui avait pénétré son dessein, gardait le silence. Le calife, songeant ensuite à le faire mourir, lui rendit son amitié, lui présenta des excuses et l'invita à dîner. Lorsqu'il eut dissipé sa méfiance, il lui fit donner du poison. ‘Isâ tomba malade, mais il ne se doutait pas qu'il eût pris du poison. Il demanda au médecin qui était attaché à sa maison et qui était très savant, de le guérir. Le médecin lui déclara qu'il ne pouvait pas le guérir à Baghdâd. ‘Isâ demanda à Mançour l'autorisation de se rendre à Koufa, ville dont il avait le gouvernement. Le calife le lui permit ; car le médecin qui avait donné à ‘Isâ le poison, à la table du calife, lui dit : Laisse-le aller où il voudra ; il est un homme mort ; il n'y a personne qui puisse le guérir. ‘Isâ, de retour à Koufa, fut guéri par son médecin et échappa à la mort ; mais il perdit les cheveux de la tête et de la barbe, et resta toujours souffrant. Le calife arriva à Koufa, vint s'informer de sa santé, et après y avoir séjourné quelque temps, il l'invita à retourner à Baghdâd où, disait-il, l'air était meilleur. Et il le ramena avec lui.

Après ces diverses tentatives, Mançour, ne sachant plus quelles mesures prendre pour atteindre son but, consulta à ce sujet Khâlid, fils de Barmak. Khâlid lui dit : Laisse-moi aller le trouver pour lui parler. Si je ne réussis pas, il faudra employer la force. Le calife consentit. Khâlid se fit accompagner par trois fonctionnaires, connus pour leur intégrité, afin d'avoir des témoins de tout ce qu'il allait dire à ‘Isâ de la part de Mançour et en son propre nom. ‘Isâ ayant maintenu son refus aux propositions du calife, ainsi qu'aux promesses et aux menaces de Khâlid, celui-ci se retira et dit à ses compagnons : Que faut-il faire maintenant ? — Il faut aller rendre compte de sa réponse à Mançour, répliquèrent les trois témoins. Khâlid dit : Mançour est un homme très entier, violent et terrible ; si nous venons lui annoncer cette réponse

désagréable, il est à craindre que, dans sa colère contre ‘Isâ, il ne nous fasse couper la tête. — Eh bien, que faut-il faire ? demandèrent les autres. Khâlid reprit : Il faut que nous lui disions que ‘Isâ a consenti à renoncer à la couronne ; puis quand il fera appeler ‘Isâ et que celui-ci dira qu'il n'a pas renoncé, nous témoignerons contre lui unanimement, et notre parole aura plus de poids aux yeux de tout le monde que celle d'un seul homme. De cette manière nous serons sauvés. — Bien, mais il faut que Mançour connaisse le service que nous lui rendons contre ‘Isâ et qu'il nous en sache gré. — Je le lui dirai, répondit Khâlid. Or Khâlid était chef de la chancellerie, et ces trois hommes étaient des fonctionnaires élevés ; ils consentirent donc à ce qu'il leur demanda. Ils déclarèrent à Mançour qu’‘Isâ avait dit qu'il renonçait à son droit de succession, qu'il ne voulait pas désobéir au calife et qu'il considérait lui-même Mahdî comme le plus digne pour occuper le trône. Quand les trois fonctionnaires se furent retirés, Khâlid fit connaître au calife la vérité. — Ce serait fort bien, dit le calife, si ces hommes voulaient en témoigner en présence d’‘Isâ. — S'ils ne veulent pas le faire, répliqua Khâlid, il faudra leur faire trancher la tête ; tu en as le droit, s'ils se rétractent, après avoir fait cette déclaration devant toi. Il alla ensuite dire aux trois témoins que le calife avait annoncé l'intention de les faire mourir, s'ils ne répétaient pas en présence d’‘Isâ ce qu'ils lui avaient déclaré. Ces hommes tremblèrent pour leur vie. Le lendemain, Mançour convoqua une nombreuse assemblée, les membres de la famille d’‘Abbâs, les chefs de l'armée et d'autres citoyens. Ayant fait appeler ‘Isâ, il le remercia publiquement d'avoir, la veille, renoncé à son droit de succession en faveur de Mahdî. ‘Isâ protesta ; mais Khâlid et ses trois compagnons confirmèrent les paroles du calife. Alors tous les assistants blâmèrent ‘Isâ de vouloir donner un démenti à des fonctionnaires aussi considérables, à qui le souverain confiait l'intendance du trésor public. — C'est de cette circonstance que date la haute position de Khâlid auprès de Mançour et de Mahdî. Lorsque, plus tard, Mahdî donna le gouvernement de Baçra à Hâroun ar-Raschîd, et lorsqu'il l'envoya faire une campagne dans le pays de Roum, il le fit accompagner par Ya‘hyâ, fils de Khâlid, fils de Barmak, pour être son vézir ; et Ya‘hyâ conservait ces fonctions sous le règne de Hâroun.

Mançour désirait que ‘Isâ fît lui-même la déclaration publique de sa renonciation, afin que le peuple, délié de son serment, prêtât serment à Mahdi. ‘Isâ avait un fils, nommé Mousâ, qui était doué d'une haute intelligence. Le calife pensait que ‘Isâ tenait avec tant d'obstination à son droit de succession, non pour lui-même, car il était déjà âgé, mais pour assurer le califat à son fils. Sur l'ordre du calife, un de ses oncles, ‘Isâ, fils d’‘Ali, fils d’‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, alla trouver Mousâ et lui parla ainsi : Prends garde de te perdre, toi et ton père. Engage ton père à se désister, pour éviter le sort d’‘Abdallah, fils d’‘Alî. Mousâ lui répondit : Je ne me soucie pas du califat ; mais tout ce que je pourrais dire à mon père, serait inutile. Voici ce qu'il faut faire : Quand mon père et moi nous serons dans la société de Mançour, à boire avec lui, que le calife lui dise qu'il va faire tuer son fils, qui est la cause de sa résistance ; puis qu'il donne l'ordre de m'étrangler ; alors, peut-être, mon père sera-t-il touché de mon sort et cédera-t-il. ‘Isâ, fils d’‘Alî, rapporta ces paroles au calife, qui trouva l'idée excellente et dit : Ce conseil ne sera pas perdu pour moi. — Un jour, lorsque ‘Isâ, fils de Mousâ, et son fils se trouvaient chez le calife, celui-ci, après avoir prévenu Rabî‘a, son chambellan, de se tenir prêt, dit à ‘Isâ : Tu veux obtenir le califat pour l'assurer à ton fils Mousâ ; mais je vais le faire mourir devant toi. Rabî‘a, étrangle Mousâ avec le baudrier de son sabre. Rabî‘a et deux serviteurs saisirent Mousâ et le jetèrent par terre ; les deux serviteurs lui tinrent les bras et les pieds. Mousâ s'écria : Prince des croyants, grâce ! Je ne tiens pas au califat ; est-ce ma faute, si mon père ne veut pas faire ce que tu demandes ? Est-ce que ‘Isâ se soucie de ma vie ? Mançour lui imposa silence et dit à Rabî‘a d'exécuter son ordre. Rabî‘a lui glissa la courroie autour du cou et la serra doucement. Mousâ poussait des cris, puis il râlait, comme un mourant. Alors ‘Isâ, ne pouvant plus résister, se leva et dit : Prince des croyants, grâce ! Je renonce à mon droit ; ne tue pas mon fils. Je ne veux pas, pour obtenir le pouvoir, qu'un de mes esclaves perde la vie, et encore moins mon fils. Je t'abandonne mon droit ; donne le califat à qui tu voudras. Le calife prit à témoins de cette renonciation les chefs de l'armée qui étaient présents ; puis il donna l'ordre de délivrer Mousâ. Celui-ci se leva et se retira avec son père.

Le lendemain, Mançour fit appeler ‘Isâ, afin qu'il confirmât sa renonciation. ‘Isâ promit de venir. Mais il s'était ravisé, et ne voulut pas aller. Il engagea son fils à se cacher, et fit dire au calife qu'il était malade, qu'il ne pouvait pas marcher, ni monter à cheval. Les chefs de l'armée, sur l'ordre du calife, allaient alors, les uns après les autres, lui faire des reproches sur sa manière d'agir. — N'as-tu pas honte ? lui disaient-ils. Voilà dix fois que tu as renoncé et que tu reviens sur ta parole. Tu te montres homme de mauvaise foi, et si jamais tu montes sur le trône, personne ne voudrait de toi comme calife ; car ta mauvaise foi est devenue publique. Et ils ne cessaient de l'accabler d'injures. ‘Isâ, enfin, s'en plaignit au calife. Mançour lui répondit qu'il ne pouvait rien sur l'armée, qu'il craignait pour la vie d’‘Isâ, et même pour sa propre vie, à cause de la grande affection que l'armée avait pour Mahdî. — Tu vois, lui dit-il, que l'armée le désire, et je suis encore vivant ; je crains qu'ils ne viennent me tuer ; comment pourras-tu régner après moi ? Les soldats se révolteront contre toi et te tueront. Alors ‘Isâ dit : Prince des croyants, convoque le peuple quand tu voudras ; je suis prêt à renoncer ; car je suis las de cette affaire. — Que Dieu te récompense ! s'écria Mançour. Mais j'arrangerai cela de telle manière que tu en auras ta part. Je te ferai proclamer héritier présomptif de Mahdî. (Il savait bien que ‘Isâ, étant déjà âgé, mourrait avant Mahdî, qui était jeune.) De plus je te donnerai dix millions de dirhems, trois cent mille dirhems [à tes enfants] et sept cent mille à tes femmes et à ta famille ; en outre deux cent mille comme présent à toi et à tes fils. ‘Isâ consentit, et on dressa l'acte de la renonciation. Mançour convoqua les principaux membres de la famille d’‘Abbâs, les chefs de l'armée et du peuple et le qâdhî, et ‘Isâ fit la déclaration publique de son désistement en faveur de Mahdî. Il devait prononcer ces paroles, qui lui furent dictées par Abou-‘Obaïda : J'ai vendu au prince des croyants mon droit de précéder Mahdî au califat, pour la somme de dix millions de dirhems. Et il devait toucher à l'argent, afin de montrer au peuple qu'il n'avait pas été contraint à faire cette déclaration. ‘Isâ et tous les assistants signèrent l'acte de la renonciation. Mançour remplit fidèlement les engagements qu'il avait pris, et paya les sommes stipulées.

Un jour ‘Isâ, se promenant dans le bazar de Baghdâd, passa devant un Hâschimite, qui causait avec un grand personnage de la ville.

Celui-ci, qui ne connaissait pas ‘Isâ, demanda à son interlocuteur quel était le Hâschimite qui venait de passer. L'autre lui répondit : C'est celui qui était « demain » et qui est devenu « après-demain ». Depuis ce temps, on appelait ‘Isâ « après-demain. » Quand il paraissait dans les rues, les femmes, les enfants et les domestiques lui criaient toujours « après-demain » ; et ce sobriquet lui resta jusqu'à sa mort.

Mançour assembla ensuite le peuple et fit prêter le serment à Mahdî, comme héritier présomptif, et à ‘Isâ comme successeur de Mahdî.

CHAPITRE XVIII

Mort de Mançour. Califat de Mahdî

En l'an 158, Mançour s'étant mis en route pour accomplir le pèlerinage, mourut à une station, située à trois milles de la Mecque, le sixième jour du mois de dsou'l-'hiddja, à l'âge de soixante-huit ans, après un règne de vingt-deux ans. Son fils Mahdî, dont le vrai nom était Mohammed et le surnom Abou-'Abdallah, monta sur le trône. La mère de Mahdî était Oumm-Mousâ, fille de Mançour, fils d''Abdallah, fils de [Dsou] Sahm... le Himyarite. Il avait trente-deux ans et quelques mois, lorsqu'il monta sur le trône, qu'il occupa pendant dix ans, un mois et cinq jours. Il mourut à Mâsabadsân, où il fut enterré. Son fils Hâroun ar-Raschîd pria sur son corps. Mahdî était beau de visage ; il avait le teint brun, le front haut, les cheveux frisés. Il avait un point blanc sur l'œil droit. Son vézir était Ya'qoub, fils de Dâoud ; son chambellan Fadhl, fils de Rabî'a, et son qâdhî 'Âfiya, fils de Yezîd. La devise de son sceau était : « J'ai choisi Dieu, le Seigneur. » Aussitôt après son avènement, Mahdî fit construire la grande mosquée de Roçâfa, à Baghdâd. L'année suivante il accomplit le pèlerinage. Il avait deux fils, Mousâ et Hâroun.

Trois ans après son avènement, Mahdî songea à faire proclamer comme héritier présomptif du trône un de ses fils, à la place d''Isâ, fils de Mousâ, son successeur désigné. Il fit offrir à 'Isâ dix millions de dirhems, s'il voulait renoncer à son droit. 'Isa ayant refusé cette proposition, Mahdî lui ôta le gouvernement de Koufa, dont il était investi depuis les premiers temps du règne de Mançour, et nomma à sa place Rau'h, fils de 'Hâtim ibn-Mouhallab, à qui il recommanda de faire une enquête sur l'administration d''Isâ, afin de découvrir quelque fait au moyen duquel il pût être accusé. 'Isâ, après avoir remis le gouvernement entre les mains de Rau'h, se retira dans une de ses propriétés, où il vécut dans un complet isolement, ne recevant

personne et ne se rendant à la ville que le vendredi, pour assister à la prière. Il venait à cheval jusque sur la grande place attenant à la mosquée, descendait à la porte, et s'en retournait après avoir accompli la prière. Mahdî désirait avoir promptement un prétexte pour accuser ‘Isâ, afin de pouvoir le déclarer indigne d'exercer le califat. Rau‘h, malgré ses investigations, pendant une année, ne découvrit aucune faute à la charge d’‘Isâ. Alors Mahdi lui adressa une lettre, dans laquelle il lui disait : Tu es entré dans ses intérêts ; car il est impossible qu'un homme, qui pendant treize ans a gouverné une ville, n'ait pas commis un acte pour lequel on puisse le mettre en accusation. Rau‘h, très embarrassé, écrivit au calife : Il y a devant la grande mosquée de Koufa un parvis très vaste, où le peuple se réunit le vendredi pour prier. ‘Isâ a l'habitude de s'y rendre directement à cheval. Il arrive quelquefois que son cheval salit ce lieu, et il est probable que quelques personnes en aient leurs vêtements souillés. Mahdî lui répondit : Fais placer des poutres à l'entrée du parvis, pour empêcher les cavaliers d'y pénétrer. La circonstance que tu me signales ne peut pas donner lieu à une accusation contre ‘Isâ et ne peut servir au but que je me propose d'atteindre. Rau‘h fit exécuter l'ordre du calife, et encore aujourd'hui on voit à l'entrée du parvis de la mosquée de Koufa les poutres qu'il y fit placer ; on appelle ce parvis la « place des poutres ». Lorsque ‘Isâ apprit que cette mesure avait été prise à cause de lui, il acheta des héritiers de Mokhtâr, fils d'Abou-‘Obaïda, une maison qui touchait au parvis, et dès lors il descendait à la porte de sa maison et traversait le parvis à pied. Quelque temps après, Mahdî, voyant qu'il ne trouvait aucun prétexte d'accusation contre ‘Isâ, envoya son cousin ‘Abbâs, fils de Mohammed, fils d’‘Alî, à Koufa, pour l'amener par la persuasion et par la promesse d'une grande somme d'argent à renoncer à son droit de succession. ‘Abbâs réussit à obtenir le consentement d’‘Isâ, qui vint avec lui à Baghdâd. Après le désistement d’‘Isâ, Mahdi fit reconnaître comme héritier présomptif son fils Mousâ, et comme successeur de celui-ci son autre fils Hâroun.

CHAPITRE XIX

Ya‘qoub, fils de Dâoud al-Émîn

Quand Mahdî monta sur le trône, il fit examiner la situation des prisonniers et mettre en liberté tous ceux qui n'étaient pas détenus pour des crimes graves ou pour cause d'insurrection contre l'autorité. Il y avait parmi ces derniers un homme nommé Ya‘qoub, fils de Dâoud, fils de Tahmân, le Solaïmite, originaire du Khorâsân, exerçant la profession de secrétaire, ainsi que son père, qui avait été dans le Khorâsân, secrétaire de Naçr, fils de Sayyâr. Ya‘qoub avait été partisan de Mohammed et d'Ibrahîm, fils d’‘Abdallah, fils de ‘Hasan, lors de leur révolte à Médine et à Baçra ; il leur avait servi quelquefois de secrétaire et avait fait de la propagande pour leur cause. Il était schi‘ite dans le cœur. Mançour l'avait fait mettre en prison. Lorsque Mahdî apprit qu'un homme, issu d'une famille d'écrivains et savant distingué, était en prison, il le fit mettre en liberté. Ya‘qoub devint alors substitut et auxiliaire [de Mohammed, fils] d’‘Abdallah, fils d’‘Olâqa, juge de Baghdâd. Un autre prisonnier du temps de Mançour, que Mahdi maintenait en captivité, était ‘Hasan, fils d'Ibrahîm, le rebelle de Baçra. Après l'élargissement de Ya‘qoub, ‘Hasan pensait que le calife, en le gardant en prison, voulait le condamner à mort. Il demanda à ses partisans de trouver un moyen pour le sauver, et ceux-ci commencèrent à creuser un passage souterrain à partir d'un certain endroit en dehors de la prison pour aboutir sous l'oratoire de ‘Hasan, et ils se proposaient de l'enlever. Ya‘qoub, après sa libération, venait souvent faire visite à ‘Hasan, dont les partisans étaient aussi ses amis. Un jour l'un d'eux lui fit part de leur projet et lui montra le passage qu'ils étaient occupés à pratiquer. Ya‘qoub en manifesta une grande satisfaction. Il voyait chaque jour les progrès de leur entreprise (ils ne creusaient que pendant la nuit), et lorsqu'il sut qu'il ne fallait plus qu'une nuit de travail pour terminer le

souterrain, il alla trouver le juge de Baghdâd et lui dit qu'il avait une communication à faire à Mahdî et qu'il désirait avoir une audience du calife. Le juge lui demanda quelle était cette communication. Ya‘qoub répondit qu'il ne pouvait la révéler qu'à Mahdi lui-même et qu'il y avait urgence. Le juge se rendit avec lui chez le vézir. Celui-ci ayant voulu savoir de quoi il s'agissait, Ya‘qoub déclara qu'il ne le dirait qu'au calife en personne. Le vézir et le qâdhî le conduisirent chez le calife. Ya‘qoub demanda à lui parler seul. — Je n'ai pas de secret pour ces personnes, lui dit Mahdî. — Mais moi, j'en ai, répondit Ya‘qoub. Le calife ayant donné ses ordres, les courtisans se retirèrent. Alors Ya‘qoub lui dit : Prince des croyants, sache que ‘Hasan, fils d'Ibrahîm, a fait pratiquer un passage souterrain sous son oratoire pour s'enfuir et que ses partisans veulent l'enlever cette nuit. Mahdi envoya quelqu'un pour vérifier le fait. L'ayant vu confirmé, il fit transférer ‘Hasan de sa prison à la maison de l'un de ses serviteurs nommé Nacîr, et fit donner à Ya‘qoub une robe d'honneur. Quelque temps après, ‘Hasan réussit à s'évader. Mahdî le fit rechercher et demanda à Ya‘qoub de diriger ses recherches. Ya‘qoub lui dit : Prince des croyants, tu as droit à mon obéissance. Mais je te conseille d'abandonner cette poursuite.

Ya‘qoub devint ensuite de plus en plus intime avec le calife, qui le recevait à tout moment et se plaisait à l'écouter. Ya‘qoub l'enflammait pour les belles actions, lui parlait de caravanseraïs, de ponts et de mosquées à construire et de l'assistance à donner aux pauvres. Mahdî le prit en affection ; il le faisait venir le soir et causait avec lui de sujets de science et d'affaires politiques, et comme il trouvait en lui un homme plein d'intelligence, de discernement et de bon conseil, il l'éleva à un rang éminent. Dans la suite, Ya‘qoub découvrit la retraite de ‘Hasan. Après avoir obtenu pour lui l'amân, il l'amena, et ‘Hasan rendit hommage au calife. Mahdi appréciait beaucoup ce service de Ya‘qoub et lui en fut très reconnaissant ; il l'employait désormais en toute circonstance, le gardait près de lui jour et nuit et faisait exécuter tous ses ordres par lui. Abou-‘Obaïdallah, le vézir, devint jaloux de l'influence et de la faveur croissante de Ya‘qoub et conçut contre lui une aversion profonde. Ya‘qoub, par son habileté et son savoir-vivre, ne fournissait à son adversaire aucun prétexte pour lui nuire auprès du calife. Mahdi lui donnait toujours audience avant de recevoir le vézir, qui, obligé d'attendre à la porte du palais, le voyait sortir, donner des

ordres de toutes sortes et transmettre les volontés du calife ; et lui-même ne pouvait prendre aucune mesure sans la soumettre auparavant à Ya‘qoub. Mahdî, de sa propre main, écrivit aux gouverneurs de toutes les provinces et leur ordonna de ne tenir compte d'aucune lettre qu'ils recevraient de n'importe quel département ou ministère, et qui ne porterait pas la signature de Ya‘qoub. Il lui confia la charge d'intendant du palais, et on lui donnait le nom de Ya‘qoub *al-Émîn.* Quant au vézir, il recevait les ordres de Ya‘qoub, qui lui transmettait aussi les messages du calife. Cette situation dura jusqu'à l'année 166.

Ya‘qoub, qui passait toutes les soirées dans la société de Mahdî, se retirait ordinairement à minuit. Un soir, lorsqu'il quitta le calife, son cheval (c'était un cheval que Mahdî lui avait donné), au moment où il voulut le monter, effrayé par le frôlement des franges de son *taïlesân*, lui lança une ruade et lui brisa les deux jambes. Il tomba et s'évanouit. Mahdî, averti de cet accident, accourut, pieds nus, et resta auprès de lui jusqu'à ce qu'il eût repris connaissance ; il le fit ensuite transporter dans une litière à sa maison. Le lendemain, il alla chez lui en personne, pour savoir de ses nouvelles. Le vézir et tous les courtisans lui rendaient également visite. Ya‘qoub, pendant longtemps, ne pouvait quitter la chambre. Alors, profitant de son absence, le vézir parla à Mahdî du passé de Ya‘qoub. — Ce Ya‘qoub, lui dit-il, est le fils de Dâoud, fils de Tahmân, qui était secrétaire de Naçr, fils de Sayyâr, dans le Khorâsân, tout en étant attaché à la croyance schi‘ite. Il était partisan des descendants d’‘Alî et les considérait comme les possesseurs légitimes de l'imâmat. Après la mort de Zaïd, fils d’‘Alî, lorsque son fils Ya‘hyâ vint dans le Khorâsân et y fit secrètement de la propagande, Dâoud et ses trois fils, Ya‘qoub, ‘Alî et Câli‘h, qui, tous les trois, étaient des écrivains et des savants habiles, embrassèrent sa cause et sa doctrine. Ya‘hyâ, fils de Zaïd, ayant été tué par Naçr, fils de Sayyâr, ils restèrent fidèles à la cause des enfants d’‘Alî et soutinrent leurs droits. Puis, quand Abou-Mouslim chassa Naçr, fils de Sayyâr, du Khorâsân, il fit arrêter Dâoud et confisqua tous ses biens. Après la mort de Dâoud, ses trois fils, sachant qu'ils n'avaient rien à espérer d'Abou’l-‘Abbâs Saffâ‘h, à cause de la conduite de leur père, continuèrent à servir les enfants d’‘Alî. Lorsqu'ils apprirent que Mohammed, fils d’‘Abdallah, et son frère Ibrahîm recrutaient des partisans à Médine et à Baçra, ils vinrent dans l’Irâq ; Cali‘h et

Ya‘qoub se rendirent à Médine et s'attachèrent à Mohammed ; ‘Alî alla à Baçra et devint auxiliaire d'Ibrahîm. Ils parcoururent les provinces, recrutant des partisans, jusqu'au moment de la levée des boucliers. Abou-‘Obaïdallah raconta tous ces détails à Mahdî, puis il ajouta : Tous les agents que Ya‘qoub a envoyés dans les provinces, ce sont des Zaïdites, qui propagent leur doctrine dans toutes les villes et qui partout ont gagné beaucoup d'adhérents ; ils pourront se soulever quand ils le voudront, et bouleverser l'empire. Le vézir s'étendait longuement sur ce sujet et invoquait pour tout ce qu'il venait de dire le témoignage [de Mohammed, fils] d’‘Abdallah, fils d"Olâqa, le juge, qu'il avait amené avec lui. Ya‘qoub fut ainsi perdu dans l'esprit du calife. Celui-ci, malgré la haute opinion qu'il avait de lui et de la faveur dont il le comblait plus que jamais, résolut de le mettre à l'épreuve.

Deux ou trois mois après cet entretien, Mahdî fit amener un des descendants de ‘Hasan, fils d’‘Alî, et le fit enfermer dans un appartement de son palais. Quelques jours après, il fit orner un salon de magnifiques tapis, de vases d'or, d'argent, de cristal et de pierres précieuses, et y fit venir une fort belle esclave. Puis, ayant fait appeler Ya‘qoub, il causa avec lui de différents sujets. Il lui parla ensuite du salon dans lequel ils se trouvaient. Ya‘qoub dit : Vive le prince des croyants ! Je n'ai jamais vu un salon pareil. Mahdî répliqua : Je te le donne, ô Ya‘qoub, avec les tapis et les vases qu'il renferme. Fais-les emporter. Ya‘qoub baisa la terre et le remercia. Mahdî emmena Ya‘qoub dans un autre appartement, en donnant l'ordre de transporter tous ces objets à la maison de Ya‘qoub, et il lui dit : Prends aussi cette esclave, pour en faire ton plaisir. Il lui donna en même temps un eunuque, nommé Raschîd, et ajouta à tous ces cadeaux cent mille dirhems. — Ce sera pour les dépenses, lui dit-il, afin que tu puisses t'amuser avec cette jeune esclave. Et il le retint à dîner ce jour-là. Enfin il lui dit : J'ai un service à te demander, ô Ya‘qoub. — Prince des croyants, répliqua Ya‘qoub, le maître ne demande pas un service à son esclave, il ordonne. — Non, dit Mahdi, c'est un service que je te demande. — Que désire le prince des croyants ? — Feras-tu ce que je désire ? — Certes, s'écria Ya‘qoub, quand même il s'agirait de ma vie ! — Jure par Dieu. — Je jure par Dieu, dit Ya‘qoub. — Mets ta main sur ma tête, et jure par ma tête et par ma vie. — Ya‘qoub jura.

Alors Mahdi dit : Il y a dans ce palais un homme, un descendant de ‘Hasan, fils d’‘Alî, qui, j'en ai la certitude, fait de la propagande pour revendiquer le pouvoir. Comme je n'ai confiance qu'en toi, je veux te le remettre, pour que tu le fasses mourir ; mais personne, en dehors de toi, ne doit le savoir. — Prince des croyants, dit Ya‘qoub, je n'ai qu'à obéir. Le calife fit chercher le prisonnier, qui fut amené chargé de chaînes, et dit : Voilà cet homme, je l'enverrai ce soir, sous la garde d'un serviteur fidèle, à ta maison.

Or Mahdi avait dit à l'esclave qu'il avait donnée à Ya‘qoub : Je te donne à Ya‘qoub, mais je te reprendrai. Je vais lui confier un homme, un descendant d’‘Ali, pour qu'il le mette à mort secrètement. Observe ce qu'il fera de cet homme et envoie-moi l'eunuque pour m'en informer. Lorsque, pendant quelques jours, Ya‘qoub se fut amusé avec la jeune esclave, le prisonnier qu'il gardait dans un appartement de sa maison, lui fit dire : Avant que tu me fasses mourir, accorde-moi une entrevue, car je voudrais te parler. Ya‘qoub le fit venir, et cet homme lui dit : Toi, avec les sentiments que tu professes, tu voudrais me mettre à mort, et paraître devant Dieu chargé de mon sang ? Tu sais cependant que je descends de ‘Hasan, fils d’‘Alî, et de Fâtima, la fille du Prophète ! — Qu'à Dieu ne plaise ! s'écria Ya‘qoub. Je tâcherai de te faire sortir de Baghdâd et de te sauver. Le prisonnier répondit : Donne-moi seulement la liberté ; une fois sorti de Baghdâd, je saurai me diriger moi-même. — Où veux-tu aller ? lui demanda Ya‘qoub. — À Baçra. Et il lui indiqua la route qu'il comptait suivre. Ya‘qoub dit : Je te donne les cent mille dirhems dont Mahdi m'a fait cadeau. Cette nuit, tu prendras cet argent et tu te rendras à Baçra. Mais il te faut des compagnons de route ! — J'ai deux amis, répondit le prisonnier, un tel et un tel, qui m'accompagneront. — Fais-les appeler, et cette nuit vous partirez pour Baçra ; de là vous irez dans l’‘Omân, puis vous chercherez à gagner l'Abyssinie. La jeune esclave qui, derrière le rideau, avait assisté à cet entretien et qui avait tout entendu, fit aussitôt prévenir Mahdi par l'eunuque. Le calife donna l'ordre d'occuper toutes les routes, et lorsque l'‘Alide vint à passer, il fut arrêté, lui et ses compagnons. On les trouva nantis de l'argent que Ya‘qoub leur avait donné. Mahdî les fit enfermer dans un appartement. Le lendemain, quand Ya‘qoub vint à la cour, Mahdî lui demanda ce qu'il avait fait du prisonnier. — Prince des croyants,

répondit Ya‘qoub, tu n'as plus rien à craindre de lui. — L'as-tu tué ? — Oui, dans la nuit même. — Le jures-tu par Dieu ? — Je le jure. — Touche ma tête, et jure par ma tête et ma vie. — Ya‘qoub jura. Alors Mahdî lui présenta le prisonnier et ses compagnons. Ya‘qoub resta anéanti. Le calife le fit arrêter, ainsi que tous ses gens, et confisqua ses biens. Il acquit ainsi la certitude que Ya‘qoub professait des doctrines schi‘ites et qu'Abou-‘Obaïdallah avait dit la vérité. Il donna l'intendance du palais à Yaqtîn. Il fit ensuite enfermer Ya‘qoub dans un puits que l'on avait creusé dans la prison, où il resta durant tout le règne de Mahdî, et celui de Hâdî ; il fut délivré par Hâroun ar-Raschîd, qui lui était reconnaissant pour avoir toujours fait valoir son mérite auprès de son père. Hâroun lui offrit aussi le vézirat, mais Ya‘qoub, qui avait été abreuvé de chagrins, s'excusa par la faiblesse de sa vue et son état invalide, et demanda l'autorisation de se retirer à la Mecque, pour consacrer le reste de ses jours au service de Dieu. Hâroun accéda à son désir.

CHAPITRE XX

Mort de Mahdî

Mahdî aimait beaucoup la chasse. Il possédait près de Mâsabadsân, entre Baghdâd et Mossoul, un village nommé Raudha, dans une contrée agréable et riche en gibier, où il allait tous les ans. Il y avait un palais, entouré de vastes jardins et de sites charmants, où il se livrait à la chasse. Un jour, faisant la sieste à l'intérieur de son palais, qui était gardé par ses serviteurs, il crut voir un homme qui ouvrit la porte de l'appartement ; il se réveilla et l'entendit distinctement réciter ces trois vers :

Il me semble que je vois ce château abandonné de ses habitants ; ses demeures sont désertes.

Le maître de ce peuple, qui a jeté tant d'éclat et qui a occupé le trône, est maintenant au tombeau, sous un monceau de pierres.

Il ne *reste de lui que son souvenir et son histoire. Des pleureuses, ses femmes, font retentir leurs lamentations.*

Mahdî appela ses esclaves et leur demanda qui était celui qui venait de chanter. Ils répondirent que personne n'avait chanté. Le calife leur répéta les trois vers. Les esclaves dirent : Nous entendons ces vers pour la première fois ; nous n'avons vu personne. Dès lors il était convaincu que l'on venait de lui annoncer sa fin prochaine. Il fut plongé dans une profonde tristesse, et il mourut dix jours après, le jeudi, sixième jour du mois de dsou’l-‘hiddjè de l'an 169. Les traditions diffèrent sur le genre de sa mort. Quelques-uns rapportent que ce jour-là, à l'heure de la prière de l'après-midi, il était allé à la chasse. Vers le coucher du soleil, poursuivant une gazelle qui s'était réfugiée dans une ruine, Mahdî, qui était à cheval, voulut pénétrer à la suite de ses chiens dans cette ruine, dont la porte était très basse et étroite ; il se pencha sur la selle du cheval ; il eut le dos brisé contre la

porte, il tomba par terre et mourut sur-le-champ. Quand on l'eut transporté au palais, des cris et des lamentations retentirent, ses esclaves déchirèrent leurs vêtements, et le lendemain, elles se couvrirent de cilices. Mahdî avait un trésorier nommé Fâce‘h, qui avait lu les livres anciens et qui connaissait l'histoire des anciens rois. Cet homme, pleurant près du cadavre de Mahdî, dit : Je savais bien que ta passion pour la chasse serait ta perte ; car j'ai trouvé dans les vieilles traditions que tout roi qui a une passion quelconque, périt par cette même passion.

D'après un autre récit, Mahdî serait mort empoisonné, sans que sa mort eût été préméditée. Il avait une jeune esclave, nommée ‘Hasana, qui lui était plus chère que toutes ses autres femmes et qu'il distinguait entre toutes. Cette femme, voyant qu'il portait aussi une vive affection à une autre esclave, fut jalouse et résolut d'empoisonner sa rivale. Elle envoya donc, de sa chambre, par sa servante, un vase de colostre à la chambre de l'autre esclave. Mahdî, qui, vers le coucher du soleil, regardait de la terrasse dans le jardin, vit passer la servante avec le vase ; il eut envie de manger de ce lait ; il appela la jeune fille et lui demanda où elle portait ce plat. Elle lui répondit que ‘Hasana l'envoyait à une telle. — Donne-le-moi, dit le calife, je veux en manger ; ‘Hasana aimera mieux cela. La servante lui présenta le vase et il mangea. Cette femme ne savait pas ce que contenait le vase, ou si elle le savait, elle n'osait pas le dire. Avant que le soleil fût couché, Mahdî était mort. Quand ‘Hasana entendit le tumulte dans le palais, elle accourut sur la terrasse, en poussant des cris, les vêtements déchirés et les cheveux en désordre, se jeta sur Mahdî et dit : Je n'ai pas pu lutter contre Dieu et détourner sa volonté. J'ai voulu te posséder seule, et Dieu a voulu que tu ne fusses ni à moi, ni à aucune autre ! — D'après une autre version, ‘Hasana aurait envoyé à sa rivale des poires, dont l'une, la plus grande et la plus belle, placée en évidence, était empoisonnée. Lorsque Mahdî voulut en manger, il choisit la plus grande, celle qui était empoisonnée, et il mourut sur-le-champ. On l'enterra le lendemain, dans le jardin, sous un noyer, qu'il avait toujours aimé. Son fils Hâroun pria sur son corps. Mahdî, au moment de sa mort, était âgé de quarante-trois ans.

Mahdî était de taille élevée et maigre ; il avait le teint foncé et les cheveux blonds ; il avait un signe blanc sur son œil droit. Aucun

calife abbaside n'était plus éloquent que lui dans ses sermons ; aucun n'était plus juste, ni plus clément, ni plus généreux, ni plus pieux, ni plus sobre, ni plus vertueux, ni plus beau ; aucun d'eux n'était plus ferme contre les hérétiques. Sa justice était telle, qu'il jugeait lui-même les plaintes de ses sujets contre les agents du gouvernement, et il faisait assister à ces audiences les docteurs de la loi, les théologiens et les juges, afin que la présence de ces hommes respectables le préservât de prononcer un arrêt injuste, et qu'ils pussent l'avertir s'il commettait quelque erreur. À l'une de ces audiences, un homme porta plainte contre un agent, et réclama un certain domaine que, disait-il, l'agent lui avait enlevé. Le calife lui dit : Cette propriété est à moi, je suis en possession. C'est à toi, qui la réclames, de prouver tes droits. — Prince des croyants, dit le plaideur, si tu veux être défendeur, c'est encore à toi que je demanderai justice. — Mahdî, montrant le qâdhî [Mohammed, fils d'] ‘Abdallah, fils d’‘Olâqâ, qui était assis devant lui : Veux-tu accepter la décision du qâdhî ? — Oui, répondit le plaideur. Le calife le fit asseoir à côté de lui, sur son tapis de prière, et dit au qâdhî : Prononce entre nous. Le plaideur ayant exposé sa réclamation, le qâdhî demanda au calife ce qu'il avait à répondre. Mahdî dit : La propriété m'appartient, je suis en possession, et je ne reconnais pas les droits de cet homme. Le plaideur dit : Ô qâdhî, demande-lui depuis quand il la possède, s'il l'a obtenue avant ou après son avènement au trône. — Cela est inutile, répondit le qâdhî. Il ne reconnaît pas tes droits ; c'est à toi de les prouver, si tu peux. Le plaideur se leva et retourna à sa place. Mahdî dit : Ô qâdhî, cette propriété, je l'ai acquise depuis mon avènement ; je la lui donne ; tu es témoin de ma déclaration. Le qâdhî dit : En vérité, prince des croyants, cette audience est plus méritoire devant Dieu que si tu avais donné un million de dînârs aux pauvres. — Une autre fois, un descendant de Zobaïr-ben-al-‘Awwâm vint exposer qu'un domaine qu'il avait eu en Syrie, lui avait été enlevé arbitrairement par Walîd, fils d’‘Abdou’l-Mélik, et qu'il n'avait pu obtenir justice d'aucun de ses successeurs. — Pourquoi, lui dit Mahdî, n'as-tu pas plaidé devant ‘Omar, fils d’‘Abdou’l-‘Azîz, qui était le meilleur d'entre les Omayyades ? — Je l'ai fait, ma plainte n'a pas eu de suite. — Cependant, reprit Mahdî, parmi les califes omayyades, ‘Omar était un vrai Imâm ! — Prince des croyants, répliqua le plaideur, ‘Omar a

commis bien des injustices. — Lesquelles ? demanda le calife. — A chaque enfant mâle qui venait de naître dans la tribu d'Omayya, il fixait aussitôt une pension de cinq cents dirhems, ou au moins de trois cents dirhems, tandis qu'il ne donnait aux enfants des Benî-Hâschim et des Benî-Zobaïr, que cinquante ou soixante dirhems. C'est qu'il ne songeait qu'aux Benî-Omayya et non à l'équité. Il n'aurait jamais cassé la décision d'un calife omayyade. Mahdî, se tournant vers Abou-‘Obaïdallah, lui demanda si cela était vrai. — Oui, prince des croyants, répondit le vézir, il a favorisé les Benî-Omayya. Le calife donna l'ordre de rendre au plaideur la propriété, puis il dit : ‘Omar était le seul parmi les Omayyades que j'avais toujours regardé comme un homme juste, maintenant je vois que lui aussi était un tyran comme les autres.

Mahdî était extrêmement indulgent. Il pardonnait même aux plus grands coupables. Un de ses officiers, à qui il avait fait grâce, deux fois, se rendit coupable d'un nouveau méfait. Mahdî le fit venir et lui dit : N'as-tu pas honte ? Ne changeras-tu jamais ta conduite ? — Prince des croyants, répliqua l'officier, puisque je n'ai pas honte de commettre des fautes, n'aie pas honte de faire grâce. Que Dieu t'accorde de vivre cent années et que cent individus comme moi commettent chaque jour cent fautes, afin que tu puisses pardonner ! Le calife, vaincu par cette parole, pardonna à l'officier. La générosité de Mahdî était aussi très grande. On ne connaît aucun roi qui ait fait cadeau à un poète de cinquante mille dirhems, si ce n'est Mahdî, qui a donné à Merwân, fils d'Abou-‘Hafça, soixante-dix mille dirhems pour une seule pièce de vers. Un jour, lors de son pèlerinage, accomplissant ses tournées pieuses autour de la Ka‘ba, il entendit une femme bédouine, à la porte de la mosquée, demander l'aumône en termes éloquents. Il demanda à son serviteur Nacîr, qui était avec lui, combien il avait d'argent. — Cinq cents dînârs, répondit Nacîr. — Donne-les à cette femme, dit le calife. — Jamais roi ou calife n'a dépensé à un pèlerinage une somme aussi considérable ni fait autant de cadeaux, comme Mahdi, qui a consacré à son pèlerinage et distribué trente millions de dirhems, cinq cent mille dînârs et cent cinquante mille vêtements. — Quant à sa piété, on raconte qu'un jour, un violent ouragan, qui s'était déchaîné sur la ville de Baghdâd, faillit

faire écrouler tous les édifices et ensevelir sous leurs ruines les habitants. On vit alors Mahdî prosterné dans son palais et priant ainsi : Seigneur, tu as confié à ma garde la nation de ton apôtre. Ne la punis pas pour les nombreux péchés que j'ai commis. En considération de la figure florissante et inaltérable de Mohammed, sauve cette nation ! Il pria ainsi avec ferveur, jusqu'à ce que l'ouragan cessât. Rabîʻa, son chambellan, a raconté le fait suivant : On m'avertit, une certaine nuit, que Mahdî s'était levé, qu'il était seul dans son cabinet et qu'il priait. J'entrai dans cette chambre, qui était simplement blanchie à chaux et sans aucun ornement ; la lumière blanche de la lune qui tombait sur les murs et sur le divan faisait ressortir davantage la couleur rouge d'un tapis qui couvrait le sol, et sur lequel se tenait Mahdi, vêtu de blanc, le visage tourné vers le divan. Il récitait le Coran d'une voix douce, et ne remarquait pas ma présence. Mon admiration était sollicitée à la fois par cette chambre, la lumière de la lune qui l'éclairait, le calife, vêtu de blanc, implorant Dieu, et sa voix mélodieuse. Je m'avançai et me plaçai derrière lui. Il lisait à haute voix et en pleurant la sourate *Ceux qui sont incrédules*, et il était arrivé à ce verset : « Ceux d'entre vous qui, ayant l'autorité, veulent commettre de mauvaises actions sur la terre et briser les liens de la parenté, ceux-là ont été maudits par Dieu, etc. » (Sur. XLVII, vers. 24 et suiv.) Après avoir lu ce passage, il le répétait une seconde fois, et ses larmes coulaient sur le tapis. Après avoir terminé la sourate, et clos sa prière par le salut, sans détourner le visage il appela un serviteur et lui dit : Va chercher immédiatement Rabîʻa. Alors, continue le narrateur, je signalai ma présence et dis : Me voilà, prince des croyants. Le calife se retourna et me dit : Depuis quand es-tu là, ô Rabîʻa. ? — Je viens d'entrer, répondis-je, parce que j'ai entendu le prince des croyants réciter le Coran. — Mahdî reprit : Va chercher Mousâ, fils de Djaʻfar. Or Mousâ, fils de Djaʻfar aç-Çâdiq, accusé de faire de la propagande dans le Khorâsân et de convoiter le pouvoir, avait été arrêté par Mahdî et confié à la garde de Rabîʻa. J'allai le chercher, raconte Rabîʻa, et l'amenai. Le calife, qui était toujours assis sur son tapis de prière, et qui pleurait, lui dit : Ô Mousâ, fils de Djaʻfar, Dieu a dit : « Ceux d'entre vous qui, ayant l'autorité, veulent commettre de mauvaises actions sur la terre et briser les liens de la

parenté... » Moi, je ne veux pas briser les liens de la parenté, mais toi non plus, tu ne dois pas les briser. Puis il ajouta : Je vais te dire une chose que tu feras, j'en suis certain. Jure-moi que, aussi longtemps que je vivrai, tu ne te révolteras pas. Après ma mort tu seras libre de faire ce que tu voudras. Mousâ ayant juré, Mahdî lui donna la liberté dans cette nuit-là même.

Mahdî est le seul calife abbaside qui n'ait pas bu du vin. Mais il aimait beaucoup la musique ; il faisait souvent venir des musiciens qui chantaient devant lui.

CHAPITRE XXI

Règne de Mousâ al-Hâdî

Mahdî, en quittant Baghdâd, y avait laissé Rabî‘a comme son lieutenant, et toute l'armée. Mousâ al-Hâdî, son héritier présomptif, se trouvait alors dans le Taberistân, où il faisait la guerre contre Scherwîn. Après la mort de Mahdî, à Mâsabadsân, Hâroun, sur le conseil de Ya‘hyâ, fils de Khâlid, fit prêter par les troupes le serment d'hommage au nom de son frère. Il voulut ensuite ramener le corps de son père à Baghdâd, pour l'y enterrer ; mais il renonça à ce projet, car il craignait d'une part que les troupes qui se trouvaient à Mâsabadsân ne réclamassent un don d'avènement, et d'autre part que les soldats de la garnison de Baghdâd, en voyant le cercueil, ne demandassent aussi de l'argent, et qu'enfin il n'y eût une émeute. Il fit enterrer Mahdî à Mâsabadsân et adressa à Rabî‘a une lettre, par laquelle il lui recommanda de faire prêter le serment par les troupes de Baghdâd, et d'envoyer, par Nacîr, le chambellan, l'anneau, le bâton et le manteau du Prophète et les autres insignes du califat à Mousâ. Rabî‘a exécuta ces ordres, mais les soldats de la garnison de Baghdâd refusèrent de prêter serment, à moins de recevoir comme don deux années de solde. Rabî‘a les pria en vain d'attendre l'arrivée de Mousâ, qui, disait-il, était seul le maître d'accorder leur demande ; ils voulurent le massacrer, se révoltèrent et saccagèrent sa maison, et il fut obligé de se cacher. Lorsque Hâroun arriva à Baghdâd, Ya‘hyâ, fils de Khâlid, eut une conférence avec Rabî‘a, [sur l'invitation de] Khaïzourân, concubine de Mahdî et mère de Hâroun, qui était en possession de tous les trésors de Mahdî et de toute l'autorité. Ya‘hyâ dit à Rabî‘a : Tu as eu tort de provoquer cette émeute ; si tu ne leur donnes pas cet argent, l'affaire sera devenue si grave, lorsque le calife arrivera, qu'il ne sera plus possible d'en sortir. Il se jeta ensuite au milieu des groupes de soldats, les calma, leur accorda un don de dix-huit mois de

solde et leur fit payer cet argent sur-le-champ. Al-Hâdî, en apprenant ce qui venait de se passer, fut très satisfait de la conduite de Ya‘hyâ. Voyageant par les chameaux de la poste, il arriva à Baghdâd, avec sa suite, vingt jours après son départ du Taberistân. L'ordre était rétabli dans la ville et son autorité fut universellement reconnue. Il choisit Rabî‘a comme son vézir, laissa à Hâroun le gouvernement de la province d'Afrique et des provinces d'Occident que Mahdî, vers la fin de sa vie, lui avait donné, et nomma ‘Ali, fils d’‘Isâ, fils de Mâhân, chef de la police. Après avoir conclu la paix avec Scherwîn, il lui donna le gouvernement du Taberistân.

Mousâ al-Hâdî fit son entrée dans la ville de Baghdâd le dixième jour du mois de çafar.

CHAPITRE XXII

Les athées sous le règne de Hâdî

Sous le règne de Hâdî, les athées (zanâdiqa) étaient devenus fort nombreux. Ces gens, qui n'étaient pas musulmans, tournaient en ridicule les doctrines et les dogmes de l'islamisme. Ils prétendaient que le Prophète n'avait été qu'un homme sage, qui avait établi cette religion au moyen de sa sagesse ; que le Coran était un produit de son éloquence naturelle ; qu'il avait interdit les rapports sexuels des hommes avec leurs mères, leurs sœurs et leurs filles ; enfin que, s'il surgissait un autre homme doué d'éloquence, il pourrait aussi bien que Mohammed fonder une religion. Ces impies s'unissaient, à l'exemple des mages, à leurs filles, à leurs sœurs et à leurs mères ; ils n'accomplissaient aucune des pratiques de la religion musulmane, ni la prière, ni le jeûne, ni l'aumône, ni le pèlerinage, et raillaient ceux qui les pratiquaient. Ainsi quand ils voyaient une assemblée de fidèles qui priaient, ils disaient : Voilà des chameaux à la file ; de ceux qui se prosternaient, ils disaient qu'ils montraient leur derrière à leur Dieu. À la Mecque, assistant aux cérémonies du pèlerinage et voyant les musulmans faire les tournées autour de la Ka‘ba, ils demandaient aux pèlerins en riant : Que cherchez-vous dans cette maison ? Quand, le jour du sacrifice, on égorgeait des brebis, ils disaient : Quel est le crime de ces pauvres bêtes pour qu'il faille verser leur sang ? Ils raillaient ceux qui accomplissaient la cérémonie de Çafâ et de Marwa, en disant : Ces hommes ont-ils volé pour courir ainsi ? Et ainsi des autres pratiques. Il n'y a pas dans le monde de doctrine plus funeste que celle des *zanâdiqa*, et tous les théologiens sont d'accord en ceci, qu'elle est plus détestable que le judaïsme, le christianisme, le parsisme et le polythéisme ; car dans ces religions, si un homme abandonne une croyance, il en embrasse une autre qu'il croit plus vraie ; tandis que les *zanâdiqa* contestent le principe même de la

religion et considèrent comme illusoires le culte des chrétiens, celui des juifs, et tous les autres cultes ; ils nient l'existence de Dieu et la réalité des Prophètes. Ils prétendent que ce monde sera toujours tel qu'il est et qu'il a toujours été ; que les hommes naissent et meurent comme l'herbe qui sort chaque année de terre, dessèche et tombe ; personne ne sait d'où elle vient ni où elle va ; enfin que c'est le soleil, la lune et les étoiles, corps visibles, qui font croître les hommes et les plantes et qui les font périr ; chacun peut faire ce qu'il veut. Voilà en quoi consiste leur doctrine. Cependant ils ne croient pas permis de faire le mal, ou ce que les sages considèrent comme tel, par exemple l'injustice, l'oppression et le mensonge. Ils estiment aussi qu'il faut éviter d'offrir aux regards des hommes la vue des choses qui pourraient leur déplaire ; qu'il faut porter des vêtements qu'ils aiment voir. En dehors de cette règle, ils n'ont aucune loi, ni dogme, ni rite. Dans les ouvrages scolastiques ils sont appelés *nihilistes ou matérialistes.* Mahdî avait fait mettre à mort un grand nombre de ces sectaires et les avait réduits à l'impuissance ; mais ils se montrèrent de nouveau sous le règne de Hâdî, qui les extermina tous. La plupart d'entre eux appartenaient aux classes élevées et étaient distingués soit par leur talent oratoire ou poétique, soit par leur haute intelligence et leur sagesse. Tel était ‘Abdallah, fils de Moqaffa‘, l'un des meilleurs écrivains arabes, le même qui a traduit en arabe le livre de Kalîla et Dimna. Hâdî avait pour général en chef ‘Ali, fils de Yaqtîn, fameux capitaine, dont l'autorité était presque égale à celle du souverain. Son père Yaqtîn, affranchi de Mançour, son garde des sceaux et son homme de confiance, avait occupé la première place dans l'estime de ce calife. Il avait conservé ses fonctions de garde des sceaux sous Mahdî et les conservait encore sous Hâdî. Toutes les affaires de l'État passaient par ses mains, on lui adressait tous les rapports et il les transmettait au calife. On cite encore parmi ces sectaires, Yezdân, fils de Bâdsân, le plus grand écrivain de la Perse ; ‘Abdallah, fils d’‘Obaïdallah, le vézir, qui remplaçait son père comme vézir de Mahdî ; un Abbaside, nommé ‘Abdallah, fils de Dâoud, fils d’‘Alî, fils d’‘Abdallah, fils d’‘Abbâs ; un membre de la famille de Hâschim, (le chef de cette famille), Ya‘qoub, fils d'al-Fadhl, fils d’‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d’‘Abbâs, fils de Rabî‘a, fils de ‘Hârith, fils d’‘Abdou’l-Mottalib. Ces personnages propageaient leur doctrine

parmi le peuple et faisaient, du temps de Mahdî, des prosélytes nombreux dans différentes classes ; des écrivains, des savants, des théologiens, des gens nobles et des hommes du peuple s'y étaient ralliés. C'étaient tous ceux qui avaient voulu se soustraire à l'observation des lois de l'islamisme ; qui, par paresse, n'accomplissaient pas la prière et la purification légale ; qui ne voulaient pas faire, en hiver, les ablutions avec de l'eau froide, ni pratiquer le jeûne pendant l'été, ni donner l'aumône, ni réprimer leurs désirs et leurs convoitises ; tous ceux enfin qui trouvaient trop difficiles les obligations de la loi musulmane, définies dans le Coran en ces termes : « Dis aux croyants de tenir en garde leurs yeux et d'éviter les actions impudiques, etc. » (Sur. XXIV, vers. 30.) On rapporte que les chefs de la secte des *zanâdiqa,* s'étant réunis, dirent entre eux : De toutes les institutions musulmanes établies par Mohammed, il n'y en a point de plus solide ni de plus importante que le Coran ; les musulmans vantent le beau langage, la parfaite disposition et les nombreuses sentences de ce livre et prétendent que, ni avant ni après la révélation, aucun orateur, poète, traditionniste, aucun des célèbres auteurs arabes, n'a pu produire une sourate aussi belle que celles du Coran. « Quand même les hommes et les *djinn* se réuniraient, ils ne pourraient pas produire une telle composition. » (Sur. XVII, vers. 90.) Il faudrait, dirent les sectaires, faire un livre pareil au Coran, et montrer au monde que nous avons été aussi habiles pour le beau langage que Mohammed. En conséquence, quatre personnages, à savoir : ‘Abdallah, fils de Moqaffa‘ ; Çâli‘h, fils d’‘Abdou’l-Qaddous ; ‘Abdallah, fils d’‘Obaïdallah, et ‘Abdallah, fils de Dâoud, fils d’‘Alî, fils d’‘Abbâs, se concertèrent pour composer un livre comme le Coran. Tous les quatre savaient parfaitement manier la langue arabe ; mais le plus distingué d'entre eux était Ibn-Moqaffa‘, qui, de l'aveu unanime des auteurs de son temps, surpassait tous les autres par l'élégance de sa prose. Aussi fut-il choisi par les trois autres pour s'occuper de la rédaction et du style du livre qu'ils voulaient composer. Ibn-Moqaffa‘ accepta cette proposition, et il dit : Je demande un an de temps et tant de milliers de dirhems, du papier, du parchemin et de l'encre ; je me mettrai à rédiger une sourate, et la recommencerai toujours pour la rendre plus parfaite, jusqu'à ce qu'elle soit telle que je la désire ; je l'écrirai alors sur du parchemin, de ma

propre main, et la montrerai au public. Je demande aussi pour cette année que l'on me donne une nourriture variée, selon mon goût et les besoins de ma nature, afin d'augmenter mes forces physiques et morales et de me donner un sentiment constant de bien-être. Mais je ne dois pas en avoir la préoccupation ; il faut qu'un homme soit chargé de me procurer et préparer ces aliments, et de me les apporter aussitôt que je lui ferai signe. De plus, il ne faut pas que je sois troublé et distrait de ma méditation par des visiteurs. Un seul serviteur aura accès dans mon appartement pour recevoir mes ordres et les exécuter. Dans un an, le livre sera terminé, et il sera plus beau que le Coran. Chacun de ces quatre personnages voulut contribuer à cette entreprise. Cali‘h, fils d’‘Abdou’l-Qaddous déclara qu'il fournirait le parchemin, le papier et l'encre ; ‘Abdallah, fils d’‘Obaïdallah, offrit la maison et le serviteur ; un autre se chargea de l'entretien. ‘Abdallah, fils de Moqaffa‘, se mit à l'œuvre et travailla pendant six mois, sans être dérangé par personne. Au bout de ce temps, ses amis voulurent voir ce qu'il avait fait. En entrant chez lui, ils le virent assis devant une feuille de papier, le calam à la main, dans l'attitude de la réflexion, et à droite et à gauche de lui une grande quantité de papier noirci et déchiré. Ils lui demandèrent ce qu'il avait produit pendant ces six mois. — Rien, répondit-il. Le premier jour que je fus au travail, je pris le Coran et, en le lisant du commencement à la fin, j'éliminai tous les versets particulièrement beaux, que je savais ne pouvoir imiter facilement, afin de m'essayer d'abord à ceux qui étaient à la portée de mon intelligence, jusqu'à ce que mon imagination fût plus exercée. Eh bien, malgré toute mon éloquence, je suis resté depuis six mois sur un seul verset, que je refais constamment, et il ne me vient aucune idée, dont je sois satisfait ou que l'on puisse comparer à l'original. — Quel est ce verset ? — C'est un verset de l'histoire de Noé : « Il fut dit : Terre, absorbe tes eaux ; ciel, retiens ta pluie. Et l'eau fut diminuée, et le décret fut exécuté. Et l'arche s'arrêta sur le Djoudî. Et il fut dit : Adieu ce peuple de pécheurs ! » (Sur. XI, vers. 46.) — Montre-nous, dirent alors les amis d’‘Abdallah, toutes les feuilles que tu as écrites ; peut-être s'y trouve-t-il, à ton insu, quelque chose qui soit pareil au Coran. Ils examinèrent tout ce qu'il avait composé depuis six mois, mais ils ne trouvèrent rien de pareil, quoique son style fût au-dessus de tout autre de son temps. Alors ils dirent : En six mois tu n'as pas

réussi à faire un seul verset ; combien de temps te faudrait-il donc pour composer tant de milliers de versets, de lois, de prescriptions et de défenses, tant de similitudes et de miracles, qui se trouvent dans le Coran ? Il ne faut pas y songer ; cesse ce travail. Et ils renoncèrent à leur projet. — Ils avaient continué à recruter des adhérents, et du temps de Mahdî, ils voulaient même s'emparer du pouvoir. Mahdî les fit périr tous, sauf deux Hâschimites, à savoir Ya‘qoub, fils de Fadhl, et ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, fils de Dâoud ; car il avait juré de ne jamais faire mourir un membre de la famille de Hâschim, dont Mançour avait tué un si grand nombre qu'il craignait la voir s'éteindre complètement. En conséquence, il fit mettre ces deux personnages en prison, où ils restèrent jusqu'à sa mort. Hâdî les fit comparaître devant lui ; Ya‘qoub et ‘Abdallah avouèrent leur athéisme, en disant : L'islamisme est un mensonge, Mohammed n'est pas l'apôtre de Dieu ; si vous pouvez nous prouver la vérité de cette croyance par des raisons qui nous paraîtront justes, nous l'accepterons. Les docteurs de la loi et les théologiens disputèrent avec eux et leur présentèrent des preuves évidentes, sans pouvoir les convaincre. La fille de Ya‘qoub ayant ensuite avoué qu'elle était enceinte des œuvres de son père, Hâdî condamna les deux sectaires à être pendus. Aucun autre athée ne se montra pendant la durée de son règne.

CHAPITRE XXIII

Mort de Mousâ al-Hâdî

Au mois de Rabî‘a premier de l'an 170, Hâdî, après une maladie de trois jours, mourut dans un village nommé ‘Isâ-Âbâd, près de la ville de ‘Hadîtha, sur le territoire de Mossoul. Il vivait en discorde avec sa mère Khaïzourân. Celle-ci avait eu tant de pouvoir sur Mahdî, qu'aucune de ses demandes n'avait jamais été refusée par lui. Chaque matin, les généraux, ministres et officiers allaient présenter leurs hommages d'abord à elle, à Mahdî ensuite ; et son autorité était plus grande que celle du calife. Elle continuait à exercer son influence après l'avènement de Hâdî, qui en était mécontent ; il refusait désormais de lui accorder ses demandes, et elle fut négligée par les courtisans. Khaïzourân avait une esclave, nommée Khâliça, qui était chargée de recevoir les personnes qui venaient lui présenter leurs hommages, qui écoutait leurs demandes et leur rapportait la réponse de sa maîtresse. Or il arriva qu'un jour, Khaïzourân, ayant envoyé son esclave auprès du calife pour lui demander une faveur pour ‘Abdallah, fils de Mâlik, le préfet de police de Mahdi, et que le calife la lui ayant refusée deux fois, elle lui fit dire qu'elle l'avait déjà promise à ‘Abdallah. Hâdî se mit en colère et dit à sa mère : De quel droit promets-tu et accordes-tu aux gens des faveurs ? Pourquoi ta porte est-elle assiégée comme la cour d'un roi, par une foule de courtisans ? Reste dans tes appartements à filer du coton, à lire le Coran et à prier. Il ne t'appartient pas d'accorder des faveurs aux gens. Si j'apprends que quelqu'un t'adresse encore une demande et que tu donnes audience à quelqu'un, je saurai ce que j'aurai à faire. Khaïzourân, après cet entretien, quitta le calife très affligée et en pleurant. Le lendemain, Hâdî fit appeler ses officiers et leur adressa cette question : Est-ce ma mère ou la mère de chacun d'entre vous qui doit être plus respectée ? — C'est ta mère, répondirent les officiers. — Eh

bien, reprit le calife, seriez-vous contents si les gens s'entretenaient de vos mères et de leurs faits et gestes, et puis-je souffrir que dans les réunions et dans les bazars, ma mère soit le sujet des conversations ; que l'on dise : La mère du calife a fait ceci, a dit cela ? Pourquoi donc communiquez-vous avec elle, pourquoi allez-vous chez elle, et pourquoi parlez-vous d'elle ? Je jure par Dieu que quiconque se présentera encore chez Khaïzourân, sera puni ; je confisquerai ses biens et le ferai détenir en prison jusqu'à sa mort ! À partir de ce moment, les courtisans cessèrent d'aller chez la mère du calife.

Un mois après cet évènement, Hâdî envoya à Khaïzourân un plat de riz dont il avait mangé la moitié et lui fit dire : J'ai trouvé ce plat excellent ; je t'en envoie la moitié ; mange-le, avant qu'il soit froid. Or la partie du plat qu'il lui envoyait était empoisonnée. Khaïzourân, ayant commencé à en manger, éprouva du malaise et repoussa le plat ; puis, quand il fut froid, elle en donna à un chien, qui mourut aussitôt. Khaïzourân fit dire au calife : N'as-tu pas honte et ne crains-tu pas Dieu de vouloir empoisonner ta mère ? Hâdî répondit : Ma mère s'est conduite de telle manière que j'ai eu honte de son déshonneur. Jamais il n'y a eu de souverain qui ait vu régner sa mère à sa place. Khaïzourân jura qu'elle n'adresserait plus jamais la parole à Hâdî et qu'elle n'irait plus le voir. Lorsque Hâdî mourut, Khaïzourân dit : C'est ce que je désirais. Quelques-uns disent que Hâdî est mort d'un abcès au ventre qui s'était ouvert à l'intérieur et que pendant trois jours il en souffrait beaucoup, sans pouvoir manger ni boire. D'après une autre tradition, il aurait été, étant ivre, étouffé par ses jeunes esclaves, à qui Khaïzourân avait donné une forte somme d'argent. Après l'avènement de Hâroun, Khaïzourân reprit son ancienne influence et la garda jusqu'à sa mort.

Hâdî mourut dans la nuit du vendredi [au milieu] du mois de Rabî‘a premier de l'an 170 de l'hégire. Il fut enterré à ‘Isa-Âbâd, dans un jardin. Hâdî était de taille élevée, beau de visage ; son teint était blanc et rose. Sa lèvre inférieure était trop courte et ne couvrait pas ses dents ; on lui disait toujours [dans son enfance] : « Mousâ, ferme la bouche », ce qui lui fit donner le sobriquet de *Mousâ itbiq.* Il était âgé, au moment de sa mort, de [vingt-]six ans, et avait occupé le trône pendant un an et trois mois.

CHAPITRE XXIV

Règne de Hâroun ar-Raschîd

On rapporte que Hâroun avait accompagné Hâdî à ‘Isâ-Abâd, qu'il pria sur son corps, et qu'il fut immédiatement proclamé. On rapporte aussi que Ya‘hyâ, fils de Khâlid, vézir de Hâdî, était alors en prison et que Hâdî avait voulu le tuer. Hâroun, investi des insignes du califat par Harthama, fils d'A‘yan, dans la nuit même où mourut Hâdî, fit mettre en liberté Ya‘hyâ, fils de Khâlid, et le nomma son vézir. Hâroun, au moment de monter sur le trône, était âgé de vingt-deux ans. Il était né à Reï, lorsque Mahdi se trouvait dans cette ville. Il était frère de lait de Fadhl, fils de Ya‘hyâ. Hâdî avait voulu faire reconnaître son fils Dja‘far comme héritier présomptif du trône, et il avait déjà reçu le serment de quelques chefs de l'armée ; puis il avait abandonné ce projet. Après avoir pris possession du pouvoir, Hâroun força Dja‘far de faire une déclaration publique, par laquelle il déliait de leur serment ceux qui le lui avaient prêté, et reconnaissait que le pouvoir appartenait de droit à son oncle. Le lendemain, Hâroun fit partir des lettres pour toutes les provinces, annonçant son avènement et exigeant le serment d'hommage. Dans la même nuit [où il monta sur le trône] on lui annonça qu'il venait de lui naître un fils. [Il considérait cet évènement comme un heureux présage] et appela son fils ‘Abdallah, qui est le même que Mâmoun. [Quand il fut de retour à Baghdâd] Hâroun alla avec sa suite au pont, et dit à Ya‘hyâ : Mahdi m'avait fait cadeau d'une bague de rubis, dont la valeur était de cent mille dinars. Me trouvant un jour chez Hâdî, il vit cette bague à mon doigt et en eut envie. Quand je l'eus quitté, il envoya quelqu'un après moi pour me la demander. J'étais sur le pont, lorsque je fus rejoint par son messager, et furieux de cette demande, je pris la bague et la jetai dans le Tigre. Faites venir des plongeurs, pour qu'ils la cherchent. Il y avait cinq mois que la bague était dans le fleuve, et personne ne

croyait qu'on la retrouverait. Les plongeurs entrèrent dans l'eau et la trouvèrent à l'endroit où il l'avait jetée. Hâroun était très heureux de cet évènement de bon augure.

‘Abdallah, fils de Mâlik, al-Khozâ‘î, capitaine des gardes de Hâdî, avait prêté le serment d'hommage à Dja‘far, et dans ce serment il avait fait vœu d'accomplir le pèlerinage à pied. Lorsque Dja‘far déliait de leur serment tous ceux qui l'avaient prêté, ‘Abdallah consulta les docteurs de la loi, qui lui répondirent qu'il était possible de se dégager de tout serment en assumant l'expiation, mais que l'abandon d'un engagement d'accomplir le pèlerinage à pied ne pouvait pas être expié. En conséquence ‘Abdallah se mit en route, en marchant pieds nus. Des serviteurs le précédaient d'une station à l'autre et étendaient sur la route de gros tapis, qu'ils enlevaient après qu'il eût passé, pour en couvrir une autre section du chemin. C'est ainsi qu’‘Abdallah arriva au but de son voyage et qu'il se dégagea de son serment.

[En cette même année] naquit à Hâroun son fils Mohammed al-Émîn qu'il préférait à Mâmoun, qui était l'aîné, parce que celui-ci était né d'une esclave, tandis que la mère de Mohammed était Zobaïda, fille de son oncle Dja‘far, fils de Mançour. Hâroun choisit Ya‘hyâ, fils de Khâlid, comme son vézir, en lui donnant plein pouvoir sur toutes les affaires. Mais Khaïzourân s'étant arrogé la même autorité qu'elle avait eue du temps de Mahdi, il était obligé de lui soumettre tout ce qu'il voulait exécuter. Hâroun se rendit à Tous et fit construire sur la route un grand nombre de caravanseraï. Quand il fut de retour, il accomplit le pèlerinage. En l'an 173, Khaïzourân fit également le pèlerinage ; elle mourut peu de temps après, et Ya‘hyâ, fils de Khâlid, fut désormais maître absolu du gouvernement. Hâroun révoqua Dja‘far, fils de Mohammed, fils d'al-Asch‘ath, gouverneur du Khorâsân, qui avait été nommé par Hâdî, et lui donna comme successeur son fils ‘Abbas. En l'an 175, Hâroun fit reconnaître son fils Mohammed al-Émîr, âgé de cinq ans, comme héritier présomptif du trône, malgré les murmures du peuple, à qui il répugnait de prêter serment à un enfant. Fadhl, fils de Ya‘hyâ, qui avait élevé Mohammed, fut nommé gouverneur du Khorâsân, en remplacement d’‘Abbâs, fils de Dja‘far ; il avait pour mission de faire prêter le serment aux habitants de cette province. Quand il eut terminé cette tâche dans l'espace d'une année, le calife le rappela et le chargea de la même mission dans la province

de l’Irâq ; il donna le gouvernement du Khorâsân à son oncle [Khâlid] al-Ghitrîf, frère de Khaïzourân. Après avoir fait prêter le serment dans l‘Irâq, Fadhl fut investi, en l'an 176, du gouvernement d'un territoire qui comprenait Qoumès, le Taberistân, Reï, Nehâwend, le Kouhistân, Hamadân, une partie de l'Arménie et de l'Adserbaïdjân, jusqu'à la frontière de l’Irâq.

En l'an 176, Ya‘hyâ, fils d’‘Abdallah-ibn-‘Hasan, leva l'étendard de la révolte et s'empara du Taberistân. Ya‘hyâ, fils d’‘Abdallah, et son frère Idrîs (ils étaient frères de Mohammed et d'Ibrahîm, qui s'étaient révoltés sous le règne de Mançour) avaient pris part, sous le règne de Hâdî, à l'insurrection de leur cousin ‘Hosaïn, fils d’‘Alî, à Médine. Après la mort de celui-ci, ils s'étaient sauvés par la fuite. Idrîs s'était réfugié à Tanger, où il réussit à se faire reconnaître comme souverain. Hâdî le fit ensuite empoisonner par un homme nommé Schammâkh. Ya‘hya s'était rendu dans le Guîlân, dont les habitants l'accueillirent et embrassèrent sa cause, et il eut bientôt une armée nombreuse. Hâroun envoya contre lui Fadhl, fils de Ya‘hya, qui quitta Baghdâd avec cinquante mille hommes. Fadhl prit résidence à Reï et y demeura une année, en négociant avec Ya‘hya ; par la persuasion et par les promesses qu'il lui fit au nom du calife, il finit par l'amener à un arrangement pacifique. Ya‘hya demanda que l'acte d'amnistie, avec les stipulations qui avaient été convenues entre eux, et dont il envoya la rédaction, fût signé par le calife lui-même. Fadhl transmit cet acte à Hâroun qui le signa de sa propre main et le fit signer par les principaux habitants de Baghdâd, par les Benî-Hâschim, les docteurs de la loi, et les qadhîs. Ya‘hya se rendit ensuite auprès de Fadhl, qui le conduisit à Baghdad. Le calife, très heureux que cette révolte se fût terminée sans qu'il eût été nécessaire d'avoir recours aux armes, le traita avec grand honneur, lui fit préparer une maison, et les chefs de l'armée et les principaux habitants vinrent le saluer. Ya‘hyâ ne s'était pas attendu à un accueil aussi honorable. Mais cinq mois après, Haroun le fit mettre en prison, sous le prétexte, vrai ou faux, que l'on aurait saisi des lettres à lui adressées par les gens de Daïlam. Après l'avoir laissé en prison pendant cinq mois, il le fit empoisonner.

En cette même année, Haroun rappela du Khorasan son oncle al-Ghitrîf, et donna le gouvernement de cette province à ‘Hamza, fils de Malik, fils d'Ibrahîm, al-Khozâ‘i. Dja‘far, fils de Ya‘hya, fils de

Khâlid, fut investi du gouvernement de l'Égypte. ‘Hamza, après avoir occupé son poste pendant une année, fut remplacé par Fadhl, fils de Ya‘hyâ, fils de Khâlid. Fadhl arriva dans le Khorâsân en l'an 178, et administra la province avec justice et équité pendant sept mois. Il se rendit dans la Transoxiane et alla jusqu'à Oschrousna. Haroun le rappela ensuite et lui donna pour successeur Mançour le ‘Himyarite. Lorsque Fadhl revint, le calife alla au-devant de lui avec toute sa suite.

En l'an 179, Hâroun envoya Dja‘far, fils de Yâ‘hyâ, en Syrie, pour y rétablir l'ordre. Il le fit accompagner par plusieurs généraux, tels que Mohammed, fils de Mousayyab ; Schebîb, fils de Qa‘htaba, et Harthama, fils d'A‘yan, qui revint de la province d'Afrique pour le rejoindre. Après avoir apaisé les troubles, Dja‘far revint à Baghdâd, dans le courant de la même année, laissant en Syrie un lieutenant nommé ‘Adî. Hâroun lui donna le gouvernement du Khorâsân, et le remplaça, quelque temps après, par son fils ‘Isâ, fils de Dja‘far. En cette même année, le calife, qui n'aimait pas la ville de Baghdâd, dont l'air, disait-il, était mauvais et ne lui convenait pas, donna le gouvernement de cette ville à Mohammed al-Émîn, et se rendit à Raqqa, près de Mossoul, où il établit sa résidence. De là, il se transporta à ‘Hîra, et y fit construire de nombreux édifices ; mais ayant été offensé par les habitants de Koufa, il retourna à Raqqa.

En l'an 186 Hâroun fit une expédition dans le pays de Roum ; il prit la ville de Çafçâf et la fit détruire. Quand il fut de retour, dans le courant de la même année, il donna le gouvernement du Khorâsân à [‘Ali, fils d'] ‘Isâ, fils de Mâhân. Lorsqu'il eut occupé ce poste pendant une année, le calife, ayant été prévenu contre lui, le demanda à sa cour. ‘Ali remit le gouvernement de la province à son fils Ya‘hyâ et se présenta, avec des cadeaux nombreux, devant le calife, qui fut satisfait de lui, et voyant qu'il avait été calomnié, le renvoya dans le Khorâsân.

En l'an 189, Hâroun partagea le gouvernement de l'empire entre Mâmoun et Émîn ; il donna le Khorâsân et toutes les contrées orientales à Mâmoun, et tout l'occident à Émîn. Dans le Khorâsân, dans la ville de Nasâ, un Khâridjite nommé Abou’l-Khaçîb avait levé l'étendard de la révolte. Hâroun envoya contre lui ‘Alî, fils d’‘Isâ. Abou’l-Khacîb fut tué et l'ordre rétabli.

Hâroun, en l'an 175, avait fait reconnaître comme héritier présomptif du trône son fils Mohammed al-Émîn. Mais lorsque Mohammed et ‘Abdallah eurent atteint l'âge viril, le calife voulut laisser à ‘Abdallah une part de l'empire et le désigna comme successeur de Mohammed, espérant que cet arrangement préviendrait tout sujet de discorde entre les deux frères. En conséquence, en l'an 189 il fit proclamer à Raqqa, ‘Abdallah, auquel il donna le surnom de Mâmoun, successeur de Mohammed al-Émîn, et lui assigna comme sa part du gouvernement Reï, le Khorasan et quelques autres villes. Il avait encore un autre fils, plus jeune, nommé Qâsim, et surnommé Moutaman, [auquel il fit prêter serment comme successeur désigné de Mâmoun, et] qui reçut la province de Djezîra, Mossoul, et les frontières du pays de Roum. En 190 Haroun, accompagné de ses deux fils Émîn et Mâmoun, partit pour le pèlerinage. Après en avoir accompli les cérémonies, il réunit tous les pèlerins dans la mosquée de la Mecque, et présenta tant à Émîn qu'à Mâmoun un écrit par lequel chacun d'eux jurait de respecter le droit de l'autre. Quand, sur l'ordre de leur père, ils voulaient fixer ces écrits à la porte de la Ka‘ba, ils les laissèrent tomber de leurs mains, circonstance qui fut considérée par le peuple comme un présage du non-accomplissement des stipulations de Hâroun. Celui-ci, de retour à Raqqa, envoya Mohammed à Baghdad. Les dépenses de ce pèlerinage s'étaient élevées à la somme d'un million de dinars.

Chapitre xxv

La famille des Barmécides et leur disgrâce

Ya‘hya, fils de Khâlid, avait quatre fils : Fadhl, Dja‘far, Mousâ et Mohammed. Fadhl et Dja‘far exerçaient habituellement les fonctions du vézirat, à la place de leur père, qui était âgé ; Hâroun appelait tantôt Fadhl, tantôt Dja‘far, pour exercer le pouvoir. Mousâ et Mohammed n'étaient pas ministres, mais ils avaient le rang d'émir. Ils avaient des enfants, et Ya‘hya avait aussi des cousins, qui tous avaient la position d'émir. Toute la famille de Barmak était parvenue à un rang très élevé par l'influence de Ya‘hyâ. De tous les fils de Ya‘hyâ, Dja‘far était celui que Hâroun aimait le plus. Fadhl, qui était le frère de lait du calife, éprouvait toujours la plus grande répugnance d'assister aux parties de plaisir de Hâroun, lorsque celui-ci s'amusait à boire en compagnie de femmes, d'esclaves et de musiciens ; enfin il prit le parti de se retirer complètement de ces réunions et fit vœu de s'abstenir désormais du vin.

Quand Ya‘hyâ fut vieux, il demanda à Hâroun l'autorisation de se retirer à la Mecque pour y vivre dans les pratiques de la dévotion. Hâroun la lui refusa, en disant : Fadhl et Dja‘far tes fils, sont l'un et l'autre en état d'exercer les fonctions du vézirat. Fais-toi remplacer par celui des deux que tu voudras ; il me fera les rapports, je lui ferai connaître mes décisions, qu'il te soumettra ensuite pour les faire exécuter, après avoir pris ton conseil. En conséquence, Ya‘hyâ choisit son fils Fadhl, qui était plus âgé que Dja‘far, avait plus d'expérience, et était plus habile dans les affaires ; il lui remit le sceau du calife et le chargea des fonctions du vézirat. Hâroun n'y fit point opposition, quoiqu'il eût préféré Dja‘far, qu'il aimait particulièrement à cause de sa beauté, et de sa supériorité dans l'art d'écrire et de bien dire. Fadhl, pendant deux ans, exerça comme suppléant de son père les fonctions de vézir. Hâroun en chargea ensuite Dja‘far. Quelque temps après, il lui reprit le sceau et le rendit à Ya‘hyâ, en disant : Donne-le à celui de

tes fils que tu voudras ; car tu en es le meilleur juge, et je ne voudrais pas te contrarier par mon choix. Ya‘hyâ le garda lui-même et resta à la tête des affaires jusqu'au moment de sa chute. On ne peut citer aucun vézir, soit des anciens rois des Perses, soit des califes musulmans, qui ait occupé auprès du prince une position pareille à celle de Ya‘hyâ et de ses fils. Cependant ils étaient devenus attaquables par la réunion de deux ou trois causes graves, dont la première était la longue durée de leur pouvoir ; car quiconque a gouverné pendant un certain temps, aura toujours beaucoup d'ennemis, parce qu'il n'est pas possible à un homme de contenter tout le monde. Ya‘hyâ n'ignorait pas cette circonstance, et c'est pour ces motifs qu'il demandait souvent à se retirer. La seconde cause qui devait contribuer à la perte des Barmécides fut la suivante. Un théologien de Raqqa, homme très dévôt, dont la voix était très écoutée du peuple, Abou-Rabî‘â Mohammed, fils d’[‘Abou’l-]Laïth, voyant avec déplaisir l'influence de Ya‘hyâ, fit présenter à Hâroun une requête ainsi conçue : Prince des croyants, que diras-tu à Dieu, le jour de la résurrection, et comment te justifieras-tu d'avoir placé les musulmans sous la domination de Ya‘hyâ ben-Khâlid, de ses fils et de ses parents, et d'avoir confié l'empire des croyants à des athées ? Car Ya‘hyâ, ses fils et tous les membres de sa famille sont athées et suivent secrètement les doctrines de l'athéisme. Ils n'ont aucune religion ! Ya‘hyâ, ayant eu connaissance de cette lettre, garda le silence. Un jour, Hâroun ar-Raschîd lui demanda ce qu'il pensait de Mohammed, fils d’‘Abou’l-Laïth. Ya‘hyâ répondit que c'était un hypocrite, un mauvais musulman, un homme sans religion, qui trompait la foule par ses discours, qui disait du mal de tout le monde, etc. Hâroun, indisposé contre Mohammed, le fit mettre en prison ; mais la lettre qu'il lui avait écrite avait fait impression sur le calife. Il s'informait souvent si les Barmécides pratiquaient la religion et demandait des renseignements sur leur croyance. Tous ceux qui avaient eu à se plaindre d'eux épiaient leurs démarches et rapportaient au calife leurs défauts, dont le souvenir s'accumula dans son esprit. — Hâroun avait encore un troisième grief contre les Barmécides : Ya‘hyâ, fils d’‘Abdallah, le ‘Hasanide, qui, après sa révolte dans le Taberistân, était venu à la cour avec Fadhl, fils de Ya‘hyâ, avait été ensuite incarcéré par Hâroun, et confié par lui à la garde spéciale de Dja‘far. Lorsque celui-ci reçut

l'ordre de le faire mourir, Ya‘hyâ lui dit : Toi, un homme aussi éminent, tu veux me tuer, sachant quels sont mes pères ? On m'avait cependant accordé l'amân ; et maintenant qu'ils m'ont amené ici, ils violent leur serment ! Dja‘far répliqua : Je te donne la liberté ; va où tu voudras ; si Hâroun m'interroge à ton sujet, je lui dirai ce qu'il faut. Ya‘hyâ prit aussitôt la fuite. Hâroun fut informé de ce fait par son chambellan. Un jour, à table, il demanda à Dja‘far ce qu'était devenu Ya‘hyâ. Dja‘far répondit qu'il était toujours détenu. — Jure, dit le calife, par ma tête et par ma vie ! Dja‘far garda le silence, puis il dit : Prince des croyants, je ne veux pas jurer par ta tête et par ta vie. J'ai eu la conviction que Ya‘hyâ était un homme de bien, qu'il n'y avait rien à craindre de lui et qu'il ne trouverait même pas de partisans. Je l'ai donc mis en liberté. Hâroun, sans manifester aucun mécontentement, lui dit : Tu as fort bien fait ; j'avais la même intention ; mon sentiment est d'accord avec le tien. Il n'en parla plus, mais il conserva de cette affaire un profond ressentiment.

La quatrième cause qui contribua à la chute des Barmécides fut la suivante : Hâroun ar-Raschîd avait une sœur, nommée ‘Abbâsa, fille de Mahdi, plus âgée d'un an que Hâdî. Lorsque celui-ci voulait user de violence envers Hâroun, ‘Abbâsa cherchait à l'en détourner, en disant : Ne le fais pas ; c'est ton frère, il doit régner après toi ; on ne sait pas ce qui peut arriver. Aussi, quand Haroun occupa le trône, il témoignait à sa sœur les plus grands égards et la plus vive affection ; il lui faisait part de ses secrets, s'amusait à boire dans sa société, et vivait avec elle dans la plus grande intimité. Le calife invitait Dja‘far à ces banquets, où il se trouvait en compagnie de sa sœur et de ses esclaves. Dja‘far, craignant de commettre envers ‘Abbâsa quelque inconvenance, soit par le regard, soit en paroles, ne voulait plus assister à ces réunions. Hâroun comprit la raison de sa discrétion, et il lui dit : Je veux te faire épouser ‘Abbâsa, sous la réserve que tu ne la verras pas ailleurs qu'en ma société, que ton corps n'approchera jamais le sien et que tu n'auras pas avec elle de rapports conjugaux. Tu pourras alors assister, sans crainte, à nos réunions de plaisir. Dja‘far répondit qu'il était à la disposition du calife. En conséquence, Hâroun lui donna ‘Abbâsa en mariage ; les époux se rencontraient dans la société de Hâroun et causaient à distance. Il n'y avait pas, dans le palais de Hâroun, soit entre les femmes libres, soit parmi les

esclaves, de femme plus belle qu’‘Abbâsa. Dja‘far, lui aussi, était un homme fort beau. Ils cherchèrent donc, tous deux, à se voir en secret, à l'insu de Hâroun, et ‘Abbâsa devint enceinte de Dja‘far ; elle donna naissance à un enfant mâle, qu'elle envoya à la Mecque sous la garde de deux de ses esclaves, avec des trésors considérables. Une année s'était passée depuis cet évènement, lorsque ‘Abbâsa eut une querelle avec une de ses esclaves ; elle la frappait et la menaçait de la faire mourir. L'esclave alla trouver Hâroun et lui révéla la naissance de l'enfant d’‘Abbâsa et de Dja‘far. Hâroun lui recommanda de n'en parler à personne, et la prit dans sa propre maison. — Après la mise en liberté de Ya‘hyâ, fils d’‘Abdallah, Hâroun avait cherché à découvrir sa retraite. Ayant acquis la certitude qu'il était dans le Khorâsân, le calife envoya dans cette province ‘Alî, fils d’‘Isâ, fils de Mâhân, et lui donna l'ordre de rechercher et de saisir Ya‘hyâ. Ses sentiments étaient désormais complètement changés à l'égard des Barmécides ; il montra de la froideur à Ya‘hyâ et à Dja‘far. Ya‘hyâ remarquait journellement les mauvaises dispositions du calife à son égard, mais il n'osait pas demander son congé. ‘Alî, fils d’‘Isâ, ayant réussi à arrêter Ya‘hyâ, l'envoya par un homme sûr à Raqqa. Hâroun le fit mettre à mort. Se trouvant rassuré de ce côté, il résolut alors d'agir contre les Barmécides. Il annonça donc son intention de faire le pèlerinage, et il partit, emmenant avec lui Ya‘hyâ et les autres Barmécides. Après avoir accompli à la Mecque les cérémonies du pèlerinage, il se fit présenter le fils d’‘Abbâsa, qui était un très bel enfant et qui ressemblait à ‘Abbâsa et à Dja‘far. Il avait eu l'intention de le tuer ; mais il se dit que cet enfant était complètement innocent, et il renonça à ce projet. Il reprit ensuite la route de Raqqa. À une station près d'Anbâr nommée ‘Omr, il s'arrêta quelques jours. Le quatrième jour après son arrivée, il fit appeler Ya‘hyâ et ses fils Fadhl, Dja‘far et Mousâ, leur fit donner des robes d'honneur et leur montra beaucoup de bienveillance ; ils en étaient très heureux et pleinement rassurés. À l'heure de la prière de l'après-midi, Hâroun dit à Dja‘far : Je ne te laisserais pas partir, si je ne voulais, ce soir, m'amuser à boire avec mes esclaves ; toi aussi, amuse-toi avec les tiennes. Il se rendit ensuite dans son harem et se mit à boire. Après un certain temps il envoya quelqu'un pour voir si Dja‘far faisait de même. Ayant appris que Dja‘far était plongé dans la tristesse, il lui fit dire : Il faut

absolument, je le jure par ma tête et par ma vie, que tu fasses un banquet et que tu te livres à la joie ; car je n'aurai aucun plaisir à boire si je ne sais que tu bois aussi. Dja‘far, le cœur plein de trouble et de crainte, fit préparer un banquet. Il avait à son service un musicien aveugle, nommé Abou-Zakkâr. Après avoir bu pendant quelque temps, il dit à ce musicien : Mon esprit, ce soir, est en proie à la plus vive inquiétude. Abou-Zakkâr répliqua : Ô vézir, jamais le prince des croyants ne t'a montré, à toi et à ta famille, tant de bienveillance qu'aujourd'hui ; tu devrais t'en réjouir. — J'ai de tristes pressentiments, dit Dja‘far. — Chasse ces folies, répliqua Abou-Zakkâr, et livre-toi au plaisir. — Vers l'heure de la prière du soir, un serviteur de Haroun apporta à Dja‘far de la part du calife des sucreries, des fruits secs et des parfums. Vers l'heure de la prière du coucher, Hâroun lui en envoya de nouveau, puis une troisième fois. Vers minuit, le calife quitta la tente de ses femmes. Il appela Mesrour l'eunuque et lui dit : Va à cet instant chercher Dja‘far, mène-le dans ta tente et coupe-lui la tête que tu m'apporteras. Lorsque Mesrour se présenta chez Dja‘far, le vézir tressaillit. Mesrour lui dit : Le prince des croyants t'appelle. — Où est-il ? demanda Dja‘far. — Il vient de quitter ses femmes, répondit Mesrour ; et il est rentré chez lui. — Dja‘far dit : Laisse-moi entrer dans la tente de mes femmes, pour faire certaines recommandations. — Cela n'est pas possible, répondit Mesrour, fais tes recommandations ici. Dja‘far obéit. Mesrour l'emmena ensuite, et arrivé dans sa tente, il tira le sabre. Dja‘far lui demanda quel était l'ordre qu'il avait reçu. Mesrour dit : Le calife m'a ordonné de lui apporter ta tête. Dja‘far dit : Prends garde ; il est possible qu'il ait donné cet ordre dans l'ivresse et qu'il le regrette ensuite. Il adjura Mesrour, en lui rappelant leur ancienne amitié, de retourner auprès du calife. Mesrour consentit. Haroun, assis sur son tapis de prières, attendait l'eunuque. En le voyant entrer, il lui dit aussitôt : Où est la tête de Dja‘far ? — Prince des croyants, répondit Mesrour, j'ai amené Dja‘far. — Ce n'est pas Dja‘far que j'ai demandé, s'exclama le calife, mais sa tête Mesrour retourna près de Dja‘far et lui trancha la tête. Quand il la présenta à Hâroun, celui-ci lui dit : Garde la tête et le corps, jusqu'à ce que je te les demande. Maintenant, va sur-le-champ arrêter Ya‘hyâ, ses trois fils, et son frère Mohammed, fils de Khâlid, et conduis-les dans la tente, où tu les chargeras de

chaînes. Puis, prends possession de tous leurs biens. Mesrour exécuta tous ces ordres. Au point du jour, Hâroun envoya la tête de Dja‘far à Baghdad. Le lendemain il se mit en route pour Raqqa. Ya‘hyâ et son frère, étroitement gardés en prison et soumis à la torture, durent livrer tous leurs biens. Ya‘hya étant mort en prison, le calife rendit la liberté à Mohammed, fils de Khâlid, à qui il n'avait rien à reprocher, et dont il savait n'avoir rien à craindre ; car Mohammed était le meilleur d'entre les Barmécides. Quant aux autres, ils restèrent en captivité ; lorsqu'on leur eut enlevé tous leurs biens, Hâroun fit égorger en sa présence Fadhl, Mohammed et Mousâ. Tous les membres de la famille de Ya‘hyâ et leurs alliés furent également tués. De tous les Barmécides il ne resta que Mohammed, fils de Khâlid, et les jeunes enfants de Fadhl et de Dja‘far, qui furent épargnés. La tête de Dja‘far resta attachée à la potence, à Baghdad, jusqu'à l'époque où Hâroun fit le voyage du Khorâsân. Étant alors à Baghdâd, il donna à Sindî l'ordre de brûler cette tête.

La conduite de Hâroun, dans cette circonstance, fut généralement désapprouvée. On disait que, s'il n'eût pas été question de sa sœur, tout ce qu'il aurait fait, eût paru légitime, tandis que maintenant il s'est déshonoré par son procédé. S'il eût pris patience, cette affaire aurait été à peine connue de ses contemporains ; mais comme il a été cruel et comme il a infligé un châtiment excessif, tout le monde s'entretient de cette aventure, et lorsqu'on parlera du sort terrible des Barmécides et que l'on en demandera la cause, on dira que c'était l'aventure d’‘Abbâsa, sœur de Hâroun ar-Raschîd ; le souvenir s'en perpétuera jusqu'au jour de la résurrection, et on saura que le châtiment infligé aux Barmécides n'était pas un acte de sagesse, ni de politique. On blâmait la conduite de Hâroun encore pour une autre raison. En effet, par suite de la disparition des Barmécides, les affaires de l'État se trouvaient gravement compromises, et Hâroun se repentit de les avoir fait périr. Il y eut partout des troubles et des révoltes, et il ne suffisait pas à la tâche de gouverner l'empire. La province du Khorâsân, soumise à l'administration despotique d’‘Alî, fils d’‘Isâ, se souleva, et Hâroun fut obligé de s'y rendre en personne. Il quitta l'Iraq à la tête de cinquante mille hommes, après avoir établi à Baghdâd son fils Mohammed al-Émîn, à qui il avait donné la régence de toute la partie de l'empire comprise entre la frontière du Maghreb et les hauteurs de

‘Holwân. Il s'arrêta pendant quelque temps à Kirmânschâhân, où était le rendez-vous général des troupes. Il les harangua et ordonna que l'on prêtât de nouveau le serment d'hommage à son fils Mâmoun, à qui il donna le gouvernement de toutes les provinces situées au-delà de ‘Holwân : le Kouhistân, Hama-dân, Reï, Gorgân, le Taberistân, le Khorâsân, la Transoxiane et le Turkestân. Mâmoun se mit en marche avec trente mille hommes ; Hâroun le suivit avec le reste de l'armée. Arrivé à Tous, il mourut. Dans la harangue qu'il prononça à Kirmânschâhân, il dit : Il y a eu des troubles en Occident et en Orient. L'Occident est pacifié, je saurai également pacifier l'Orient, quoique Ya‘hyâ, fils de Khâlid, et sa famille ne soient plus là ; mais comme je n'avais personne à qui j'eusse pu confier cette mission, je suis venu moi-même. On désapprouvait ces paroles, et on disait que Hâroun n'aurait pas dû manifester publiquement ses regrets et le besoin qu'il avait des Barmécides.

Les poètes composèrent plus d'élégies sur la mort des Barmécides qu'ils n'avaient fait de panégyriques pendant leur vie.

Dja‘far fut décapité dans la nuit du samedi, premier jour du mois de çafar de l'an 187.

CHAPITRE XXVI

Voyage de Hâroun à Reï

Lorsque, quelques années auparavant, ‘Alî, fils d’‘Isâ, avait apporté à Hâroun beaucoup de cadeaux, le calife, étonné de ces richesses, avait dit à Ya‘hyâ : Où donc étaient jusqu'à présent les trésors du Khorâsân ? C'était un reproche déguisé ; car son fils avait été pendant plusieurs années gouverneur de cette province. Ya‘hyâ avait répliqué : Ce sont là les trésors des sujets, que ‘Aî leur a extorqués ; si tu veux, je puis faire arrêter plusieurs hommes riches, et en peu de temps je t'apporterai des richesses encore plus considérables. ‘Alî, fils d’‘Isâ, ayant été maintenu par Hâroun dans son poste, retourna ensuite dans le Khorâsân, où il exerça un pouvoir tyrannique. Il avait établi sa résidence à Balkh ; il y fit construire plusieurs palais, et s'empara par la violence d'un grand nombre de propriétés. C'est lui qui a fondé le village nommé ‘Alî-âbâd. Enfin, les habitants du Khorâsân envoyèrent une députation à Hâroun pour porter plainte contre le gouverneur. Une lettre des principaux personnages de la province exposait au calife les nombreux cas de prévarication reprochés à ‘Alî, et exprimait la crainte que la fortune immense qu'il avait amassée ne lui fournit le moyen de se rendre indépendant ; on ajoutait enfin qu'il serait prudent que le calife le rappelât. En conséquence, Hâroun quitta Baghdâd et se rendit à Reï ; il y appela ‘Alî, afin de s'assurer s'il obéirait. ‘Alî vint à Reï, apportant au calife et à ses officiers de riches cadeaux ; il gagna de nouveau la faveur de Hâroun qui le renvoya dans le Khorâsân.

Le roi de Roum attaqua avec une armée nombreuse les frontières de la Syrie. Hâroun marcha contre lui à la tête de cent mille hommes, et s'empara de plusieurs villes du pays de Roum. Le roi de Roum, nommé Naqfour (Nicéphore), fut obligé de conclure la paix ; il promit de payer tous les ans trois cent mille dinars et de respecter le territoire

musulman. Hâroun, de retour dans l’Irâq, fut informé que Nicéphore avait violé le traité de paix et qu'il avait envahi le territoire musulman. En effet, comme l'hiver était très rigoureux, Nicéphore avait pensé que l'armée de Hâroun ne pourrait pas revenir. Hâroun revint pourtant sur ses pas, entra dans le pays de Roum et détruisit un grand nombre de villes. Nicéphore fut de nouveau obligé de faire la paix, et Hâroun s'en retourna.

CHAPITRE XXVII

Révolte de Râfi‘, fils d'al-Laïth à Samarcande. Harthama, fils d'A‘yan, gouverneur du Khorâsân

Râfi‘, fils d'al-Laïth, fils de Naçr, fils de Sayyâr, officier distingué de la garnison de Samarcande, d'un extérieur agréable, aimait beaucoup les femmes et le vin, et passait son temps à s'amuser. Or il avait une intrigue amoureuse avec une certaine femme, épouse de Ya‘hyâ, fils d'Asch‘ath, qui se trouvait à la cour de Raschîd. Suivant le conseil de Râfi‘ cette femme apostasia et rompit ainsi son mariage ; puis elle rentra dans l'islamisme, et après le délai légal, Râfi‘ l'épousa. Ya‘hyâ porta plainte de ces faits à Raschîd. Celui-ci écrivit à ‘Alî, fils d’‘Isâ, et lui ordonna de punir Râfi‘, de le mettre en prison, de lui noircir le visage et de le faire conduire en cet état, sur un âne, par la ville, pour qu'il servît d'exemple, et enfin de le forcer à se séparer de la femme. ‘Alî, fils d’‘Isâ, manda au gouverneur de Samarcande, Soulaïmân al-Azdî, d'exécuter ces ordres. Soulaïmân força Râfi‘ de renvoyer sa femme et le mit en prison ; il le traita d'ailleurs avec égards. Râfi‘ s'enfuit de la prison, se rendit à Balkh, où il demeura en secret, et fit demander à ‘Alî, fils d’‘Isâ, l'amân. ‘Alî le lui accorda et le renvoya à Samarcande. Ne pouvant pas reprendre publiquement sa femme, il se mit à la tête des aventuriers de Samarcande et s'empara de la ville ; puis il reprit sa femme. Il fut acclamé par les habitants qui étaient très mécontents d’‘Alî et de ses agents. ‘Alî envoya son fils ‘Isâ avec une armée contre Râfi‘. Celui-ci, aidé par les habitants, repoussa l'attaque, et ‘Isa fut tué. ‘Alî marcha contre Râti‘ en personne ; mais il fut battu et s'enfuit à Merw, annonça ces évènements à Raschîd et demanda du secours. Sur ces entrefaites, les habitants de la ville de Balkh se soulevèrent également, tuèrent son lieutenant et saccagèrent l'hôtel d’‘Ali, ainsi que celui de son fils, où

l'on trouva trente millions de dirhems, cachés dans le jardin. Les insurgés déclaraient qu'ils restaient fidèles au calife, mais qu'ils ne voulaient pas ‘Alî, fils d’‘Isâ, comme gouverneur. Le maître des postes du Khorâsân annonça ces faits au calife ; il ajouta, dans sa lettre, qu’‘Alî disposait d'une grande armée et de richesses considérables, et qu'il ne fallait pas le destituer brusquement, parce qu'il était à craindre qu'il ne résistât.

Raschîd, après avoir délibéré, fit appeler Harthama, fils d'A‘yan, et lui dit : Je veux te confier une mission qui doit rester absolument secrète, jusqu'à un moment donné. Si ta chemise venait à connaître ce secret, ôte-la de ton corps. Je vais te faire partir pour le Khorâsân, et te donne le gouvernement de cette province. Or si ‘Alî l'apprenait, il se révolterait et te résisterait les armes à la main. En conséquence, annonce à tes troupes que tu marches à son secours ; quand tu seras en route, écris-lui que tu lui amènes des renforts pour combattre Râfi‘ ; puis, quand tu seras arrivé à Merw, fais-le arrêter, enlève-lui tous ses trésors que tu m'enverras, et force-le à rendre ce qu'il a injustement pris, à quiconque viendra réclamer contre lui et justifiera sa réclamation. Il faut qu'il restitue tout ce qu'il a enlevé aux musulmans, et s'il s'y refuse, fais-le mettre à la torture. Raschîd harangua ensuite le peuple, parla de la révolte de Râfi‘ et dit qu'il avait chargé Harthama d'amener à ‘Alî les renforts qu'il avait demandés. Puis, après avoir fait écrire à ‘Alî qu'il envoyait Harthama à son secours, il écrivit de sa propre main l'acte d'investiture de Harthama (ce dernier seul, en dehors du calife, en eut connaissance) et deux autres lettres, l'une adressée à l'armée du Khorâsân, l'autre aux habitants de la province, par lesquelles il les invitait à obéir au nouveau gouverneur ; et enfin une troisième adressée à ‘Alî, qui contenait l'ordre de remettre l'administration à Harthama. Cette dernière était conçue en ces termes : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux : Ô fils de prostituée, je t'ai comblé de bienfaits ; du grade de capitaine des gardes je t'ai élevé à la dignité de gouverneur et t'ai donné le gouvernement du Khorâsân, sans tenir compte des observations de mes ministres qui me disaient que tu n'étais pas apte à cette charge ; et voilà comme tu me récompenses ! Tu tyrannises les musulmans et m'aliènes mes sujets ! Maintenant j'envoie Harthama, qui doit t'arrêter, t'enlever tes trésors, te demander compte de tes actes et te forcer à

restituer tout ce que tu as pris par concussion. Remets-lui le pouvoir et obéis à ses ordres. » — Harthama, muni de ces lettres, se mit en route à la tête de vingt mille hommes. Le calife lui adjoignit, comme intendant, un de ses serviteurs nommé Émîn (on l'appelait aussi Radjâ), qui devait veiller à ce que Harthama ne montrât aucune condescendance envers ‘Alî, car ils étaient amis. Arrivé à Qoumès, Harthama écrivit à ‘Alî qu'il lui amenait les renforts que le calife lui envoyait. Il vint ensuite à Nischâpour, où il laissa un corps de troupes sous les ordres d'un officier, qui devait prendre le gouvernement de cette ville, lorsque lui-même serait arrivé à Merw ; mais il lui recommanda de laisser croire, en attendant, qu'il se disposait à suivre son général. Il gagna ensuite Sarakhs, et de là il marcha sur Merw. ‘Alî, fils d’‘Isâ, vint au-devant de lui, et au moment où il l'aperçut, il voulut descendre de cheval. Harthama s'y opposa formellement, en disant : Si tu descends, je descendrai aussi. Ils entrèrent ensemble dans la ville ; comme ils eurent à traverser un certain pont, qui ne donnait passage qu'à un seul cavalier à la fois, ‘Alî retint son cheval, pour laisser passer d'abord Harthama ; mais celui-ci dit : Tu es l'émir, je ne passerai pas le premier. Toutes ces démonstrations de déférence rassurèrent ‘Alî sur ses intentions. Ils arrivèrent ainsi jusqu'au palais du gouvernement, et Harthama y entra avec ‘Alî. Les gens de sa suite restèrent à cheval. On servit le repas, et après le dîner ‘Alî dit à Harthama : Je t'ai préparé tes quartiers dans ce palais, pour que, demain, nous puissions causer. Harthama répliqua : Le prince des croyants m'a confié une lettre pour toi que je te dois remettre immédiatement. Il le prit dans un coin de l'appartement avec le maître des postes, et lui tendit la lettre autographe du calife. ‘Alî l'ouvrit, et lorsque son regard tomba sur les premiers mots : « Ô fils de prostituée », sa main trembla ; quand il eut fini la lecture de la lettre, il dit : Le calife a raison. Je suis un fils de prostituée, car il m'a tenu dans la maison comme on tient les femmes. Harthama le fit charger de chaînes, se rendit à la grande mosquée, et communiqua à l'assemblée de l'armée et du peuple l'acte de sa nomination comme gouverneur ; tous lui promirent obéissance et furent très satisfaits. Il prit aussitôt le pouvoir et confisqua les biens d’‘Alî. Il tint tous les jours audience dans la grande mosquée, et en présence d’‘Alî, chargé de chaînes, il

jugea les réclamations qui furent produites ; lorsqu'elles étaient prouvées, il le forçait de restituer ou d'indemniser les réclamants.

Sur ces entrefaites, Râfi‘ était devenu très puissant à Samarcande. Toute la Transoxiane avait fait cause commune avec lui et refusait de reconnaître l'autorité de Harthama.

CHAPITRE XXVIII

Second voyage de Hâroun dans le Khorâsân. Sa mort

En apprenant par une lettre de Harthama que Râfi‘ était maître de la Transoxiane, et qu'il était venu de Samarcande à Boukhârâ, Hâroun ar-Raschîd résolut de partir en personne pour le Khorâsân. Il vint de Raqqa à Baghdâd, remit le gouvernement entre les mains de son fils Mohammed el-Émîn, en lui recommandant de pratiquer la justice envers l'armée et le peuple, et envoya son autre fils, Qâsim Moutaman, à Mossoul, province dont il lui avait donné le gouvernement. Fadhl, fils de Sahl, affranchi et secrétaire de Mâmoun, qui était d'origine perse et avait fait profession de foi musulmane entre les mains de Mâmoun, conseilla à ce dernier de demander à Hâroun l'autorisation de l'accompagner dans son voyage ; car, lui disait-il, si tu le quittes, et que le calife meure, ton frère ne te donnera pas ton gouvernement. Mâmoun suivit ce conseil, et Hâroun l'emmena avec lui. Il emmena également l'un de ses médecins, nommé [Djabrîl, fils de] Bakhtîschou ; car il était alors malade. Arrivé à Nahrewân, il fit partir par la route de l’‘Omân quelques messagers qui devaient porter au roi de l'Indostan de riches présents et le message suivant : Je suis atteint d'une maladie grave et obligé d'entreprendre un long voyage. Envoie-moi dans le Khorâsân ton médecin Manka. Quand je serai à Balkh, je te le renverrai. Le roi de l'Indostan accueillit sa demande. L'état de Hâroun, par suite du traitement de Manka, s'améliora. Dans la suite de Hâroun se trouvaient deux savants docteurs de la loi, à savoir Mohammed, fils de ‘Hasan, qâdhî de Raqqa, et al-Kisâï. L'un et l'autre tombèrent malades à Reï et moururent le même jour : Mohammed le matin, et al-Kisâï le soir ; ils sont enterrés à Reï.

Après avoir franchi les hauteurs de ‘Holwân, Hâroun arriva à Kirmânschâhân, où il harangua ses troupes et fit prêter de nouveau le

serment à Mâmoun. Il fit ensuite partir Mâmoun pour le Khorâsân, lui donna Fadhl, fils de Sahl, pour vézir, et lui recommanda de s'établir à Merw et d'envoyer Hartharna dans la Transoxiane pour combattre Râfi‘. Mâmoun exécuta ces ordres. Hâroun, de son côté, se rendit à Reï, et de là à Gorgân, où [d'abord] il se sentit mieux portant. On lui amena ‘Alî, fils d’‘Isâ, et tous ses trésors, en or, en argent, pour une valeur de quatre-vingts millions de dirhems, et en étoffes de brocart, qui formaient la charge de quinze cents chameaux. Hâroun l'envoya enchaîné à Baghdad, et manda à Mohammed al-Émîn de le garder en prison. Mohammed, après la mort de Hâroun, lui rendit la liberté. Cependant la maladie du calife augmentait toujours. Comme on lui disait que l'air de Qoumès était le plus fortifiant, il partit au mois de çafar de l'an 193 pour Tous, où il mourut. [Djabrîl, fils de] Bakhtîschou et Manka n'étaient pas d'accord sur le remède qu'il fallait donner à Haroun, une erreur fut commise, et Hâroun voulut faire tuer [Djabrîl, fils de] Bakhtîschou. Celui-ci dit : Prince des croyants, accorde-moi un délai ; si demain tu ne te trouves pas en meilleur état, fais de moi ce que tu voudras. Manka, qui avait assisté à cette scène, sortit, et dit en riant : Ce roi a été la dupe de [Djabrîl, fils de] Bakhtîschou ; car il mourra dans la nuit. En effet, Hâroun mourut pendant la nuit. Manka se rendit à Balkh et de là il retourna auprès du roi de l'Indostan.

Au moment où Hâroun quitta Gorgân, Harthama franchit le Dji‘houn, marcha sur Boukhârâ et livra bataille, aux portes de cette ville, à Bischr (Beschîr ?), frère de Rafi‘. L'armée de Bischr fut mise en déroute, et il fut fait prisonnier. Harthama l'envoya à Mâmoun, qui le fit conduire à Tous. Haroun était très malade, lorsqu'on lui présenta le prisonnier. Il lui dit : Ennemi de Dieu, toi et ton frère *Khâmil* (le calife changea ainsi le nom de Râfi‘), vous avez bouleversé le Khorâsân, de telle sorte que j'ai été obligé, dans l'état de faiblesse où je me trouve, d'entreprendre ce long voyage ! Mais par Dieu, je vais te faire subir la mort la plus terrible que l'on ait jamais appliquée ! Il fit venir un boucher qui reçut l'ordre d'amputer à Bischr successivement tous les os du corps, et de détacher toutes les phalanges de ses pieds et de ses mains. On le coupa ensuite, en présence de Hâroun, en quatre morceaux. Hâroun mourut dix jours après cette exécution. Hâroun demeurait, pendant son séjour à Tous, dans la maison d'Abou-‘Âlim

A‘hmed, fils de Abdou’l-‘Hamîd ; c'est là aussi qu'il mourut, dans la nuit de samedi, troisième jour du mois de djoumâdâ second de l'an 193, et qu'il fut enterré.

Hâroun avait pour chambellan Fadhl, fils de Rabî‘â, et pour secrétaire Ismâ'îl, fils de Çabî‘h. Il avait trois serviteurs particuliers : Mesrour, Raschîd et ‘Hosaïn, qui l'ensevelirent. Son fils Çâli‘h prononça la prière des funérailles. Il était âgé, au moment de sa mort, de quarante-cinq ans, et avait régné vingt-trois ans. Il était beau de visage ; il avait le teint blanc ; ses cheveux frisés avaient blanchi. Il laissa treize fils, à savoir : Mohammed al-Émîn, ‘Abdallah al-Mâmoun, Qâsim al-Moutaman, ‘Alî et Çâli‘h. Les huit autres portaient tous le nom de Mohammed avec des surnoms différents : Mohammed Abou-Is‘hâq, Mohammed al-Mou‘tacim (qui succéda plus tard à Mâmoun), Mohammed Abou-‘Isâ, Mohammed Abou-Ya‘qoub, Mohammed Abou’l-‘Abbâs, Mohammed Abou-Soulaïmân, Mohammed Abou-‘Alî, et Mohammed Abou-A‘hmed. Il avait quatre filles. Ses deux femmes étaient : Zobaïda Oumm-Dja‘far, fille de Dja‘far, fils de Mançour, qui était la mère de Mohammed al-Émîn, et Oumm al-ʿAzîz, mère d’‘Alî. Ses autres fils étaient nés de mères esclaves : Mâmoun de Marâdjil, Mou‘tacim de Mârida.

CHAPITRE XXIX

Règne de Mohammed al-Émîn

Hâroun, avant de mourir, avait déclaré à son fils Çâli‘h et à Fadhl, fils de Rabî‘a, que toute l'armée qu'il avait emmenée avec lui, tous les bagages et toutes les richesses qu'il avait emportées, devaient appartenir à Mâmoun, attendu qu'il avait déjà donné à Mohammed la part qui lui revenait. Mohammed, en apprenant que Hâroun avait envoyé Mâmoun de Kirmânschâhân dans le Khorâsân, et qu'il était parti, très malade, pour Tous, écrivit une lettre à Mâmoun, une autre à Çâli`h, et une troisième à Fadhl, fils de Rabî‘a. La lettre adressée à Mâmoun contenait cet ordre : Reçois en mon nom le serment d'hommage du peuple du Khorâsân, en même temps que le serment, pour toi et pour Qâsim, en qualité d'héritiers présomptifs. Applique-toi à gouverner avec justice. À Fadhl et à Çali‘h il écrivait : Lorsque Mâmoun aura reçu le serment de l'armée, à Tous, qu'elle se mette en marche pour revenir ici. Et il écrivit dans le même sens à tous les généraux. Il recommanda en outre à Çâli‘h et à Fadhl de ramener tous les bagages et trésors que Râschid avait emportés avec lui. Il confia ces lettres à un homme nommé Bekr, fils de Mou‘tamir, qui les plaça au fond de sa malle de voyage, en les tenant à l'abri de l'humidité, et lui donna les instructions suivantes : Va rejoindre Raschîd, et s'il te demande le motif de ton voyage, tu lui diras que tu es envoyé par moi, pour me faire parvenir journellement des nouvelles de sa santé. Garde-toi d'avouer le véritable but de ta mission et ne montre pas ces lettres du vivant de Hâroun, quand même il te ferait tuer. Quand Hâroun sera mort, tu remettras les lettres aux personnes auxquelles elles sont adressées et enverras à Mâmoun la sienne. Bekr, en arrivant à Tous, trouva Raschîd, déjà très malade. Interrogé par le calife sur le but de son voyage, le messager répondit qu'il était envoyé par Mohammed pour telle et telle raison. Hâroun le fit fouiller et battre de

verges, mais on ne trouva pas de lettres sur lui, et il ne fit aucun aveu. Après la mort de Haroun, Bekr, qui avait été détenu dans la maison de ‘Hosaïn, fils de Fadhl, sortit de sa prison, envoya à Mâmoun la lettre qui lui était adressée, et remit les autres à leurs destinataires. Fadhl, fils de Rabî‘a, fit prêter le serment à l'armée et fit partir, le lendemain, Radjâ, pour annoncer à Mohammed la mort de Raschîd, et l'accomplissement de la cérémonie du serment par le peuple ; il lui fit parvenir en même temps le sceptre et le cachet du Prophète. Mohammed reçut cette nouvelle le jour du mercredi ; il la tint secrète jusqu'au vendredi. Ce jour-là, après avoir prononcé le sermon et présidé à la prière, il remonta en chaire, et harangua le peuple ; il annonça la mort de Raschîd, fit connaître ses bonnes intentions et invita les assistants à lui prêter le serment. Il descendit ensuite, et son oncle Soulaïmân reçut en son nom le serment de l'armée et du peuple. Le lendemain, il fit distribuer à l'armée comme don d'avènement la somme de deux années de solde ; il avait mandé à Fadhl, fils de Rabî‘a, d'employer l'argent et les trésors que Haroun avait emportés avec lui, pour distribuer le don d'avènement à l'armée de Tous, quand elle prêterait le serment. Lorsque Mâmoun apprit la mort de Raschîd, il adressa à Fadhl une lettre ; il l'invita à venir le rejoindre avec l'armée de Tous, et de lui apporter les trésors et tout ce que Raschîd avait laissé. Fadhl se mit en route avec l'armée et la ramena à Baghdâd.

Mâmoun avait écrit à Harthama, pour l'engager à poursuivre activement les opérations contre Rafi‘. Harthama assiégea Samarcande. Râfi‘, forcé de capituler, fut conduit auprès de Mâmoun.

Mâmoun remplissait le Khorâsân de sa justice. Chaque jour il se rendait à la grande mosquée, et là, assis sur le siège du juge, et entouré des docteurs de la loi et des théologiens, il prenait personnellement connaissance des plaintes et prononçait entre les parties. Il fit remise à toute la province de l'impôt de cette année. Il gagnait ainsi l'affection de toute la population, tandis que Mohammed à Baghdâd, occupé seulement de ses plaisirs et de ses constructions, se dérobait au peuple et confiait toutes les affaires à Fadhl, fils de Rabî‘a. Mâmoun lui envoya un messager avec de riches présents, des chevaux, des armes, du musc, des esclaves et autres produits du Khorâsân, et lui fit témoigner son respect et sa soumission.

CHAPITRE XXX

Hostilités entre Émîn et Mâmoun

Or Mohammed al-Émîn n'avait point la pensée de prendre des mesures hostiles contre Mâmoun, ni de lui enlever son droit de succession. Il y fut amené par Fadhl, fils de Rabî‘a, qui avait lieu de craindre la vengeance de Mâmoun, si celui-ci venait à monter sur le trône, à cause de sa conduite dans l'affaire des trésors et des bagages de Raschîd (qui consistaient en or et argent monnayés, en pierres précieuses, en chevaux, en esclaves, etc., et avaient une valeur de cent millions de dirhems), qu'il avait portés à Mohammed. On donnait à Mohammed le titre de « prince des croyants Émîn » ; Mâmoun était appelé « le prince héritier Mâmoun », et Qâsim « le prince héritier Moutaman ». C'est ainsi qu'ils étaient désignés dans le prône, sur les monnaies et sur les broderies *(tirâz)* de la robe royale. Fadhl, pour arriver à ses fins, disait d'abord à Mohammed que son fils (Émîn avait un fils, nommé Mousâ, âgé de deux ans), quoique jeune encore, était le véritable héritier présomptif du trône, parce qu'un frère n'avait aucun droit en présence d'un fils. Mohammed lui ayant fait remarquer que le partage et la succession du trône avaient été réglés par Raschîd, Fadhl répondait que Raschîd avait eu tort d'agir ainsi ; comme il avait d'abord fait reconnaître Mohammed comme souverain de l'empire tout entier et que, plus tard seulement, il avait établi le partage avec Mâmoun, il fallait s'en tenir au premier serment. Mohammed, cédant enfin aux arguments de Fadhl, résolut d'enlever à ses deux frères leur droit de succession et leurs souverainetés. Il destitua d'abord Qâsim, qu'il rappela à Baghdâd, en le remplaçant dans son gouvernement par un autre. Mâmoun comprit que son tour viendrait ensuite et il se tint sur ses gardes. Mohammed lui députa trois hommes, pour lui porter un message verbal ; Mâmoun, ayant décliné leurs ouvertures, ces députés revinrent à Baghdâd. Il lui adressa alors une lettre, dans

laquelle il lui disait : N'ayant pas beaucoup de troupes, tu n'as pas besoin de l'impôt de tant de provinces, tandis qu'il me faut beaucoup d'argent et d'approvisionnements pour payer et nourrir l'armée qui est ici. Renonce au gouvernement de Reï, de Qoumès et du Taberistân ; je ferai administrer ces provinces par un de mes agents qui y lèvera l'impôt pour moi. Je désire aussi nommer un maître des postes qui résidera à Merw, auprès de toi, et qui m'enverra chaque jour un rapport sur la situation du Khorâsân, afin que je puisse conserver mon autorité sur cette province. Mâmoun répondit par un refus. Mo'harnmed se décida alors à exécuter son dessein et à proclamer la déchéance de Mâmoun. Il se rendit, le vendredi, à la mosquée, et, dans le prône, il omit le nom de son frère. Il prit ensuite place dans le mi‘hrâb, ayant à côté de lui son jeune fils Mousâ. Fadhl, fils de Rabî‘a, se leva, fit l'éloge de Mohammed et prononça la déchéance de Mâmoun, qui, disait-il, avait désobéi aux ordres de Mohammed et de Hâroun, avait refusé de recevoir le maître des postes de Mohammed, n'avait pas envoyé l'impôt du Khorâsân et s'était arrogé le titre d'Imâm. C'est pour ces raisons, ajouta Fadhl, que le prince des croyants le destitue et nomme héritier présomptif son propre fils Mousâ, qui commence déjà à parler et auquel il dorme le nom de *Nâtiq bi‘l‘haqq («* celui qui parle selon la vérité »). L'assemblée, après avoir prêté le serment entre les mains de Fadhl, se dispersa. Mohammed envoya ensuite des ordres dans toutes les provinces, et partout l'on omit le nom de Mâmoun du prône, on le supprima sur les monnaies et dans les broderies de la robe royale, et on lui substitua le nom de Mousâ. Émîr fit aussi chercher à la Mecque la charte que Hâroun avait suspendue à la ka‘ba et la fit déchirer. Mâmoun, de son côté, fit également omettre le nom de Mohammed du prône et sur les monnaies, et prit le titre d'Imâm, en cessant de s'appeler « héritier présomptif ».

Fadhl ne doutait point que Mâmoun ne fît marcher promptement son armée. Il engagea donc Mohammed à pousser activement ses armements, et lui recommanda, comme général en chef, ‘Alî, fils d’‘Isâ, fils de Mâhân. Le calife agréa ce choix et adjoignit à ‘Alî ses deux fils, Ya‘hyâ et ‘Abdallah, (il garda ‘Hosaïn auprès de lui), et le fit partir de Baghdâd, à la tête de cinquante mille hommes, après lui avoir donné, à titre de présent, deux cent mille dirhems, et après avoir

payé la solde aux troupes. Lorsque ‘Alî était sur le point de quitter son camp de Nahrewân, Mohammed se transporta auprès de lui, lui donna ses instructions et lui dit : Le gouvernement du Khorâsân que Hâroun ar-Raschîd t'avait confié, je te le rendrai aussitôt que je serai maître de la province. Mais il faut que, dans chaque ville où tu viendras, tu gouvernes avec justice. Fais parvenir, en secret, aux habitants du Khorâsân des lettres et donne-leur des assurances à cet égard. Diminue l'impôt d'un quart, à l'exemple de Mâmoun. Fais bon accueil à tous ceux qui quitteront son armée et viendront se placer sous ta protection, et promets-leur de ma part des récompenses. Si Mâmoun tombe entre tes mains, envoie-le-moi, en lui mettant une chaîne d'argent, par un de tes familiers les plus fidèles. S'il arrive que tu es obligé de lutter contre lui corps à corps, tâche de ne pas le tuer ; mais fais-le prisonnier. Après avoir reçu toutes les recommandations de Mohammed, ‘Alî se mit en route.

Mâmoun, en recevant cette nouvelle, fit appeler Tâhir, fils de Hosaïn, lui donna le gouvernement de tout le territoire entre Reï et le Kouhistân, jusqu'aux passages de ‘Holwân, et le fit partir à la tête de vingt mille hommes ; il lui recommanda de marcher en toute hâte sur Reï, pour occuper cette ville, avant l'arrivée d’‘Alî, fils d’‘Isâ. Tâhir (ce général avait perdu son œil droit) vint à Reï et y établit son camp. ‘Alî occupa un camp en face de lui et lui fit dire : Si tu veux la guerre, prends tes positions ; si tu préfères la paix, reconnais comme souverain Mohammed al-Émîn. Tâhir répondit : C'est vous qui avez violé le serment et les traités et c'est vous qui avez déchaîné la guerre ! Dis cela à Mohammed al-Émîn ! ‘Alî, fils d’‘Isâ, forma ses lignes de bataille. Tâhir, de son côté, se prépara également au combat. [Un homme de l'armée d']‘Alî sortit des rangs et appela Tâhir à un combat singulier. Tâhir se jeta sur lui, prit son sabre avec ses deux mains et lui asséna un coup qui lui fendit le heaume et la tête. Alors l'armée de Tâhir fit une charge générale, et l'armée de Baghdad, au premier choc, fut mise en déroute. ‘Alî, fils d’‘Isâ, se trouva parmi les morts ; sa tête et son anneau furent portés à Tâhir. Après avoir tué un grand nombre de fuyards, Tâhir, le lendemain, retourna à Reï. Il écrivit à Fadhl, fils de Sahl, en ces termes : « Je t'écris ayant devant moi la tête d’‘Alî, et à mon doigt son anneau. Salut. » Fadhl, fils de Sahl, porta la nouvelle de cette victoire et ses félicitations à Mâmoun,

qui, le même jour, fut salué du titre de « Calife » et de « Prince des croyants ». Tâhir envoya la tête d'‘Alî avec la nouvelle de sa victoire, à Mâmoun, qui lui adressa l'ordre de lui prêter serment en qualité de calife, et de recevoir le même serment des habitants de Reï. Il lui donna dans cette lettre le nom de *dsou'l-yemînaïn*, disant : Tes deux mains sont des mains droites. Mâmoun fut reconnu comme calife par tout le Khorâsân jusqu'à Reï. Mohammed-ben-Djarîr, en cet ouvrage, rapporte une autre explication du nom de *dsou'l-yemînaïn*, donné à Tâhir dans la lettre écrite et signée de la main de Mâmoun que celui-ci lui adressait pour demander le serment. Cette lettre était conçue en ces termes : « Prête-moi le serment en ma qualité de calife, et reçois en mon nom le serment du peuple. Je veux que ta main droite soit ma main droite et ta main gauche ta main droite ; tu es *dsou'l-yemînaïn*, ô Tâhir, fils de ‘Hosaïn. »

Lorsque la nouvelle de la défaite d'‘Alî arriva à Baghdâd, les troupes se révoltèrent contre Mohammed, lui reprochèrent sa trahison contre son frère et dirent qu'il venait d'encourir le juste châtiment de Dieu. Ils réclamèrent ensuite quatre mois de solde. Mohammed les apaisa en leur accordant leur demande et en distribuant des gratifications aux officiers. Puis il envoya contre Tâhir une armée de vingt mille hommes sous le commandement de ’Abd-er-Ra‘hmân, fils de Djabala, al-Anbârî. Un engagement eut lieu entre Reï et Hamadân. Abd-er-Ra‘hmân fut vaincu et perdit un grand nombre de soldats ; il se jeta dans la forteresse de Hamadân, où il fut assiégé par Tâhir, pendant deux mois. Après avoir épuisé ses vivres, il demanda à capituler. Tâhir le fit venir à son camp et demeura encore un mois aux portes de Hamadân. Mohammed, en apprenant qu'‘Abd-er-Ra‘hmân était assiégé par Tâhir, avait fait partir des renforts. Ces troupes arrivèrent lorsque ‘Abd-er-Ra‘hmân avait déjà capitulé. Elles firent halte à deux journées de marche de Hamadân et écrivirent à ‘Abd-er-Ra‘hmân, pour lui demander les instructions. ‘Abd-er-Ra‘hmân présenta leur lettre à Tâhir, et lui dit pour le tromper : Laisse-moi aller les trouver ; je chercherai à les persuader pour qu'ils se rendent à toi. Donne-moi un écrit de ta main et fais-leur de bonnes promesses. Tâhir consentit. ‘Abd-er-Ra‘hmân, se voyant libre, se transporta au milieu des troupes de Baghdâd, tomba sur Tâhir à l'improviste, pendant la nuit, et lui tua un grand nombre de soldats. Aussitôt que Tâhir fut

prévenu de cette attaque, il accourut et un combat terrible s'engagea entre les deux armées. ‘Abd-er-Ra‘hmân fut tué. Tâhir envoya sa tête à Mâmoun. Il franchit ensuite les hauteurs de ‘Holwân, et établit son camp dans un bourg, nommé Schalâschân, situé sur le sommet de la montagne.

Par suite de la défaite d’‘Abd-er-Ra‘hmân l'armée de Baghdâd tremblait devant Tâhir et l'armée du Khorâsân. Personne ne voulait plus marcher contre l'ennemi ; tous ceux que Mohammed engageait à partir, s'excusaient ou lui posaient des conditions, ou demandaient tant d'argent qu'il dût renoncer à leur service. Il se passa ainsi beaucoup de temps ; Mohammed et Fadhl ne savaient comment sortir de cette difficulté. Ils firent alors partir A‘hmed, fils de Mazyad et ‘Abdallah, fils de ‘Homaïd, fils de Qa‘htaba, chacun avec vingt mille hommes. Ces deux généraux établirent leur camp à Khâneqîn. Tâhir imagina une ruse pour les déterminer à retourner. Vingt hommes de son armée, originaires de Baghdâd, allèrent dans la direction de cette ville, se montrèrent séparément à proximité du camp de l'armée du calife et racontèrent aux troupes que Mohammed, par une ordonnance, avait accordé à l'armée de Baghdâd deux années de solde. Les soldats de Baghdâd apprenant ce récit d'abord d'une personne, ensuite d'une autre, puis de dix autres, ne doutèrent pas de la réalité du fait ; ils dirent : Il nous envoie à la guerre et donne aux autres deux années de solde ! Retournons. Une partie des troupes s'opposèrent à ce projet ; l'armée fut divisée par cette discorde ; enfin, tous les soldats, les uns après les autres, retournèrent à Baghdâd. Tâhir descendit des hauteurs et occupa ‘Holwân ; puis il annonça à Mâmoun qu'il était arrivé sur le territoire de l‘Irâq. Mâmoun, très heureux de cette nouvelle, lui envoya une robe d'honneur. Il accorda la même distinction à Fadhl, fils de Sahl, qui lui avait conseillé le choix de Tâhir comme général, et lui donna le titre de *dsou’l-riyâsataïn,* c'est-à-dire chef des deux ministères, celui de l'administration générale et celui de la guerre. Tâhir demanda des renforts, afin de pouvoir marcher sur Baghdâd par Nahrewân, tandis qu'un autre corps menacerait cette ville du côté d'Ahwâz. Mâmoun fit partir un corps de vingt mille hommes sous le commandement de Harthama, fils d'A’yan ; mais comme Harthama avait dans l'armée un grade supérieur et qu'il n'aurait pas voulu servir sous les ordres de Tâhir, Mâmoun ordonna à ce dernier de prendre lui-

même la route d'Ahwâz, et de laisser Harthama marcher sur Nahrewân.

Mohammed, voyant qu'il ne pouvait pas compter sur les troupes qui étaient rentrées dans Baghdâd sans avoir combattu, nomma ‘Abdou‘l-Mélik, fils de Çâli‘h, gouverneur de Syrie, afin qu'il y rassemblât une armée. ‘Abdou’l-Mélik partit avec dix mille hommes de la garnison de Baghdâd. Arrivé à Raqqa, il tomba malade. ‘Hosaïn, fils d’‘Alî, fils d’‘Isâ, fils de Mâhân, qui était son général en chef, lui dit : Comme tu ne pourras avant longtemps continuer ta marche, et que le prince des croyants a besoin de troupes sans retard, écris en Syrie, et appelle à toi les troupes de cette province. ‘Abdou’l-Mélik adressa une lettre aux soldats de Syrie et leur fit de nombreuses promesses. Vingt mille hommes se présentèrent à Raqqa. Or un soldat de Baghdâd vit en la possession d'un Syrien un cheval, qu'on lui avait volé quelques années auparavant. Il voulut s'en emparer, le Syrien cria au secours, les hommes des deux armées accoururent et on en vint aux armes. ‘Abdou’l-Mélik envoya ‘Hosaïn pour les séparer. Les Syriens avaient tué plusieurs hommes de ceux de Baghdâd et les avaient forcés de s'enfuir. ‘Hosaïn, qui sympathisait avec ces derniers, les ramena au combat, tua un grand nombre de Syriens et les mit en fuite. Les Syriens dirent entre eux : Ce combat nous suffit, pourquoi aller en ‘Irâq ? Et ils retournèrent en Syrie. ‘Abdou’l-Mélik ayant succombé à sa maladie, ‘Hosaïn ramena les troupes à Baghdâd. Il se rendit directement à sa maison, et n'alla pas à la cour ; car il n'osait pas aborder le calife, qui savait qu'il avait été la cause de la défection des Syriens. Le soir, Mohammed le fit inviter à venir au palais. ‘Hosaïn répondit au messager qu'il irait le lendemain ; et il fit aussitôt avertir les officiers de l'armée que le calife l'avait fait appeler pour le tuer. Les officiers lui conseillèrent de ne point se rendre à la cour, ce soir, et d'attendre jusqu'au lendemain, où ils seraient à ses côtés. Cependant Mohammed lui envoya un second messager, et lui fit dire qu'il avait à lui parler, dans cette nuit même. ‘Hosaïn répondit : Je ne suis ni un chanteur, ni un bouffon ; que peux-tu avoir à me dire pendant la nuit ? Les affaires que tu as à traiter avec moi sont la guerre et l'armée. Je n'irai chez toi qu'à la tête de l'armée. Le lendemain il monta à cheval, prit place à l'extrémité du pont, et toute l'armée de Baghdâd, forte de cinquante mille hommes, se réunit autour de lui. Alors il harangua les

troupes et dit : Il est impossible de souffrir plus longtemps l'humiliation d'être sous le régime de quelqu'un qui n'est ni homme, ni femme, je veux parler de Mohammed qui est plongé dans les plaisirs et ne s'occupe ni de l'armée, ni du gouvernement ! La déchéance de Mohammed fut résolue sur-le-champ. ‘Hosaïn pénétra dans le palais et en fit sortir le calife, qui fut conduit au palais de sa mère Zobaïda ; on lui mit des chaînes aux pieds, et on le fit garder. Hosaïn proclama ensuite Mâmoun. Les soldats lui ayant demandé de l'argent, il leur dit : Je n'en ai pas ; le calife que vous avez proclamé est dans le Khorâsân, appelons-le. L'armée se divisa alors en deux factions ; l'une se déclarait pour Mâmoun, l'autre pour Mohammed. ‘Hosaïn attaqua le parti opposé, et la lutte dura jusqu'au soir. ‘Hosaïn tomba entre les mains de ses adversaires, et plusieurs de ses compagnons furent tués. On délivra Mohammed, dont l'autorité fut reconnue de nouveau, et il ne fut plus question de Mâmoun. On amena ‘Hosaïn, chargé de chaînes, devant Mohammed. Celui-ci, pensant qu'une nouvelle émeute de l'armée était à craindre, s'il le condamnait à mort, lui fit grâce. Cependant ‘Hosaïn redoutait le ressentiment de Mohammed, et le lendemain, il partit avec ses familiers, et se rendit par la route de Nahrewân à ‘Holwân, pour rejoindre les drapeaux de Tâhir et de Harthama. Mohammed, prévenu de sa fuite, le fit poursuivre par un détachement de troupes qui l'atteignit à deux parasanges de Baghdâd. Il chercha à résister ; il fut tué dans la lutte et sa tête fut portée à Mohammed. Alors toute l'armée rentra dans le devoir et l'émeute cessa.

Lorsque Tâhir et Harthama connurent les évènements de Baghdâd, Tâhir se sépara de Harthama et marcha de ‘Holwân sur Ahwâz. Il mit le siège à cette ville, qui était gouvernée, au nom de Mohammed, par un descendant de Mouhallab, nommé Mohammed, fils de Yezîd. Celui-ci, après avoir résisté quelque temps, fut vaincu. Tâhir prit possession d'Awhâz et envoya des agents dans les villes environnantes. Il se dirigea ensuite sur Baçra. Mançour, fils de Mahdi, gouverneur de Baçra ; ‘Abbas, fils de Hâdî, gouverneur de Koufa, et Mottalib, fils d’‘Abdallah, gouverneur de Mossoul, adressèrent des lettres à Tâhir, répudièrent l'autorité de Mohammed, et reconnurent Mâmoun. Ces trois villes furent ainsi gagnées à Mâmoun sans coup férir. Tâhir confirma Mançour dans son poste [ainsi que les deux

autres gouverneurs]. Puis il marcha sur Wâsit. Al-Haïtham, fils de Scho‘ba, agent de Mohammed dans cette ville, voulut prendre la fuite, mais il avait honte de ses gens. Il demanda un cheval ; son écuyer lui en amena deux. Haïtham demanda lequel des deux était le meilleur. L'écuyer répondit : Celui-ci est meilleur, si tu veux t'enfuir, et celui-là est meilleur, si tu veux combattre. Haïtham se mit à rire et dit : Donne celui qui est pour la fuite ; car on n'est pas à blâmer de prendre la fuite devant Tâhir. Et il abandonna la ville de Wâsit. Tâhir l'occupa sans combat. De là, il vint à Madâïn, et en prit possession. Harthama, ayant reçu une lettre de Tâhir, quitta ‘Holwân et marcha sur la ville de Baghdad, qui fut ainsi menacée de deux côtés.

Lorsque Mohammed proclama la déchéance de Mâmoun et fit enlever de la Ka‘ba, la charte que Raschîd y avait suspendue, Dâoud, fils d’‘Isâ, [gouverneur de la Mecque], avait dit avec tristesse : Mohammed commet une trahison, il ne finira pas bien. Quand, plus tard, on apprit à la Mecque que ‘Hosaïn, fils d’‘Alî, avait proclamé, à Baghdâd, la déchéance de Mohammed et qu'il faisait reconnaître Mâmoun, les Qoraïschites et tous les habitants de la Mecque embrassèrent le parti de ce dernier, et c'est au nom de Mâmoun que se fit en cette année le prône, lors du pèlerinage.

Mohammed passa en revue l'armée de Baghdâd, et remit quatre cents drapeaux à autant de généraux qu'il envoya contre Harthama. ‘Alî ibn-‘Isâ [ben-Nehîk] avait le commandement en chef. Une bataille eut lieu à Djâloultâ, près de Nahrewân. Après trois jours de combat, l'armée de Baghdâd fut mise en déroute, ‘Alî ibn-‘Isâ fut fait prisonnier et envoyé à Merw. Cependant les troupes de Tâhir s'ameutèrent contre leur général en lui demandant de l'argent. L'armée se divisa en deux factions et on en vint aux armes. Les mécontents eurent le dessous et s'enfuirent ; cinq mille d'entre eux se rendirent à Baghdâd, où ils furent bien accueillis par Mohammed ; mais il n'avait pas d'argent à leur donner. Le jour où il les reçut en audience, il avait un bassin plein de civette devant lui, et il en aspergea la barbe de chacun. Lorsqu'ils sortirent ainsi parfumés, sans avoir obtenu, ni argent, ni robes d'honneur, ni cadeaux, les gens de Baghdâd les raillèrent et les appelèrent « l'armée de la civette. » Après être restés un mois avec Mohammed, sans recevoir de rétribution, ils se concertèrent avec la garnison de Baghdâd et désertèrent. Ils vinrent

auprès de Tâhir, qui leur accorda l'amân et les reçut dans ses rangs. Tâhir et Harthama s'approchèrent de Baghdâd et entourèrent la ville. On était alors au commencement de l'an 197. Mohammed fit fondre tous les objets d'or et d'argent en sa possession et en distribua la valeur à son armée. On fortifia les portes de la ville. Mohammed résida dans le palais de sa mère, dans la Cité, laquelle était munie de grandes portes de fer, et il fit camper une armée à la porte du Khorâsân où se trouvait Harthama, et une autre à la porte de Baçra, menacée par Tâhir. On faisait usage, tant du côté des assiégeants que de celui des assiégés de machines de guerre, et on combattait jour et nuit. Le camp de Harthama était à Nahrewân, à deux parasanges de l'enceinte de Baghdâd ; celui de Tâhir à un endroit nommé Jardin de la porte d'Anbâr, sur la route de Baçra, à une parasange de la ville. On ne laissait pas entrer de vivres, et on détruisait chaque jour quelque faubourg ; une partie des habitants se retirait dans la ville ; d'autres allaient se mettre sous la protection de Harthama et de Tâhir. Celui-ci se montrait très bienveillant pour ceux qui venaient à son camp ; ceux qui ne s'y rendaient pas, eurent leurs propriétés détruites. Les généraux sortaient de la ville, un à un, ou deux à deux, et se mettaient sous la protection des généraux de Mâmoun. Il y avait des combats chaque jour, et beaucoup d'habitants de Baghdâd furent tués. La populace ouvrit les prisons et délivra les prisonniers, afin qu'ils prissent part à la lutte, et elle se livra à tous les excès. Mohammed, enfermé dans le palais de la Cité, n'était plus obéi et n'avait plus aucune autorité. Les gens paisibles et éclairés et les commerçants se cachaient ; les brigands, les voleurs et les vagabonds étaient maîtres de la ville, ils pillaient et assassinaient impunément. Quant à Mohammed, il ne lui restait plus de ressources pour payer la solde. Lorsque ensuite Mohammed, fils d’‘Isâ, ibn-Nehîl, le chef des gardes et son conseiller, qui était chargé de la défense des portes, alla se mettre sous la protection de Tâhir, la cause de Mohammed se trouva très compromise, et il commença à désespérer de son sort. Dès lors la direction de la guerre tomba entre les mains de la populace et des aventuriers. Tâhir, qui croyait qu'on allait bientôt livrer la ville, envoya un jour son prévôt, Mohammed, fils de Ya‘qoub, de Bâdeghîs, pour attaquer un faubourg appelé le Château de Çali‘h. La populace combattit ce jour-là avec rage, mit en fuite l'armée de Tâhir et lui tua

un grand nombre de soldats. Le lendemain, Tâhir attaqua un quartier appelé Dâr ar-Raqîq. Une foule immense sortit pour le combattre. Un vagabond, vêtu d'une chemise de bure, ayant à son cou un sac, une lance de bois à la main, et tenant dans l'autre main une espèce de natte enduite de poix (en guise de bouclier), se présenta aux regards de Tâhir, qui donna à un Khorâsânien l'ordre de charger cet homme. Le soldat lança une flèche, laquelle frappa la natte sans la transpercer et tomba par terre. Le vagabond la ramassa et la ficha dans la natte, à la surface extérieure. Il en fit de même de toutes les flèches que le guerrier du Khorâsân tira contre lui. Quand celui-ci eut épuisé tous ses traits, Tâhir lui dit : Malheur à toi, prends ton sabre ! As-tu peur d'un vagabond ? Le soldat s'avança le sabre à la main. En ce moment le vagabond prit dans son sac une pierre, la mit sur une fronde et la lança contre le soldat, de telle sorte qu'elle frappa le sabre et le brisa en deux moitiés ; puis il s'éloigna, en disant : Voilà pour toi, vois que je suis un brave ! Tâhir dit : C'est une lutte étrange : d'un côté des guerriers et des officiers armés de cuirasses et de sabres, de l'autre un vagabond, vêtu d'une chemise de bure et armé d'un sabre en bois, d'une natte en guise de bouclier et d'une fronde ! L'action fut très chaude ce jour-là et dura jusqu'à la nuit. Harthama, lui aussi, avait un engagement avec la populace.

CHAPITRE XXXI

Mort de Mohammed al-Émin

Le premier jour du mois de mo‘harrem de l'an 198, Tâhir et Harthama commencèrent l'attaque de la Cité ; ils la bloquèrent complètement et firent jouer les machines de siège. Tâhir coupa l'eau, et les assiégés n'osaient pas sortir pour en puiser. Ils étaient à toute extrémité. Un jour, vers le soir, Mohammed fit venir une jeune esclave et lui demanda de chanter. L'esclave prit son luth et récita quelques vers. Mohammed, mécontent [du sujet triste de cette poésie] lui dit : Qu'est-ce que ce chant ? L'esclave s'excusa, et dit qu'aucun autre ne s'était présenté à sa mémoire. Mohammed demanda qu'elle en chantât un autre. L'esclave récita quelques vers du même genre. — Malédiction sur toi et sur ton chant ! s'écria le calife, plein de colère. L'esclave, en se retirant, heurta de son pied une coupe de la valeur de dix mille dirhems et la brisa. Mohammed fut très affligé de cet accident.

Mohammed, voyant que les habitants étaient épuisés par ce long siège et qu'il ne lui restait aucune ressource, fit dire à Harthama qu'il était prêt à se rendre, et qu'il désirait aller à son camp sans que Tâhir en fût informé. Il demanda que Harthama le protégeât contre l'intervention de Tâhir et l'envoyât à Mâmoun. Harthama, très heureux de cette proposition, lui fit répondre qu'il acceptait ces conditions. Il fut convenu que Harthama viendrait, vers minuit, avec quelques-uns de ses gens, dans une barque, jusqu'au palais, et qu'il prendrait là Mohammed, qui serait accompagné d'une seule personne. Tâhir, ayant eu connaissance de cet arrangement, monta à cheval et se rendit à la tombée de la nuit, avec un petit détachement de troupes, aux bords du Tigre, et il fit surveiller le fleuve par deux cents hommes complètement armés qui se tenaient, dans des barques, près du rivage, cachés par l'obscurité. La barque qui portait Harthama et les siens,

arriva à l'endroit convenu. Mohammed vêtu d'une tunique d'esclave, la tête couverte d'un chaperon, des souliers aux pieds, vint, accompagné d'un eunuque, aux bords du fleuve, et monta dans la barque de Harthama. Lorsque celle-ci se trouva en pleine rivière, les hommes de Tâhir l'entourèrent et l'attaquèrent en lançant des javelots. Harthama chercha à les repousser, mais ceux-ci réussirent à pratiquer une ouverture dans la barque, qui commença à s'enfoncer dans les flots ; ceux qui savaient nager, se jetèrent dans l'eau ; le commandant du bateau saisit Harthama par la main et gagna avec lui la rive. Quant à Mohammed, il s'était jeté dans l'eau et, après avoir nagé un certain temps le long du fleuve, il se dirigea vers la rive occidentale, du côté de la Cité, et aborda à un endroit où Tâhir avait placé un poste de dix hommes commandés par Ibrahîm, fils de Dja‘far, de Balkh. Lorsque Mohammed sortit de l'eau, Ibrahîm le reconnut ; il lui mit un manteau sur les épaules, pour le préserver du froid, et le fit monter sur son propre cheval. Ibrahîm vint annoncer à Tâhir que Mohammed était dans sa maison. Tâhir appela un de ses esclaves nommé Qoraïsch le *dentu* (à cause de ses dents qui étaient d'une longueur extraordinaire), et lui dit de se rendre à la maison d'Ibrahîm, de trancher la tête à Mohammed et de la lui apporter. Mohammed était seul, lorsque Qoraïsch arriva le sabre au poing. Il sauta sur ses jambes et chercha dans l'appartement quelque objet pour se défendre ; il ne trouva que le coussin, et il s'en servit en guise de bouclier. Qoraïsch frappa ; le sabre traversa le coussin, et entra dans le sommet de la tête de Mohammed. Il frappa de nouveau, et Mohammed tomba sur la face. Qoraïsch l'égorgea et lui détacha la tête qu'il porta à Tâhir. Celui-ci, le lendemain, ayant devant lui la tête de Mohammed placée dans un bassin, donna audience publique et dit aux visiteurs : Voilà le *déchu ;* c'est lui-même qui est cause de sa mort ; s'il s'était rendu à moi, il n'aurait pas été tué ; cela est arrivé parce qu'il s'est rendu à Harthama. C'est moi qui ai conduit la guerre, j'ai eu la peine, et il a voulu être envoyé à Mâmoun par Harthama, pour que celui-ci ait la gloire de la victoire ! Il fit ensuite exposer la tête de Mohammed, plantée sur un mât, à la porte de la Cité. Les assiégés ouvrirent alors les portes et capitulèrent. Chacun alla à ses affaires, Tâhir prit possession de Baghdâd, et l'ordre fut rétabli.

Tâhir envoya la tête de Mohammed, le sceptre et le manteau du Prophète et l'anneau du califat à Mâmoun et lui annonça sa victoire. Sachant que Harthama ne manquerait pas de présenter à Mâmoun un rapport défavorable pour lui, et qu'il l'accuserait d'avoir donné l'ordre d'égorger Mohammed et d'avoir fait exposer sa tête (car Mâmoun voulait que son frère fût fait prisonnier et envoyé à sa cour), il lui écrivit en ces termes : Mohammed avait fait demander l'amân à Harthama et avait l'intention de se rendre à son camp. Il ne voulait pas se fier à moi, parce que je l'avais combattu sans pitié. Harthama alla le chercher pendant la nuit dans une barque. Je l'attendis, au bord du fleuve, avec mes soldats, pour lui présenter mes hommages, lorsqu'il aborderait. Arrivée au milieu du fleuve, leur barque chavira, et Mohammed gagna la rive à la nage. Il croyait que Harthama l'avait trahi ; il regretta d'avoir demandé l'amân et appela ses esclaves et ses soldats, en poussant le cri de guerre : Victoire à Mohammed ! J'ordonnai à mes hommes de l'enlever, mais il résista et lutta jusqu'à ce qu'il fût tué. Le lendemain, comme les gens de Baghdâd refusaient de livrer la forteresse, ne croyant pas que Mohammed était mort, j'ai voulu leur en donner la preuve, et j'ai fait exposer sa tête à la porte de la ville, selon la coutume des princes. Alors ils ont ouvert la porte, les habitants et les aventuriers ont repris leurs occupations habituelles, et l'ordre s'est trouvé rétabli. Maintenant je t'envoie sa tête. — Harthama, de son côté, écrivit à Mâmoun : J'étais allé chercher Mohammed, et l'avais fait monter dans ma barque ; celle-ci a chaviré au milieu du fleuve, et j'ai dû songer à mon propre salut. Le lendemain j'ai vu sa tête entre les mains de Tâhir. Voilà tout ce que j'en sais. — Mohammed avait emmené de Raqqa à Baghdâd les deux fils de Mâmoun et les avait détenus dans son palais. Tâhir fit partir Moutaman avec les fils de Mâmoun et leur mère, pour le Khorâsân, et fit garder Zobaïda dans son palais. Il envoya aussi à Mâmoun les fils de Mohammed, Mousâ et ‘Abdallah.

Mohammed avait le teint blanc, la taille élevée, de larges épaules, les yeux petits et le nez aquilin. Il était doué d'une grande force. Mâmoun avait vu dans l'horoscope de Mohammed qui lui fut interprété par les astrologues, qu'il serait tué par un Qoraïsch. Il croyait que c'était un homme de la tribu de Qoraïsch. Fadhl, fils de Sahl, qui était très versé dans la science des astres, dans chaque lettre

qu'il adressait à Tâhir au nom de Mâmoun, lui recommandait de prendre soin des guerriers de Qoraïsch qui se trouvaient dans son armée. Tâhir ne s'expliquait pas cette recommandation. Or, en apprenant par la lettre de Tâhir, que Mohammed avait été tué par son esclave Qoraïsch, Mâmoun fut éclairé sur le vrai sens de la prédiction des astrologues. Mohammed, le jour de sa mort, était âgé de vingt-huit ans ; il avait régné quatre ans et huit mois. Pendant les troubles du siège il avait épousé la fille d'‘Isâ, fils de Dja‘far, femme douée d'un grand talent de parole, poète et très belle. Elle a composé plusieurs élégies sur sa mort.

CHAPITRE XXXII

Règne de Mâmoun

Lorsque Mâmoun fut maître de l'empire, Fadhl, fils de Sahl, l'engagea à transporter sa résidence à Baghdâd. Mâmoun, qui préférait le séjour du Khorâsân, ne voulut pas quitter cette province. Fadhl lui représenta que le Khorâsân, situé à l'extrême Orient, était la région la plus éloignée de l'empire, où il n'était pas possible de diriger l'administration des provinces occidentales aussi bien que dans l‘Irâq, qui était une contrée centrale. Mâmoun répondit que les califes abbasides avaient bien résidé à Baghdâd, dans l‘Irâq, mais qu'antérieurement les Omayyades étaient restés en Syrie, province également située à une extrémité de l'empire, près de la frontière de Roum, et qu'ils avaient pu gouverner tout le pays. Fadhl, tout en considérant la résolution de Mâmoun comme une faute, n'osait cependant pas s'y opposer, et ils continuèrent à résider à Merw. Tâhir exerçait le gouvernement à Baghdâd. Au mois de rabî‘a second de l'an 199, le calife fut informé par Tâhir qu'un Kharidjite, nommé Naçr-ibn-Schabath-ben-Rib‘î, avait levé l'étendard de la révolte à Raqqa. — J'avais toujours dit que cela arriverait, dit Fadhl, lorsque Mâmoun le consulta ; à présent il faut partir. — Tâhir fera ce qu'il faut, repartit le calife. — Fadhl répliqua : Quand Tâhir sera dans le Djezîra et occupé à Raqqa, il perdra l‘Irâq. — Eh bien, dit le calife, trouve quelqu'un à qui je puisse confier le gouvernement de l’Irâq. Fadhl lui proposa son frère ‘Hasan, fils de Sahl. Ces deux frères, Fadhl et ‘Hasan, avaient été employés dans la chancellerie de Baghdâd, du temps de Mahdi et de Raschîd ; ils connaissaient bien les affaires de bureau, mais ils n'étaient pas compétents dans les choses de la guerre. Mâmoun savait que ‘Hasan n'était pas l'homme qu'il fallait pour ce poste, mais il ne voulut pas contrarier Fadhl. Il écrivit donc à Tâhir et lui ordonna de remettre le gouvernement de l’Irâq et

des autres provinces qu'il administrait à ‘Hasan, de se rendre avec son armée à Raqqa, pour réduire Naçr-ibn-Schabath, et de prendre le gouvernement de Raqqa, de toute la province de Djezîra, de Mossoul et de la Syrie. Il invita ensuite Harthama à remettre le commandement de ses troupes à ‘Hasan et de revenir avec sa suite dans le Khorâsân. Tâhir et Harthama exécutèrent les ordres du calife, mais ils furent mécontents de Mâmoun et de Fadhl, car ils avaient espéré qu'on leur laisserait leurs commandements. Harthama, après avoir confié le commandement de l'armée à son lieutenant Abou-Sarâya, pour le remettre à ‘Hasan, retourna dans le Khorâsân. Tâhir se rendit à Raqqa et mit le siège à la ville ; mais il n'entreprit aucune opération active. L'armée et le peuple de l’Irâq trouvaient étrange la nomination de ‘Hasan à un poste auquel il n'était pas apte ; ils savaient que l'auteur de cette mesure était Fadhl, fils de Sahl, à qui Mâmoun laissait tout pouvoir.

Il y avait à Koufa un descendant d’‘Alî, nommé Mohammed, fils d'Ibrahîm, fils d'Ismâ‘îl, fils d'Ibrahîm, fils de ‘Hasan, [fils de ‘Hasan], fils d’‘Alî, fils d'Abou-Tâlib, surnommé Ibn-Tabâtabâ, qui faisait en secret de la propagande pour la cause de la famille d’‘Alî. Il appelait le peuple à prêter serment « au *Ridhâ* de la famille de Mohammed », et les habitants de Koufa répondaient à son appel. Au mois de djoumâdâ second de cette même année, Abou-Sarâya vint à Koufa avec une troupe de cavaliers, proclama ouvertement les droits de Mohammed, fils d'Ibrahîm, et s'empara de la ville de Koufa.

CHAPITRE XXXIII

Révolte d'Abou-Sarâya et des ‘Alides à Koufa

Le vrai nom d'Abou-Sarâya était Sarî, fils de Mançour. Il descendait de Hânî, fils de Qabîça, as-Schaïbânî, qui avait vaincu les Perses à Dsou-Qâr, du temps de Kesra Parwîz. Il était esclave de Harthama, qu'il remplaçait souvent dans les commandements. C'est lui que Harthama, lors de sa révocation, avait chargé du commandement de l'armée pour le transmettre ensuite à ‘Hasan, fils de Sahl. ‘Hasan était un fonctionnaire ; il ne s'était jamais occupé des affaires de l'armée. Aussi, lorsqu'il s'agissait d'envoyer des agents dans les différentes villes, ne choisissait-il que ses confrères. De plus, il avait rayé des rôles de l'armée de Baghdâd et de l'armée de Harthama un certain nombre de soldats, disant qu'il n'avait plus besoin de leur service, et avait cessé de leur payer la solde. C'est avec ces soldats renvoyés qu'Abou-Sarâya vint à Koufa, où il proclama les droits d'Ibn-Tabâtabâ. ‘Hasan, fils de Sahl, informé de ces faits, envoya contre lui un général nommé Zohaïr, fils de Moussayyab, avec dix mille hommes. Abou-Sarâya sortit de la ville, attaqua ces troupes et les mit en déroute. Il rentra à Koufa avec un butin considérable. Le lendemain, Ibn-Tabâtabâ le força de lui remettre le butin. Abou-Sarâya, mécontent de cette exigence, et voyant qu'il ne pourrait pas s'entendre avec ce prétendant, qui ne lui laisserait pas le pouvoir absolu, l'empoisonna dans la nuit, et proclama à sa place, le jour suivant, un autre descendant d’‘Alî, de la famille de Zaïd, nommé Mohammed, [fils de Mohammedl, fils de Zaïd, fils d’‘Alî, fils de ‘Hosaïn, fils d’‘Alî ; et il fut maître du gouvernement. ‘Hasan, fils de Sahl, avait fait suivre Zohaïr par un autre général, du Khorâsân, nommé ‘Abdous, fils de Mohammed, avec un corps de quatre mille hommes. Celui-ci arriva aux portes de Koufa après la défaite de Zohaïr et après la mort d'Ibn-Tabâtabâ. Abou-Sarâya lui livra bataille,

le tua et mit son armée en déroute ; puis il rentra dans Koufa. Dans toutes les villes, les descendants d'‘Alî levèrent la tête et adressèrent des lettres à Abou-Sarâya, qui donna à chacun le gouvernement de la ville où il résidait. Il demeura lui-même à Koufa avec l'‘Alide qu'il avait fait proclamer et auquel il fit donner le titre de Prince des croyants, et il cessa de mentionner le nom de Mâmoun dans le prône. Il envoya ensuite un ‘Alide avec un corps d'armée à Wâsit, et un autre, nommé Zaïd, fils de Mousâ (fils de Dja‘far, fils de Mohammed, fils d'‘Alî, fils de ‘Hosaïn, fils d'‘Alî) à Baçra. Les deux villes furent prises.

‘Hasan, fils de Sahl, en présence de ces graves évènements, adressa une lettre à Harthama, qui se trouvait encore à ‘Holwân, et le rappela. Harthama ayant refusé de venir, ‘Hasan députa vers lui Sindî, fils de Schâhik, qui devait chercher à le fléchir par de bonnes paroles ; mais Harthama résista. ‘Hasan lui adressa alors une lettre, dans laquelle il était dit : Si tu ne reviens pas, j'écrirai à Mâmoun et à Fadhl, pour que, quand tu arriveras aux portes de Merw, ils te fassent retourner ; car cet Abou-Sarâya est ton esclave, et c'est toi qui l'as poussé à cette révolte. Harthama, qui avait déjà quitté ‘Holwân, reçut cette lettre à Hamadân. N'osant se présenter devant Mâmoun, qui, pensait-il, serait déjà prévenu contre lui, il retourna à Baghdâd. ‘Hasan lui fit un accueil très gracieux, lui donna une armée et le fit marcher contre Abou-Sarâya. Harthama envoya ‘Alî, fils de Sa‘îd, avec l'avant-garde à Wâsit, pour en chasser Abou-Sarâya ; puis, après avoir inutilement fait exhorter Abou-Sarâya à rentrer dans son devoir, il lui livra bataille et le mit en déroute, en tuant un grand nombre de ses soldats. Abou-Sarâya se retira à Qaçr Ibn-Hobaïra, d'où il fut délogé par Harthama qui occupa lui-même cette position. Après son retour à Koufa, Abou-Sarâya chassa de cette ville tous les Abbasides, les descendants de Mançour et de Mahdi, détruisit leurs maisons et confisqua leurs propriétés. Les exilés se rendirent auprès de Harthama. Au mois de dsou'l-qa‘da, un grand nombre de personnes arrivèrent du Khorâsân, de l'Irâq, et des contrées orientales, pour accomplir le pèlerinage. Harthama ne leur permit pas de continuer leur route ; elles revinrent à Qaçr Ibn-Hobaïra, pour prendre part à la guerre contre Abou-Sarâya. Celui-ci, dans le même mois, fit partir pour la Mecque un ‘Alide nommé ‘Hosaïn, fils de ‘Hasan, fils d'‘Alî, [fils d'‘Alî,] fils de

‘Hosaïn, fils d’‘Alî, surnommé Ibn-al-Aftas, et pour Médine un autre ‘Alide, nommé Mohammed, fils de Soulaïmân, fils de Dâoud, fils de ‘Hasan, fils d’‘Alî. Mohammed, fils de Soulaïmân, prit possession de la ville de Médine et en expulsa les chefs abbasides. Quant à ‘Hosaïn Ibn-al-Aftas, il arriva à la Mecque le jour d’‘Arafa, vers le soir. Dâoud, [fils d’‘Isa,] fils de Mousâ, [gouverneur de la ville au nom de Mâmoun], prit la fuite. Les pèlerins étant alors à ‘Arafa sans avoir d'imâm, Ibn-al-Aftas se rendit immédiatement à ‘Arafa, où il resta jusqu'à minuit. Le lendemain, il revint à la Mecque et s'empara de la ville.

Le premier jour du mois de mou‘harrem de l'an 200, Harthama arriva aux portes de Koufa. Abou-Sarâya sortit de la ville et lui livra bataille. Il fut vaincu et rentra dans Koufa ; puis il prit la fuite, en emmenant avec lui Mohammed, fils de Mohammed, fils de Zaïd, et les autres ‘Alides, et les débris de son armée, et se dirigea vers Baçra. ‘Alî, fils de Sa‘îd, qui tenait garnison à Wâsit, fit occuper la route de Baçra par un de ses généraux nommé ‘Hasan, fils d’‘Alî, de Bâdeghîs. Un engagement eut lieu aux bords du Tigre ; Abou-Sarâya fut battu et un grand nombre de ses soldats furent tués. Ayant été blessé, il voulut regagner sa demeure qui se trouvait dans la ville de Ras-al-‘Aïn, dans le Djezîra ; mais lorsqu'il arriva sur le territoire de Djezîra, il fut arrêté, lui et sa suite, par ‘Hammâd, le gouverneur de la province, et envoyé à ‘Hasan, fils de Sahl. ‘Hasan fit trancher la tête à Abou-Sarâya et aux ‘Alides, qui avaient été pris avec lui. On raconte que jamais un condamné à mort n'a poussé des cris, au moment d'être exécuté, comme Abou-Sarâya.

‘Alî, fils de Sa‘îd, sur l'ordre de Harthama, quitta Wâsit et marcha sur Baçra. Zaïd, fils de Mousâ, qui gouvernait cette ville, était devenu odieux aux habitants, à cause de sa tyrannie et de ses mauvaises mœurs. On l'appelait Zaïd an-Nâr (Zaïd du Feu), parce qu'il avait fait brûler un grand nombre de maisons [appartenant aux Abbasides]. Lorsque ‘Alî, fils de Sa‘îd, arriva aux portes de Baçra, le peuple saisit Zaïd et le livra à ‘Alî, qui lui fit grâce de la vie, le fit charger de chaînes et l'emmena. Le frère de Zaïd, Ibrahîm, avait commis des cruautés semblables dans le Yemen. Il avait fait mourir un grand nombre de personnes et on l'appelait Ibrahîm al-Djazzâr (le boucher). ‘Hosaïn Ibn-al-Aftas, lui aussi, avait opprimé les habitants de la

Mecque, qui le détestaient et qui voulaient le tuer. Voyant les mauvaises dispositions du peuple à son égard, et ayant appris la mort d'Abou-Sarâya et le retour des Abbasides dans l'Irâq, il engagea un ‘Alide, nommé Mohammed, fils de Dja‘far, fils de Mohammed, homme âgé et d'une grande vertu, qui se trouvait à la Mecque, à prendre le pouvoir. Mohammed lui répondit : Je n'ai que faire du pouvoir ; je ne quitterai pas ma maison, car je ne veux pas interrompre mes exercices de piété. Ibn-al-Aftas eut alors recours à un stratagème : il fit promettre à ce vieillard par les ‘Alides que, s'ils étaient dirigés par lui, ils se convertiraient et vivraient comme lui. Mohammed consentit à paraître en public, les ‘Alides lui prêtèrent serment et les habitants de la Mecque suivirent leur exemple, en disant : Au moins serons-nous délivrés de la tyrannie d'Ibn-al-Aftas. Mais le fils de Mohammed, ‘Alî, [et] ‘Hosaïn (Ibn-al-Aftas) s'arrogèrent le pouvoir et reléguèrent Mohammed dans sa maison. Is‘haq, fils de Mousâ, l'Abbaside, après avoir été chassé du Yemen par Ibrahîm al-Djazzâr, apprit que les habitants de la Mecque étaient très irrités contre les ‘Alides. Il marcha sur la Mecque. Mohammed, fils de Dja‘far, sortit de la ville pour lui livrer bataille. Son fils ‘Alî et ‘Hosaïn Ibn-al-Aftas commandèrent l'armée ; mais les habitants de la Mecque refusèrent leur concours. Is‘haq, fils de Mousâ, et les Abbasides furent vainqueurs et occupèrent la ville. Un grand nombre d'‘Alides et de leurs partisans furent tués. Mohammed, fils de Dja‘far, blessé à l'œil par une flèche, s'enfuit vers Djedda ; son fils fut tué. Les autres ‘Alides prirent tous la fuite. Is‘haq, après avoir pris le gouvernement de la Mecque, poursuivit Mohammed ; il le fit prisonnier, lui accorda l'amân, et le ramena à la Mecque. Là, il le força de faire dans la mosquée, près du *maqâm,* la déclaration de sa propre déchéance, et de prêter serment à Mâmoun.

Abou-Is‘haq Mohammed, fils de Hâroun et frère de Mâmoun, (le même qui plus tard succéda à Mâmoun sous le nom de Mou‘tacim), avait été nommé par ‘Hasan, fils de Sahl, gouverneur du Yemen. Il vint à la Mecque, en l'an 201, afin d'accomplir le pèlerinage, pour se rendre ensuite dans sa province. Ibrahîm al-Djazzâr, qui tenait encore le Yemen, envoya contre lui un descendant d'‘Aqîl, fils d'Abou-Tâlib. Lorsque celui-ci arriva aux portes de la Mecque, Abou-Is‘hâq sortit de

la ville avec les troupes que lui avait données le gouverneur de la Mecque, livra bataille à l'Aqilite et le mit en déroute.

CHAPITRE XXXIV

Mort de Harthama

Harthama, après avoir terminé sa campagne contre Abou-Sarâya, avait été nommé par ‘Hasan, fils de Sahl, gouverneur de la Syrie. Harthama refusa ce poste et demanda l'autorisation de se rendre à la cour de Mâmoun. ‘Hasan ne la lui accorda pas. Harthama, ne tenant point compte de son opposition, partit de Koufa, en disant : Je veux me rendre à la cour du prince des croyants, pour le voir et pour lui parler de mon affaire. S'il me renvoie, il en est le maître et j'obéirai ; je serais alors investi par lui, ce qui vaut mieux que d'avoir été nommé par quelqu'un comme toi. Fort des succès qu'il avait remportés, il comptait solliciter une entrevue particulière de Mâmoun, lui parler de l'état de l‘Irâq et lui représenter que ‘Hasan n'était pas à la hauteur des fonctions qu'il y remplissait. Cependant Fadhl, prévenu par son frère, fit à Mâmoun un rapport défavorable sur Harthama, l'accusa d'avoir fomenté les troubles de Baghdâd et d'avoir fait agir Abou-Sarâya dans la révolte des ‘Alides, qu'il aurait pu empêcher s'il avait voulu ; de venir maintenant à la cour, sans y être autorisé par le calife, après avoir refusé le gouvernement de la Syrie que ‘Hasan lui avait donné. Mâmoun, par suite du langage de Fadhl, était mal disposé envers Harthama. Il le nomma au gouvernement de la Syrie et du ‘Hedjâz, fit rédiger l'acte d'investiture et le lui expédia, avec l'ordre de retourner sur ses pas. Harthama, néanmoins, continua sa route, disant : Tout cela est l'œuvre de Fadhl ; il ne veut pas que je voie le calife, qui ignore tout cela ! Dans la crainte que Fadhl ne dissimulât sa présence à Mâmoun, il fit son entrée dans la ville de Merw, enseignes déployées et au son du tambour ; il arriva ainsi jusqu'au palais de Mâmoun. Celui-ci fut étonné d'entendre battre le tambour. Fadhl lui dit : C'est Harthama, qui entre dans Merw, malgré toi. Le calife, très irrité contre Harthama, donna l'ordre de l'appeler ; plusieurs personnes

se précipitèrent hors du palais, lui lièrent les mains et l'amenèrent ainsi devant le calife, qui l'apostropha en ces termes : Tu as la hardiesse de venir à ma cour sans mon autorisation, et de battre le tambour dans la ville, pour me braver ? Harthama voulut s'expliquer, mais le calife ne le laissa pas parler ; il le fit souffleter par ses serviteurs, qui le frappèrent à coups de poing avec tant de violence, que son visage fut ensanglanté et son nez brisé. On le conduisit ensuite en prison, où Fadhl, fils de Sahl, le fit assassiner, quelque temps après.

CHAPITRE XXXV

Révolte de l'armée de Baghdâd contre ‘Hasan, fils de Sahl

L'armée de Baghdâd avait chassé ‘Hasan, qui s'était retiré à Nahrewân. C'est là qu'il avait fait mettre à mort Abou-Sarâya. N'osant pas rentrer à Baghdâd, il s'était rendu ensuite à Madâïn, avec l'intention de se transporter à Wâsit, et avait envoyé à Baghdâd, comme gouverneur, un général nommé ‘Alî, fils de Hischâm. L'armée demanda à ce dernier la solde de six mois. ‘Alî avertit ‘Hasan, qui promit d'envoyer cet argent. Après avoir attendu un mois, les troupes, voyant que ‘Hasan n'exécutait pas sa promesse, se révoltèrent contre ‘Alî. Celui-ci chercha à les apaiser en déclarant qu'il payerait la solde de ses deniers, en attendant que ‘Hasan envoyât l'argent. Zaïd an-Nâr, ce ‘Alide qui s'était emparé de Baçra et qui avait été arrêté par ‘Alî, fils de Sa‘îd, avait réussi à s'enfuir de sa prison. Un frère d'Abou-Sarâya, nommé ‘Abdallah, s'était joint à lui ; ils avaient recruté des adhérents et se disposèrent à faire une tentative sur Baçra. ‘Alî, fils de Hischâm, envoya, de Baghdâd, une armée contre eux. Le frère d'Abou-Sarâya fut tué ; Zaïd an-Nâr fut fait prisonnier, amené à Baghdâd et enfermé dans la prison. L'armée de Baghdâd, s'étant mise en révolte contre ‘Alî, fils de Hischâm, [qui avait été chassé de Baghdad], enfonça les portes de la prison et délivra Zaïd ; il s'enfuit et se cacha ; on le chercha pour le proclamer calife, mais on ne le trouva point. Les rebelles voulurent alors proclamer Mançour, fils de Mahdi, qui vivait à Baghdâd. Mançour ayant refusé leur proposition, ils lui dirent : Eh bien, prends le gouvernement de la ville au nom de Mâmoun ; car nous ne voulons pas de ‘Hasan, fils de Sahl. Mançour consentit ; il prit en mains l'administration et continua à réciter le prône au nom de Mâmoun. Il fit sortir Fadhl, fils de Rabî‘a, de la retraite dans laquelle il vivait, à Baghdâd, et le nomma son vézir.

‘Hasan, fils de Sahl, ne se sentant pas en sûreté à Madâïn, quitta cette ville et se rendit à Wâsit. L'armée de Baghdâd voulait marcher contre lui et faire venir Tâhir, de Raqqa, afin de montrer à Mâmoun qu'il avait commis une faute en donnant à ‘Hasan le gouvernement de Baghdâd. Lorsque Tâhir apprit les évènements de Baghdâd, il y envoya l'un des plus fameux généraux du Khorâsân, nommé Mohammed, fils d'[Abou-]Khâlid, qui devait se mettre à la disposition de Mançour et l'aider de ses conseils dans l'entreprise contre ‘Hasan. Les troupes de Baghdâd demandèrent qu'il fût nommé général en chef : Mançour lui donna le commandement et le fit marcher contre ‘Hasan. L'armée de Mohammed fut défaite, lui-même fut blessé ; il retourna à Baghdâd, où il mourut de sa blessure. Son fils ‘Isâ fut ensuite acclamé par les troupes ; il les ramena à Wâsit, mais il fut battu par ‘Homaïd, fils d'Abdou’l-‘Hamîd, que ‘Hasan lui avait opposé. L'armée de Baghdâd, qui avait subi de grandes pertes, revint à Baghdâd. Les soldats dirent : Recommençons la lutte ! Nous ne voulons pas de ‘Hasan, fils de Sahl, de ce mage, fils d'un mage, ni de son frère Fadhl ! Et si Mâmoun ne l'éloigne pas de son poste de vézir, nous répudierons aussi Mâmoun ! Mançour, sur leur demande, donna le commandement de l'armée à Khozaïma, fils de Khâzim, qui marcha sur Wâsit ; et il envoya Ya‘hyâ, fils d’‘Alî-ibn-Mâhân, pour s'emparer de la ville de Madâïn. ‘Hasan opposa à Khozaïma ‘Homaïd at-Tousî. Cependant la ville de Baghdâd était en proie au plus grand désordre. La populace et les aventuriers commettaient tous les excès, enlevaient des femmes et des enfants, et n'obéissaient ni à Mançour ni à personne. Les habitants paisibles, ne pouvant plus supporter cet état des choses, cherchèrent en vain à rétablir l'ordre ; mais les malfaiteurs eurent le dessus.

Lorsque la nouvelle de ces évènements parvint à Mâmoun, Fadhl, fils de Sahl, qui lui cachait la plupart des affaires, lui dit que c'étaient les ‘Alides qui causaient ces troubles et que, dans toutes les provinces, ils se posaient en prétendants au trône. Il se garda bien de lui dire que le peuple, mécontent de son frère ‘Hasan, s'était insurgé contre lui. Après avoir longtemps délibéré avec Fadhl, Mâmoun s'arrêta à la résolution suivante : il voulait choisir parmi les ‘Alides un homme pieux, universellement respecté et savant en théologie, qui ne se serait pas compromis dans les révoltes, et qui aurait parmi les membres de

la famille d’‘Alî une autorité incontestée ; il voulait faire venir cet homme dans le Khorâsân, et le faire reconnaître comme héritier présomptif du trône. Le calife espérait que, par suite de cette mesure, les ‘Alides, ayant la certitude que le califat, après la mort de Mâmoun, passerait de la famille d’‘Abbâs dans celle d'Abou-Tâlib, cesseraient de fomenter des troubles dans les provinces et viendraient résider à sa cour. Il y avait à Baghdâd un frère de Zaïd an-Nâr, nommé ‘Alî, fils de Mousâ, fils de Dja‘far aç-Çâdiq, fils de Mohammed, fils d’‘Alî, fils de ‘Hosaïn, fils d’‘Alî, fils d'Abou-Tâlib, qui était de tous les ‘Alides le plus savant et le plus pieux. Il avait un fils nommé Mohammed, distingué comme son père par sa science et sa vertu. Mâmoun et Fadhl résolurent de faire venir ‘Alî de Baghdâd, de le faire proclamer héritier présomptif du trône et successeur de Mâmoun, de promulguer la doctrine schi‘ite et de faire valoir l'imâmat des ‘Alides. Mâmoun croyait que de cette manière les troubles causés par la propagande des ‘Alides disparaîtraient complètement. En conséquence, il envoya son oncle Radjâ, fils d'Abou-Dha‘h‘hâk, et son eunuque Khirâsch (?) à Baghdâd, pour chercher ‘Alî, fils de Mousâ. ‘Alî arriva à Merw, et Mâmoun proclama la doctrine schi‘ite. Après moi, disait-il en haranguant le peuple, le trône appartiendra à ‘Alî ; car il est l'imâm légitime. Les Benî-Omayya, aussi bien que les Benî-‘Abbas, ont fait tort aux descendants d'Abou-Tâlib, qui seuls ont droit au pouvoir. Je ne peux pas abdiquer, mais je veux leur assurer le califat après moi, et je nomme ‘Alî, fils de Mousâ, héritier présomptif du trône et mon successeur. Puis, s'adressant à ‘Alî, il lui dit : Tes droits sont plus légitimes que ceux de mes fils et de tous les Benî-‘Abbâs. Et il lui donna le nom de *Ridhâ.* Mâmoun fit prêter le serment à ‘Alî et à son fils Mohammed, comme son successeur désigné, donna sa fille aînée, Oumm-‘Habîb, en mariage à ‘Alî, et son autre fille, Oumm-al-Fadhl, à Mohammed. Enfin il remplaça pour les vêtements et les drapeaux, la couleur noire par la couleur verte, disant que le noir était la couleur de l'enfer, le vert celle du paradis. Fadhl, d'après ses ordres, expédia des lettres dans toutes les provinces et invita les gouverneurs à faire prêter le serment à ‘Alî ar-Ridhâ, que le calife avait choisi comme héritier présomptif en rendant le trône à son légitime possesseur, et en préférant aux Benî-‘Abbâs la famille du Prophète, qui avait des droits supérieurs pour exercer le pouvoir temporel et spirituel. Ainsi (était-il

dit dans ces lettres) ‘Alî ar-Ridhâ succédera au prince des croyants ; il aura pour successeur son fils Mohammed, et celui-ci un membre de la famille d’‘Alî, fils d'Abou-Tâlib, le plus digne par sa vertu, sa science et sa piété. Fadhl leur ordonna en outre d'adopter pour les vêtements et les drapeaux la couleur verte. ‘Alî, fils de Mousâ, de son côté, adressa des lettres aux ‘Alides dans les différentes provinces et leur annonça que le représentant de la légitimité était rétabli dans ses droits.

Lorsque ‘Hasan, fils de Sahl, qui se trouvait à Wâsit, reçut, comme tous les autres gouverneurs, cette lettre de Fadhl, il fit prêter le serment par ses troupes et ordonna à Tâhir de recevoir le serment à Raqqa, à Mossoul, dans le Djezîra et en Syrie. Le serment fut également prêté à la Mecque et à Médine. Les agitations des ‘Alides cessèrent partout. — ‘Hasan avait conclu avec l'armée de Baghdad une convention, aux termes de laquelle il devait payer aux troupes six mois de solde ; on avait stipulé que Mançour, fils de Mahdi, serait relégué dans sa maison et que ‘Isâ (fils de Mohammed, fils d'Abou-Khâlid), remplirait les fonctions de gouverneur comme lieutenant de ‘Hasan, lequel ne viendrait pas à Baghdâd. Cette convention avait été exécutée et l'ordre rétabli dans la ville. La lettre de Mâmoun lui étant parvenue ensuite, ‘Hasan expédia ses ordres aux différents gouverneurs ; il écrivit également à ‘Isâ et l'invita à faire prêter par les troupes de Baghdâd le serment à Ridhâ, et à leur recommander l'adoption de la couleur verte pour les drapeaux et les vêtements. ‘Isâ donna communication de cette lettre aux soldats, qui refusèrent tous d'obéir. Ils dirent : Voilà la machination de Fadhl ! Il a voulu soumettre tout le peuple à Mâmoun, et par ce moyen préparer l'avènement des ‘Alides. Nous ne consentons pas à ce que le pouvoir soit enlevé aux Benî-‘Abbâs. Nous sommes ceux qui avons servi Raschîd, Mahdî et Mançour ! Nous ne voulons plus Mâmoun comme calife ! Établissons un autre calife ! Le califat appartient aux Abbasides ! — Les Benî-‘Abbâs, qui habitaient Baghdâd, s'ameutèrent également contre Mâmoun, le chargèrent de malédictions et dirent : Mâmoun est un fils de l'adultère ; s'il n'en était pas ainsi, il n'enlèverait pas le pouvoir à sa famille. Ils décidèrent de proclamer la déchéance de Mâmoun et d'établir un autre calife de la famille d’‘Abbâs. Ils se rendirent auprès de Mançour, fils de Mahdî, et

lui proposèrent le pouvoir. Mançour le refusa. Ils s'adressèrent alors à son frère, Ibrahîm, fils de Mahdî, qui consentit à se laisser proclamer, disant : Puisque Mâmoun veut déposséder sa famille, je m'y oppose. L'armée de Baghdâd et les Benî-Abbâs se réunirent le vendredi, trois jours avant la fin du mois de dsou’l-‘hiddja de l'an 201, dans la grande mosquée, et Ibrahîm s'y rendit à l'heure de la prière.

CHAPITRE XXXVI

Califat d'Ibrahîm, fils de Mahdî, à Baghdâd

Au moment où Ibrahîm voulut monter en chaire, pour prononcer le prône, proclamer la déchéance de Mâmoun et recevoir le serment du peuple, il s'éleva une discussion entre les soldats. Les uns, s'adressant à Ibrahîm, lui dirent : Mentionne dans le sermon d'abord le nom de Mâmoun, et le tien ensuite. Nous ne voulons pas détrôner Mâmoun ; tout ce que nous désirons, c'est que le pouvoir ne sorte pas de la famille des Abbasides pour passer aux descendants d'‘Alî. Il faut que tu sois le lieutenant de Mâmoun et son héritier présomptif. D'autres dirent : Nous ne voulons pas que le sermon soit récité au nom de Mâmoun ; nous voulons sa déchéance absolue. Il faut qu'Ibrahîm reçoive le serment comme calife. Ibrahîm reprit sa place, en disant : J'attendrai que vous vous soyez mis d'accord. La discussion se prolongea et on ne parvint pas à s'entendre. L'heure de la prière du midi était déjà passée ; les assistants récitèrent, chacun en particulier, une prière de quatre rak‘at et rentrèrent chez eux. On se réunit ensuite, chaque jour, dans la grande mosquée, et après de longs pourparlers on finit par établir un accord. Il fut décidé que Mâmoun serait déclaré déchu et que l'on proclamerait Ibrahîm comme calife. Au commencement de l'an 202, le vendredi, cinquième jour du mois de mo‘harrem, les habitants unis dans leur haine contre Mâmoun, se rendirent à la grande mosquée ; Ibrahîm monta en chaire et prononça le sermon ; puis il descendit, présida à la prière, et le peuple le salua comme calife et lui prêta serment en répudiant Mâmoun. La cérémonie du serment dura pendant trois jours. Deux ou trois mois après, les troupes réclamèrent leur solde. Ibrahîm n'avait pas d'argent : il leur distribua une somme peu considérable qui se trouvait dans le trésor (chaque homme eut pour sa part deux cents dirhems), et leur

demanda d'attendre jusqu'à ce qu'il eût reçu de l'argent et qu'il pût lever l'impôt. On lui accorda un délai. — Lorsque Mâmoun fut informé qu'Ibrahîm avait été proclamé à Baghdâd, Fadhl, fils de Sahl, interrogé par le calife sur cet évènement, lui dit : Ils ne l'ont pas proclamé calife, mais seulement gouverneur de Baghdâd. Il ne voulait pas avouer que l'on s'était révolté contre Mâmoun lui-même, et que le peuple repoussait ‘Alî ar-Ridhâ comme héritier présomptif. Il cherchait ainsi à le tromper, parce que c'était lui qui avait inspiré à Mâmoun cette résolution.

Un corps d'armée, envoyé par Ibrahîm, s'empara de la ville de Koufa, et un autre de Madâïn. Ibrahîm établit un camp aux portes de Baghdâd, afin de faire partir de là une armée contre ‘Hasan, fils de Sahl ; il confia le gouvernement de Baghdâd aux deux fils de Mousâ al-Hâdî, ‘Abbâs et Is‘hâq. Sur ces entrefaites, un Khâridjite, nommé Mahdi, fils d’‘Alwân, éleva l'étendard de la révolte dans le Sawâd, et un grand nombre de guerriers de cette contrée accoururent sous ses drapeaux. Ibrahîm envoya contre lui une armée sous le commandement du fils de Raschîd, Abou-Is‘hâq. Le Khâridjite le mit en déroute et tua un grand nombre de ses soldats. Abou-Is‘hâq revint à Baghdâd. Ibrahîm fit ensuite partir un autre général, nommé Ghassân, fils d'Abou’l-Faradj. Celui-ci attaqua le Khâridjite et le tua.

‘Hasan, fils de Sahl, envoya ‘Homaïd, fils d’‘Abdou’l-Hamîd, avec une nombreuse armée contre Ibrahîm. Mais tous les généraux de cette armée sympathisaient avec Ibrahîm. Pour éloigner ‘Homaïd, ils firent dire à ‘Hasan qu'il agirait sagement en ne confiant pas le commandement à ‘Homaïd, qui inclinait vers Ibrahîm et qui pourrait déserter. ‘Hasan, ayant conçu des soupçons, lui écrivit : Laisse l'armée et les bagages et viens immédiatement ici, car j'ai à te parler ; tu retourneras ensuite. Il voulait, en effet, le renvoyer à l'armée, après avoir exigé de lui un serment de fidélité. ‘Homaïd lui répondit : Je ne peux pas m'éloigner de l'armée ; car elle incline vers Ibrahîm et pourrait, pendant mon absence, passer sous ses drapeaux et lui livrer le camp. Cette réponse confirma ‘Hasan dans sa méfiance à son égard, et il lui ordonna d'une manière formelle de venir. ‘Homaïd confia le commandement à un de ses généraux nommé Sa‘îd, fils de Sâdjour, laissa ses esclaves et sa famille à la garde de son fils ‘Alî, et partit pour Wâsit. Sa‘îd et les autres généraux écrivirent alors à Ibrahîm et

l'invitèrent à leur envoyer un corps d'armée pour lui livrer leur camp. Ibrahîm envoya ‘Isâ, fils de Mohammed, fils d'Abou-Khâlid, qui avait été le lieutenant de ‘Hasan à Baghdâd et qui avait prêté le serment à Ibrahîm. Sa‘îd et les autres généraux, après avoir renvoyé une partie de leurs troupes, qui retournèrent auprès de ‘Hasan, livrèrent le camp, les bagages et tout l'argent à ‘Isâ. ‘Alî prit la fuite avec les esclaves et la famille de ‘Homaïd. Celui-ci dit alors à ‘Hasan : Je t'avais prévenu, mais tu n'as pas voulu me croire ; tu as eu plus de confiance dans les mensonges des autres. Ibrahîm, mis en possession de sommes considérables, paya la solde à ses troupes. Il quitta Baghdâd, se rendit à Madâïn, et se dirigea vers Wâsit, pour attaquer ‘Hasan. Ce dernier craignait une attaque sur Koufa. ‘Homaïd, qui avait à Koufa ses biens et certaines sommes en dépôt chez quelques particuliers, demanda à ‘Hasan la permission de se rendre dans cette ville, à pied et en secret, pour en retirer ce qui lui appartenait. Il exécuta ce voyage et revint auprès de ‘Hasan. Ibrahîm fit marcher ‘Isâ, Sa‘d, et les autres généraux, qui avaient passé sous ses drapeaux, avec une nombreuse armée, contre Wâsit. Les troupes que ‘Hasan envoya à leur rencontre, commandées par un général nommé ‘Hakîm, furent mises en déroute et se retirèrent à Wâsit. ‘Isâ et Sa‘îd se dirigèrent ensuite vers Koufa, pour en chasser ‘Abbâs, frère d’‘Alî ar-Ridhâ, et prendre possession de la ville. ‘Abbâs envoya à leur rencontre l'armée de Koufa sous le commandement de son cousin, ‘Alî, fils de Mohammed. Celle-ci fut mise en déroute. ‘Isâ établit son camp aux portes de la ville. Les habitants de Koufa dirent alors à ‘Abbâs : Quitte notre ville, car jamais le pouvoir n'appartiendra aux ‘Alides. ‘Abbâs se déclara prêt à capituler, si ‘Isâ voulait se retirer à deux journées de marche et le laisser sortir librement avec ses partisans. ‘Isâ consentit ; mais ‘Abbâs refusa ensuite de sortir. Les habitants de Koufa lui dirent : Pour gouverner, il faut une armée, et tu n'en as pas ; tes partisans sont recrutés parmi la populace. Si tu ne pars pas, nous te saisirons et nous te livrerons à ‘Isâ. En conséquence, ‘Abbâs et les ‘Alides quittèrent Koufa, pendant la nuit, et le lendemain, ‘Isâ y fit son entrée, récita le prône au nom d'Ibrahîm, et rétablit l'ordre. Cependant ‘Hasan fit partir une nouvelle armée de Wâsit, pour attaquer Ibrahîm à Madâïn. Ibrahîm manda à ‘Isâ de laisser un lieutenant à Koufa et de revenir avec Sa‘îd. ‘Isâ laissa le gouvernement de Koufa à un neveu de Sa‘îd

nommé Houl, fils d’‘Isâ, et partit avec l'armée pour Wâsit. Un engagement eut lieu entre l'armée de ‘Hasan et celle d’‘Isâ ; celle-ci fut mise en déroute, son camp tomba entre les mains de l'ennemi, et elle se retira à Madâïn. — Ibrahîm reçut ensuite une lettre d'Is‘hâq, fils de Mousâ al-Hâdî, l'un des deux frères à qui il avait confié le gouvernement de Baghdâd, qui lui annonça que l'un des théologiens de la ville nommé Sahl, fils de Salâma, prêchait au peuple l'obligation de faire le bien et de s'abstenir du mal, et qu'il l'appelait à l'observation des lois du Coran et de la tradition. Il nous donne le nom de malfaiteurs, ajouta Is‘hâq dans sa lettre, et déclare qu'il est légalement permis de nous tuer ; il a déjà gagné un grand nombre de partisans ; il repousse les Abbasides et les ‘Alides. Je n'ai pas d'armée pour m'opposer à sa propagande. Si on ne l'arrête pas, il finira par revendiquer l'imâmat. Ibrahîm envoya à Baghdâd un corps d'armée sous le commandement d’‘Isâ. Les partisans de Sahl luttèrent contre ce général à la porte de Syrie et à la porte de Koufa. ‘Isâ les mit en déroute et en tua un grand nombre. Sahl fut fait prisonnier et, amené devant ‘Abbâs, fils de Hâdî, qui le fit conduire auprès d'Ibrahîm. Celui-ci le fit mettre en prison et dit aux soldats qu'il l'avait fait tuer.

Comme la révolte de Baghdâd et de l'Irâq se prolongeait de plus en plus, ‘Hasan, fils de Sahl, écrivit à son frère pour lui exposer la situation. De son côté le frère de Ridhâ fit connaître à celui-ci l'état des choses et les véritables causes de la révolte contre Mâmoun et de la proclamation d'Ibrahîm comme calife. ‘Alî ar-Ridhâ, dans une entrevue particulière, communiqua ces renseignements à Mâmoun et l'engagea à se rendre à Baghdâd pour apaiser les troubles. Mâmoun lui dit : Fadhl m'a affirmé que ce n'est pas comme calife que l'on a proclamé Ibrahîm, mais comme gouverneur de Baghdâd. Ridhâ répliqua : Fadhl n'a pas dit la vérité ; il t'a trompé et t'a laissé ignorer ce qui s'est passé. La vérité est que les habitants de l‘Irâq ont été mécontents de la nomination de Sahl comme gouverneur, et qu'ils sont également mécontents de voir Fadhl dans le poste de vézir. C'est à cause de ces deux hommes que le peuple te déteste, et aussi longtemps qu'ils garderont leurs fonctions, les troubles ne cesseront point. Tu t'es aussi aliéné le peuple à cause de moi. Les Benî-‘Abbâs disent que tu as enlevé le pouvoir à la famille d’‘Abbâs pour le livrer aux ‘Alides, et c'est pour cette raison qu'ils ont proclamés Ibrahîm

calife. Quant à moi, je n'ai pas voulu te laisser ignorer cet avis. — Que Dieu te récompense, répondit Mâmoun. Mais es-tu seul à connaître la situation ? — Toute l'armée en est instruite, répliqua Ridhâ. — Mâmoun fit appeler les généraux, les mit en présence de Ridhâ et les interrogea. Ils firent les mêmes déclarations que Ridhâ. Mâmoun les remercia et leur recommanda de garder le secret. Puis il donna des ordres pour que l'armée se préparât au départ. Fadhl fut étonné que le calife ne l'eût pas consulté au sujet de ce départ. Lorsqu'il apprit l'entretien que les généraux avaient eu avec Mâmoun, il les fit venir, les maltraita et les frappa. Mâmoun, averti de ce fait par Ridhâ, voulut le punir, mais il se disait : Toute mon armée est entre les mains de ‘Hasan, fils de Sahl, dans l‘Irâq, où Ibrahîm cherche à s'emparer du trône ; si je touche à Fadhl, son frère passera avec l'armée du côté d'Ibrahîm, et l'empire est perdu pour moi. En conséquence, il fit dire aux généraux de supporter en patience, pendant peu de temps encore, le sort que leur avait fait Fadhl, au sujet duquel il aviserait bientôt.

Mâmoun quitta Merw le dixième jour du mois de redjeb de l'an 203. Arrivé à Serakhs au commencement du mois de scha‘bân, il fit appeler quatre hommes de l'armée, de condition inférieure et vile ; l'un s'appelait Ghâlib le Noir ; le second était un affranchi de Mâmoun du nom de Constantin le Grec ; le troisième s'appelait Faradj le Daïlemite, et le quatrième, autre affranchi de Mâmoun, Mouwaffaq l'Esclavon. Il leur ordonna de surveiller les démarches de Fadhl, fils de Sahl, et lorsqu'il irait au bain, de le suivre et de le tuer. Il avait fait choix d'hommes de basse condition, parce qu'il voulait, afin que ‘Hasan, fils de Sahl, ne se doutât point que le meurtre de son frère avait été ordonné par lui-même, faire mourir ensuite ces assassins, dont la condamnation n'exciterait pas les regrets de leurs camarades de l'armée. Le lendemain, Fadhl se rendit au bain. Il était astrologue et avait vu, en tirant son horoscope, que ce jour-là on verserait son sang entre l'eau et le feu. Il avait été d'abord effrayé par cette prédiction, mais après y avoir réfléchi, il se disait que l'eau et le feu ne se trouvaient ensemble qu'au bain. Il y alla, fit venir un chirurgien et se fit poser des ventouses ; le sang, recueilli dans un vase, fut jeté, suivant ses ordres, entre l'eau et le feu, dans le bain, et il dit : Voilà mon sang, qui a été versé entre l'eau et le feu ; l'oracle est accompli !

Il fit ensuite couler cette eau sur son corps. Au moment où il voulut sortir du bain, les assassins entrèrent et le tuèrent ; puis ils s'enfuirent, comme Mâmoun le leur avait recommandé, pour se soustraire aux recherches qu'il ferait faire. Lorsqu'on annonça à Mâmoun que Fadhl venait d'être assassiné, il courut immédiatement, à pied, au bain, et en voyant le corps inanimé du vézir, il pleura et manifesta une grande douleur. Puis il le fit enterrer et lui consacra un deuil de sept jours, après lequel il donna l'ordre de rechercher les meurtriers, en promettant dix mille dirhems à celui qui les découvrirait ; il déclara qu'il ne quitterait pas Serakhs, avant de les avoir saisis. Le mois de scha‘bân se passa ainsi. Au mois de ramadhân, comme on faisait des recherches sérieuses, on trouva la retraite des quatre hommes, qui étaient restés cachés à Serakhs, et Mâmoun donna l'ordre de les tuer devant lui. — Je ne pourrais pas, disait-il, accomplir, au mois de ramadhân, une action plus méritoire que de faire exécuter sur eux la sentence de Dieu. Ces hommes, voyant qu'ils allaient effectivement être tués, dirent à Mâmoun : Crains Dieu, qui te demandera compte de notre mort ! C'est toi qui nous as ordonné de tuer Fadhl ! — Ah ! je me doutais que vous diriez cela ! s'écria Mâmoun ; mais tout le monde sait que Fadhl était mon bras et mon pied, et personne ne songe à se couper son bras et son pied. Maintenant, quand même je n'aurais pas voulu vous condamner à mort pour le meurtre que vous avez commis, je suis obligé de le faire pour ce mensonge. Et ces quatre hommes furent mis à mort. Mâmoun expédia ensuite un messager à ‘Hasan, pour lui faire part de la grande douleur qu'il venait d'éprouver et lui faire savoir avec quelle persistance, pendant deux mois, il avait recherché les meurtriers de son frère qu'il venait de faire mourir. Il lui envoya son anneau, le nomma vézir à la place de Fadhl et lui fit dire que, quand il arriverait à Baghdâd, il n'entrerait pas dans la ville, avant de lui avoir donné une robe d'honneur. De plus, il ajouta aux provinces que ‘Hasan gouvernait, celle du Khorâsân et lui envoya l'acte d'investiture par le messager. Enfin il lui fit demander en mariage sa fille Bourân. Le messager partit au mois de ramadhân. Mâmoun lui-même quitta Serakhs après la fête du sacrifice et se rendit à Tous, pour visiter la tombe de son père. Pendant son séjour dans la ville, au mois de schawwâl mourut ‘Alî ar-Ridhâ ; il avait mangé un jour une grande quantité de raisin ; pendant la nuit il fut

atteint d'une dysenterie et il mourut. Mâmoun le pleura beaucoup, prononça lui-même la prière des funérailles, le fit enterrer à côté de Haroun ar-Raschîd et lui fit ériger un mausolée. Les schi‘ites prétendent que le raisin qui causa la mort de Ridhâ avait été empoisonné par Mâmoun.

Mâmoun quitta Tous, au mois de schawwâl, et se dirigea vers l‘Irâq par Gorgân et le Taberistân, en suivant la route par laquelle son père était allé à Tous. Il se faisait renseigner sur chaque village qu'il traversait et diminuait les impôts, et les habitants le remerciaient en le comblant de leurs vœux. À Reï, il réduisit l'impôt, qui était de deux millions de dirhems, à un million. De cette ville il adressa une lettre aux généraux de l'armée de Baghdad ; il leur annonça son voyage et la mort d’‘Alî ar-Ridhâ. Il advint ensuite, par la volonté de Dieu, que ‘Hasan tomba malade à Wâsit, et après quelque temps, il fut en proie à une profonde mélancolie et perdit la raison ; on fut obligé de le lier. Ses trésors furent confiés à la garde de ‘Homaïd, pour en faire la remise à Mâmoun, que l'on informa de la maladie de ‘Hasan. Mâmoun, qui craignait ‘Hasan plus que ses autres ennemis, reçut cette nouvelle à Hamadân. Il dissimula le plaisir qu'elle lui causait, en parut très affligé et dit : Je vais lui envoyer mon médecin ; quand j'arriverai il sera guéri. Mais il recommanda à ce médecin de faire manger au malade de la viande de bœuf, du gibier et autres mets de ce genre qui développent dans le corps la mélancolie, pour augmenter son mal. Il envoya aussi son eunuque Serâdj, qui devait garder le malade et empêcher qu'on ne lui ôtât les liens sous prétexte qu'il était guéri. — J'ai voulu, dit-il à Serâdj, mettre des liens aux pieds de ‘Hasan, mais c'est Dieu lui-même qui les lui a mis. Laissez-le en cet état, jusqu'à ce que j'arrive. Ces deux hommes partirent sur des chamelles de course, et Mâmoun les suivit à petites journées.

Lorsque l'armée de Baghdâd apprit que Mâmoun s'approchait, les généraux lui écrivirent une lettre, à l'insu d'Ibrahîm, et l'invitèrent à venir, afin de lui livrer la ville ainsi que la personne d'Ibrahîm. ‘Homaïd, après avoir confié ‘Hasan à la garde de Serâdj et du médecin, se mit à la tête de ses troupes et arriva aux portes de Baghdâd. Ibrahîm envoya contre lui son lieutenant ‘Isâ, fils de Mohammed, fils d'Abou-Khâlid ; mais son armée tout entière sympathisait avec ‘Homaïd, et après une courte résistance, les soldats

se débandèrent et retournèrent à Baghdâd ; puis ils firent engager ‘Homaïd à entrer dans la ville, et voulurent lui livrer Ibrahîm. Celui-ci, averti de ce projet, prit la fuite, dans la nuit du mercredi, au milieu du mois de mo‘harrem de l'an 203, et se cacha. Le lendemain, jeudi, ‘Homaïd fit son entrée dans la ville, en prit le gouvernement, et l'ordre fut rétabli. Mâmoun, qui était très inquiet au sujet de Baghdâd, reçut la nouvelle de la prise de cette ville par ‘Homaïd, en arrivant à ‘Holwân. Il fut informé en même temps que Ibrahîm avait disparu, que sa propre autorité était reconnue dans Baghdâd, et que l'ordre était rétabli. Il se rendit à Baghdâd et y fit son entrée le samedi, seizième jour du mois de çafar de l'an 204. Le surlendemain, il fut rejoint par Tâhir et son armée. Il fit à ce général un accueil très gracieux et lui confia la direction des affaires. Puis il donna à ‘Hasan, fils de Sahl, à qui il avait fait ôter les liens, le gouvernement de Wâsit ; mais il ne lui laissa pas d'armée ; toutes les troupes qui étaient auprès de lui, durent revenir. Mâmoun et son armée avaient encore des vêtements, des coiffures et des drapeaux verts. Tâhir, à qui il accordait chaque jour une grâce, lui adressa un jour la demande de rétablir la couleur noire. Mâmoun consentit et donna l'ordre de faire une grande quantité de vêtements, de turbans et de drapeaux noirs. Le vendredi suivant, donnant audience publique dans son palais, on lui apporta un manteau noir, dont il se fit revêtir, et une tunique et un bonnet noirs, dont il fit revêtir Tâhir. On fit de même aux autres généraux. Mâmoun, vêtu de noir, se rendit ensuite à la mosquée et prononça le sermon. L'ordre de rétablir la couleur noire fut expédié dans toutes les provinces.

Mâmoun avait nommé Tâhir gouverneur de Baghdâd et avait choisi comme vézir A‘hmed, fils d'Abou-Khâlid, et ces deux personnes avaient la direction de toutes les affaires. Mais à la fin de l'année [205], au mois de dsou’l-qa‘da, il envoya Tâhir pour prendre le gouvernement du Khorâsân. Ayant appris de Zobaïda de quelle façon son frère Mohammed al-Émîn avait été tué par Tâhir, il avait conçu contre ce dernier une grande haine. Tâhir redoutait sa vengeance. En conséquence, il demanda à A‘hmed, fils d'Abou-Khâlid, en lui offrant une somme considérable, d'obtenir pour lui du calife le gouvernement du Khorâsân. Mâmoun hésita à lui confier ce poste, dans la crainte qu'il ne se rendît indépendant. Mais A‘hmed ayant déclaré qu'il répondait de lui, le calife lui fit expédier ses lettres

d'investiture. A‘hmed avait un esclave échanson, qu'il donna à Tâhir, en lui disant : Je te donne cet esclave que j'aime et en qui j'ai une confiance entière ; fais-en ton échanson et ne te fais jamais servir à boire que de sa main. Or il avait remis à cet esclave du poison et lui avait dit : S'il arrive que Tâhir lève l'étendard de la révolte et qu'il veuille se soustraire à l'autorité du calife, tu empoisonneras son vin pour qu'il meure. J'ai dû répondre de lui et je le confie à ta fidélité. Et il lui promit de grandes récompenses. Tâhir partit. Après avoir gouverné le Khorâsân, un certain temps, au nom de Mâmoun, il se révolta et appela le peuple et l'armée à rejeter l'autorité de Mâmoun. Lorsque le calife en fut informé, il dit à A‘hmed : Tu as répondu de Tâhir ! A‘hmed répliqua : Prince des croyants, patiente seulement un jour. En effet, le lendemain, on annonça que Tâhir était mort. Il avait été empoisonné par l'esclave d'A‘hmed. Le calife demanda à A‘hmed l'explication de ce fait, et A‘hmed lui raconta comment il avait agi.

CHAPITRE XXXVII

Mort de Mâmoun

Au commencement de l'an 218, Mâmoun fit reconnaître son frère Abou-Is‘hâq comme héritier présomptif du trône sous le nom de Mou‘tacim, lequel, dans la formule initiale des actes souverains, ainsi que dans le sermon, fut désormais associé à celui de Mâmoun. En cette même année, au mois de djoumâdâ second, Mâmoun se rendit à Tarsous, et envahit le pays de Roum. Il établit son camp aux bords d'une rivière appelée Podendôn. C'était alors la saison des vendanges et de la récolte des dattes. Mâmoun recevait chaque jour un courrier de Baghdâd. À cette époque, le service de la poste se faisait au moyen de chamelles de course. Le courrier qui, aujourd'hui, est porté par des piétons d'une station à l'autre, était transporté par un homme, voyageant rapidement à dos de chamelle, et changeant de monture à chaque station, où deux chamelles de course étaient toujours entretenues aux frais du trésor public. Un jour, Mâmoun, étant assis aux bords de la rivière (l'eau de cette rivière était de la neige fondue, et très froide en tout temps), dit à son eunuque : Va voir si le courrier ne m'a pas apporté de Baghdâd de dattes nouvelles. L'eunuque revint avec dix paniers de dattes qu'on venait de lui envoyer. Le calife, très agréablement surpris, se mit à en goûter et en mangea une grande quantité. Il fut pris de la fièvre ce jour-là même, qui était le premier du mois de redjeb, et après une maladie de dix-sept jours, il mourut à l'âge de quarante-sept ans. Le lendemain de sa mort, Mou‘tacim, à la tête de toute l'armée, conduisit le corps de Mâmoun à Tarsous, et le fit enterrer, en prononçant lui-même la prière des funérailles. Mâmoun, dont le surnom était Abou’l-‘Abbâs, était de taille moyenne ; il avait le teint brun. La durée de son règne avait été de vingt-cinq ans et cinq mois.

CHAPITRE XXXVIII

Règne de Mou‘tacim. Fondation de Sâmarrâ

Après avoir reçu à Tarsous le serment des troupes, ainsi que d’‘Abbâs, fils de Mâmoun, Mou‘tacim revint à Baghdâd au commencement du mois de ramadhân de cette même année. Il fut informé que les habitants de Hamadân et d'Ispâhân avaient embrassé la doctrine Khorrémite propagée par Bâbek, qui était devenu très puissant dans l'Adserbaïdjân et envoyait ses troupes de tous côtés. Mou‘tacim fit marcher contre eux Is‘haq, fils d'Ibrahîm, fils de Moç’ab, qui était gouverneur de Baghdad, et lui donna le gouvernement de Hamadân et du Kouhistân. Ibrahîm se mit en route au commencement du mois de dsou’l-qa‘da, attaqua les Khorrémites, à Hamadân, et remporta sur eux une victoire complète. Soixante mille d'entre eux furent tués, les autres se réfugièrent en Arménie, dans l'Adserbaïdjân et dans le pays de Roum.

Sâmarrâ était une ancienne ville, située aux bords du Tigre, qui avait été fondée par les Chosroès et qui ensuite était tombée en ruines. On avait dérivé du Tigre un canal, appelé Qâtoul, qui traverse le territoire de Mossoul, se prolonge au-delà de la frontière de Roum, et fournit d'eau toutes les villes de la province de Mossoul, ainsi que la ville de Sâmarrâ, quoique celle-ci soit à proximité du Tigre. Mou‘tacim résolut de reconstruire cette ville. Déjà Haroun ar-Raschîd avait pris en aversion le séjour de Baghdâd et disait toujours que l'air de cette ville ne lui convenait pas. Il craignait l'armée qui y était fixée depuis le temps de Mançour : les soldats y avaient leurs familles et leurs propriétés, et quand le calife était présent, ils demandaient continuellement de l'argent et il y avait des émeutes. Il désirait donc établir sa résidence et sa cour loin de l'armée qu'il aurait laissée à Baghdad, sous les ordres d'un général. C'est alors que, sous prétexte de chasser, il parcourut les territoires de Mossoul et du Sawâd, afin de

chercher un endroit favorable pour y construire une résidence et une ville. La douceur de l'air et la riche végétation de Sâmarrâ, dans la province de Mossoul, sa situation aux bords de la rivière, firent une impression agréable sur Hâroun, qui fit commencer des constructions. Mais lorsque la révolte de Syrie l'obligea d'envoyer Dja‘far, fils de Ya‘hyâ-ben-Khâlid-ben-Barmak, et de partir lui-même pour cette province (Sâmarrâ était dans le voisinage de la Syrie), il abandonna ses projets de construction, et donna le palais que l'on avait déjà bâti, à un de ses eunuques. Il se rendit ensuite à Ragga, dans le Djezîra, plus éloignée de la Syrie que Sâmarrâ, et y résida. Pour motiver aux yeux du peuple son long séjour dans cette ville, il disait qu'il voulait détruire le brigandage et rétablir la sécurité des routes dans la contrée de Raqqa, qui était le rendez-vous de tous les voleurs et de tous les brigands de Mossoul et de l‘Irâq. — Mâmoun, quand il fut calife, laissait les troupes toute l'année dispersées et empêchait qu'elles fussent en trop grand nombre à Baghdâd. Ce fut Mou‘tacim qui, après avoir résidé à Baghdâd un an et deux mois, mit à exécution le projet de transporter la résidence ailleurs. Mou‘tacim, qui aimait les Turcs, avait [dans son armée] beaucoup d'esclaves turcs. Il fut le premier calife abbaside qui prit à son service des Turcs, et ils accoururent en grand nombre sous ses drapeaux. Il mit à leur tête quelques-uns d'entre eux qui étaient déjà avec lui avant son avènement au trône, tels que Aschinas, Boghâ l'aîné et Itâkh. Ces soldats allaient tous les jours, matin et soir, hors la ville pour s'exercer au tir, et faisaient galoper leurs chevaux dans le marché et dans les rues de Baghdâd, et souvent ils renversaient des personnes faibles, des vieillards et des enfants, qui furent blessés ou tués. De temps en temps, un ou deux de ces esclaves disparurent [victimes de la vengeance des habitants], au grand chagrin de Mou‘tacim. Un jour, le calife, entouré de son escorte, fut arrêté par un vieillard, qui lui dit : Fils de Hâroun, crains Dieu ! Tu as amené, du pays des infidèles, des Turcs de la Perse, pour en faire les maîtres des musulmans, qui sont exposés à leurs injures ! Les gardes voulurent frapper cet homme, mais Mou‘tacim les en empêcha et écouta ses plaintes contre les Turcs. Rentré dans son palais, il délibéra sur les moyens de remédier à cette situation. Enfin il partit pour Sâmarrâ avec sa cour et ses esclaves, laissant son fils comme gouverneur de Baghdâd. Il se fit dresser une tente, dans laquelle il demeura, été

comme hiver, jusqu'à ce que les constructions fussent achevées. Il ne lui resta ensuite d'autre souci que celui de la guerre contre Bâbek.

CHAPITRE XXXIX

Bâbek le Khorrémite. Campagnes d'Afschin

Bâbek est le fondateur de la doctrine Khorrémite, espèce d'hérésie dont le seul enseignement positif consistait à rejeter l'islamisme, à déclarer licite tout ce qui est défendu par la religion, le vin, la fornication, l'usage des aliments prohibés, et à affranchir les hommes de toute loi. Cette doctrine, prêchée par Bâbek, plaisait au peuple ; un grand nombre de personnes l'embrassèrent et se mirent à tuer les musulmans. Établi dans un lieu fortifié au milieu de défilés inaccessibles aux troupes, Bâbek défiait toute attaque des armées du gouvernement. Celles-ci, au contraire, étaient exposées de sa part à des surprises nocturnes, après lesquelles il se retirait sans qu'il fût possible de le poursuivre. Mou‘tacim, voulant mettre fin à cette fâcheuse situation qui avait déjà duré une vingtaine d'années, et ayant délibéré avec ses conseillers, fit choix d'un général d'entre les nobles du Khorâsân, originaire de la Transoxiane, nommé Afschîn, l'investit du gouvernement de l'Arménie et de l'Adserbaïdjân et lui donna une armée nombreuse pourvue de tout ce qui était nécessaire en armes, provisions et argent. Afschîn eut un premier succès aussitôt qu'il fut arrivé au pied de ces montagnes. Il y avait là, à l'entrée des défilés, un village fortifié, propriété d'un dihqân, descendant des anciens habitants du pays, nommé Mohammed, fils de Bo‘aïth, qui, sans être partisan de la doctrine de Bâbek, était son allié et avait la charge de défendre l'entrée du défilé. Afschîn attaqua ce dihqân et le mit en déroute, en tuant un grand nombre de ses soldats. En recevant cette nouvelle, Bâbek, très effrayé, envoya contre Afschîn un corps de trois mille hommes sous le commandement d'un général nommé ‘Içma. Lorsque ces troupes arrivèrent à l'entrée du défilé, près la forteresse du dihqân, celui-ci, qui avait fait la paix avec Afschîn et s'était engagé à lui prêter aide et assistance, leur envoya des fourrages et un certain

nombre de brebis, et invita ‘Içma à un repas à l'intérieur de la forteresse ; puis il s'assura de la personne du général et lui dit : Pour qui as-tu plus de sollicitude, pour toi-même ou pour ces hommes qui sont avec toi ? — Pour moi-même, répondit ‘Içma. — Dans ce cas, reprit Mohammed, appelle les officiers pour qu'ils viennent ici ; sinon, je te fais mourir. ‘Içma cria à un de ses officiers : Viens boire du vin ! Cet officier arriva et fut aussitôt tué par un homme que Mohammed avait aposté. Il fut ainsi d'un second officier et d'un troisième, jusqu'à un centième. Les soldats, ayant appris ce qui s'était passé, s'enfuirent. Mohammed envoya les têtes des officiers tués à Mou‘tacim.

Afschîn vint ensuite à Ardebîl dans l'Adserbaïdjân et y resta un mois. Après avoir fait explorer par ses espions les passages et les défilés, il se dirigea, muni de tous les renseignements nécessaires, vers les montagnes, à la frontière de l'Arménie, au milieu desquelles se trouvait la forteresse de Bâbek. Il établit son camp dans une vaste plaine, et appela auprès de lui Mohammed, fils d'al-Bo‘aïth, auquel il demanda conseil. Mohammed lui déclara qu'il n'y avait d'autre route pour pénétrer jusqu'à Bâbek que le chemin par les montagnes ; qu'il ne devait pas s'engager dans ces défilés, où il serait exposé à tomber dans des pièges ; qu'il n'y avait qu'à attendre en patience dans la plaine que Bâbek y envoyât une armée, tout en prenant des précautions pour n'être pas surpris par une attaque nocturne. Afschîn établit un camp retranché à l'entrée du défilé et attendit ; ni lui, ni Bâbek ne firent aucun mouvement pendant sept mois. Les musulmans, fatigués de cette longue attente, commencèrent à murmurer contre Afschîn ; ils lui reprochèrent de traîner la campagne en longueur dans l'intérêt de Bâbek ; ils demandèrent de marcher en avant pour en finir, avant que l'hiver ne rendît la marche impossible. Cependant Afsehîn ne se laissait pas émouvoir ; il cherchait un moyen d'attirer Bâbek hors des défilés. Il y avait entre le camp d'Afschîn et Baghdâd une distance de deux mois de marche ; mais le courrier qui transportait les lettres parcourut cette distance en dix jours. Afschîn fit remplacer les charnelles de course du service de la poste par des chevaux, et de cette manière il put communiquer avec Baghdâd en quatre jours. Il adressa à Mou‘tacim une lettre, dans laquelle il était dit : Nous n'avons pas encore pu venir à bout de cet homme, car sa forteresse est inaccessible à une armée. J'ai donc imaginé une ruse

pour l'attirer ici. Il faut que le prince des croyants m'envoie de l'argent, pour payer la solde et pour acheter des provisions, et instruise celui qui me l'apportera de se placer sous mes ordres. Mou‘tacim fit partir cent chameaux chargés d'argent, escortés par Boghâ et trois cents Turcs. Lorsque Boghâ arriva à Ardebîl, Afschîn, dont le camp se trouvait à trois journées de marche de cette ville, lui écrivit d'y demeurer pendant un mois, d'annoncer publiquement son intention de partir avec l'argent à un jour fixé d'avance, afin que Bâbek en fût instruit par ses espions, mais de ne se mettre en route que sur un nouvel avis qu'il lui ferait parvenir. Il leva ensuite son camp, abandonna l'entrée des défilés, se porta à deux journées de marche en arrière, vers Ardebîl, et fit proclamer dans le camp qu'il y paierait la solde. Bâbek, averti par ses espions, sortit des montagnes avec cinq mille hommes, et attendit Boghâ à l'entrée du défilé, pour s'emparer de l'argent qu'il escortait. Afschîn, voyant que sa ruse avait réussi, écrivit à Boghâ : Quitte Ardebîl le matin avec l'argent ; de la première station où tu camperas, renvoie cet argent, pendant la nuit, dans la ville où tu le mettras en sûreté ; puis reviens avec les chameaux et continue ta route. Il faut que, tel jour, vers midi, tu sois arrivé à l'entrée du défilé, où Bâbek t'attend pour t'attaquer et t'enlever l'argent. Ce plan fut exécuté. Au moment où Bâbek tomba sur Boghâ, Afschîn accourut. Les musulmans chargèrent les ennemis au sabre par-devant et par-derrière. Bâbek prit la fuite, rentra dans le défilé et regagna sa forteresse, qui se trouvait à trois journées de marche de l'entrée. Quand il fut en sûreté, il passa la revue de ses troupes ; mille hommes manquèrent à l'appel. Afschîn revint à son premier campement, à l'entrée du défilé, fit amener l'argent d'Ardebîl et le distribua à ses soldats.

Afschîn résolut ensuite de pénétrer dans les défilés. Son armée comptait quinze mille combattants. Il forma quinze corps, dont dix restèrent sous son commandement personnel ; il plaça à la tête des cinq autres Boghâ, auquel il adjoignit Mohammed, fils d'al-Bo‘aïth, et son propre frère Fadhl, fils de Kâous. Tous ces corps devaient marcher séparément, sans se perdre de vue les uns les autres, tant sur les sommets que dans les vallées, afin de pouvoir se mettre en garde s'il apparaissait quelque piège. Chaque corps de troupes avait un tambour et des guides. Boghâ ouvrit la marche. On avança avec

précaution, en montant et descendant les montagnes ; à l'heure de la prière de l'après-midi on avait parcouru deux parasanges, et on fit halte sur une hauteur, en prenant soin d'envoyer des gardes et des éclaireurs de tous côtés. On continua la marche dans le même ordre, le lendemain et les jours suivants. Dans la nuit du quatrième jour, le froid devint si intense, que les soldats et les chevaux faillirent tous mourir. Le lendemain, Afschîn, au moment de se mettre en mouvement, envoya à Boghâ l'ordre de ne quitter sa position que lorsque le soleil aurait fait disparaître la neige. Ce même jour, le froid augmenta encore. Alors les soldats commencèrent à murmurer et lui dirent : Nous tiendras-tu encore longtemps dans ces montagnes ? Est-ce que tu t'es entendu avec Bâbek pour nous amener ici et nous faire périr ? Ramène-nous dans la vallée car nous aimons mieux mourir de la main de Bâbek, que périr de froid sur ces hauteurs ; là au moins pourrons-nous nous défendre contre les embuscades et les soldats, tandis qu'ici le froid nous paralyse. Afschîn prit en patience ces reproches et dit : Demain nous nous engagerons dans les montagnes et nous avancerons avec prudence dans les passages étroits. L'armée demeura cette nuit à l'endroit où elle se trouvait. Mais vers minuit, elle fut subitement attaquée par Bâbek avec deux mille hommes, qui avaient pris position sur une hauteur, à une distance de deux parasanges, de sorte que les drapeaux des deux partis flottaient en face les uns des autres. Afschîn se jeta sur les ennemis. Ceux-ci, accourant des hauteurs, le sabre au poing, chargèrent les musulmans et en tuèrent un grand nombre. Vers l'aurore, Bâbek, abandonnant la poursuite, ramena son armée en arrière ; il la divisa en deux corps, dans l'intention de tomber sur Boghâ à la tombée de la nuit. Boghâ, qui avait appris son arrivée [et la défaite d'Afschîn,] et qui se doutait de son dessein, descendit des hauteurs et revint sur ses pas. Il donna le commandement de l'avant-garde à un général, célèbre guerrier, et marcha derrière les troupes, avec Mohammed, fils d'al-Bo‘aïth, et le frère d'Afschîn ; ainsi protégés, les cinq mille hommes de son armée avancèrent avec précaution, et à distance les uns des autres. Bâbek, avec toute son armée, les suivit ; ses soldats apparurent sur les hauteurs par groupes de dix et de vingt. À l'heure de la prière de l'après-midi, Boghâ fit halte et dit à ses troupes : Il serait dangereux de marcher pendant la nuit ; cherchons une montagne qui soit à l'abri

d'une attaque et accessible seulement d'un seul côté, où nous établirons notre camp pour la nuit, en nous fortifiant. Ce plan fut adopté ; mais on ne trouva pas d'endroit pouvant contenir toute l'armée ; elle fut obligée de camper en deux groupes, sur deux hauteurs voisines. Les soldats restèrent éveillés toute la nuit ; mais fatigués par la marche, ils cédèrent au sommeil vers l'aurore. Alors les troupes de Bâbek tombèrent sur eux, dans l'obscurité, le sabre à la main, et se mirent à les massacrer. Quelques-uns des musulmans se jetèrent en bas de la montagne et s'enfuirent, à pied ou à cheval. Fadhl, fils de Kâous, fut blessé. Boghâ, dans sa fuite, trouva au pied de la montagne un cheval sans cavalier ; il le monta et courut jusqu'à l'entrée du défilé, où il apprit qu'Afschîn s'était retiré à Ardebîl. Boghâ et les soldats qui avaient échappé au massacre s'y rendirent également. Afschîn demeura cet hiver à Ardebîl. Bâbek avait un général nommé Tarkhân, qui, chaque hiver, quittait la forteresse de Bâbek et revenait dans son village, situé à l'entrée du défilé. Afschîn le fit attaquer par un esclave turc, d'entre ceux d'Is‘hâq, fils d'Ibrahîm, fils de Moç‘ab, avec un détachement de troupes. Le Turc le tua et apporta sa tête à Afschîn. Ce fut une grande perte pour Bâbek.

À la fin de l'hiver, Afschîn demanda à Mou‘tacim des renforts. Le calife lui envoya dix mille hommes sous le commandement de Dja‘far, fils de Dînâr, fils d’‘Abdallah, surnommé Dja‘far al-Khayyât, l'un des meilleurs généraux du temps de Mâmoun et d'Itâkh ; il écrivit aussi à Abou-Dolaf Qâsim, fils d’‘Isâ, al-Karkhî, et lui ordonna de rejoindre Afschîn avec son armée [de volontaires]. Mou‘taçim fit dire à Afschîn : Je ne retirerai pas l'armée, aussi longtemps que Bâbek vivra ; applique-toi exclusivement à cette tâche. Il fit partir avec les troupes dix charges de chausse-trapes en fer, pour servir à la protection des camps, afin que l'on n'eût pas à creuser des fossés. Bâbek, en apprenant l'arrivée de Dja‘far et d'Itâkh, railla le calife, en disant : Mou‘tacim envoie contre moi jusqu'à son tailleur et son cuisinier ; qui est-ce qui coudra ses vêtements ? Les provinces d'Arrân et de l'Adserbaïdjân sont voisines du pays de Roum. Bâbek était en correspondance avec Théophile, le roi de Roum, à qui il faisait croire qu'il était chrétien, et qu'il cherchait à convertir ses sujets au christianisme. — Si, disait-il, je leur proposais ouvertement d'embrasser cette religion, ils refuseraient ; c'est pour cette raison que

d'abord je leur fais abandonner l'islamisme et que je leur prêche une doctrine qui leur plaît ; quand j'aurai triomphé du calife, et que tous auront adopté ma doctrine, alors je les appellerai au christianisme, et le monde entier sera chrétien. Le roi de Roum, séduit par ces promesses, avait conclu une alliance avec lui. Lorsque Afschîn reçut les renforts, Bâbek écrivit au roi de Roum en ces termes : Le roi des Arabes a envoyé contre moi tous les hommes qu'il avait à sa cour, même son tailleur et son cuisinier ; il n'a gardé personne auprès de lui. Si tu veux envahir son pays, voici le moment favorable ; personne ne pourra t'arrêter. Il espérait que Mou‘tacim serait forcé, pour s'opposer à l'entreprise du roi de Roum, de rappeler une partie des troupes qui étaient avec Afschîn. Le roi de Roum entra en campagne avec soixante mille hommes et envahit le territoire de Tarsous, ville importante, où se trouve une forteresse nommée Zibatra ; il pilla et détruisit cette ville très peuplée, tua beaucoup de musulmans et emmena des captifs. En recevant cette nouvelle, Mou‘tacim fit adresser un appel aux habitants de Mossoul, de Sâmarrâ, de Baghdâd, de l‘Irâq, et de toutes les autres contrées, et réunit une armée de cent mille hommes, composée de volontaires et de gens de la population civile, et se mit en marche. Le roi de Roum regagna son pays. Mou‘tacim s'avança jusqu'à Zibatra, fit relever la ville de ses ruines et rappela les habitants qui s'étaient enfuis ; puis il s'en retourna et écrivit à Afschîn : Dieu a fait fuir les gens de Roum ; occupe-toi de Bâbek. Afschîn quitta Ardebîl et établit son armée à l'endroit où il avait campé la première fois.

Bâbek envoya contre Afschîn une armée de dix mille hommes sous le commandement d'un général nommé Âdsin, guerrier des plus intrépides. Âdsin emmena avec lui sa femme et ses enfants ; Bâbek lui conseilla de les laisser dans la forteresse, mais il répondit : Est-ce que je crains ces juifs, pour enfermer ma famille dans une forteresse ? Et il se mit en route vers la plaine. Avant de quitter les montagnes, il aperçut une hauteur dans une position sûre ; il y établit sa famille et laissa mille hommes à sa garde ; puis il sortit de la région montagneuse et campa à l'entrée des défilés. Afschîn, informé de ces circonstances, fit partir deux mille hommes sous le commandement d'un général nommé Zhafar, fils d'al-‘Alâ, à qui il ordonna de prendre des guides, de pénétrer dans les montagnes par une autre route, et

d'enlever la famille d'Âdsin. Zhafar, ayant réussi à atteindre la montagne, tua un grand nombre des hommes d'Âdsin, enleva sa famille et descendit. Âdsin, averti, entra dans les défilés avec toute son armée pour attaquer Zhafar. Afschîn, de son côté, envoya Mouzhaffar, fils de Kaïdsar, avec cinq mille hommes sur ses traces. Âdsin avait déjà repris à Zhafar une partie de sa famille, lorsqu'il se vit suivi par Mouzhaffar. Pendant qu'il cherchait à repousser ce dernier, Zhafar sortit des défilés avec les prisonniers qui étaient restés entre ses mains et revint auprès d'Afschîn. Âdsin fut obligé de se retirer auprès de Bâbek. Afschîn se prépara maintenant à aller attaquer la forteresse de Bâbek. Il leva son camp et entra dans les montagnes. Mou‘tacim lui écrivit : Tu as commis une faute [la première fois], en marchant sur les hauteurs et en laissant la vallée à l'ennemi. Le chemin de la vallée, quoique resserré, est plus aisé pour l'armée que celui des montagnes. Suis la route de la vallée et envoie sur les sommets des montagnes des éclaireurs, qui devront t'avertir, quand il y aura quelque embuscade. Fais-toi précéder par des hommes munis de haches qui pourront élargir la route quand elle sera trop étroite. Chaque fois que tu feras halte, protège ton camp par des chausse-trapes. Le nombre total des troupes d'Afschîn était de trente mille cavaliers. Il emmena avec lui cent charges de chausse-trapes que le calife lui avait envoyées. L'armée avança avec précaution et franchit deux ou trois parasanges par jour. Tout d'un coup elle se trouva en présence d'une nombreuse troupe de Bâbek. Afschîn se jeta sur les ennemis et en tua un grand nombre ; les autres s'enfuirent auprès de Bâbek. Les musulmans continuèrent leur route et arrivèrent le dixième jour après leur départ, en vue de la forteresse. Bâbek leur envoya plusieurs charges de lait caillé, de beurre, des légumes et des concombres, et fit dire à Afschîn : Vous êtes mes hôtes ; depuis dix jours vous avez supporté de grandes fatigues, et je sais que vous n'avez mangé que du biscuit et de la farine d'orge. Je vous envoie ce que j'ai dans la forteresse ; soyez mes hôtes pour aujourd'hui. Afschîn, en écoutant ce message, se mit à rire, donna l'ordre de recevoir les présents et dit aux messagers : Nous acceptons le repas ; mais je sais que Bâbek vous a envoyés pour examiner notre armée et en connaître le nombre. Puis il donna l'ordre de promener ces hommes dans tous les endroits du terrain accidenté où les troupes étaient campées, et de

leur montrer toute l'armée. Quand ils revinrent auprès de lui, il leur dit : Si par hasard, vous n'êtes pas en état d'évaluer nos forces, je vais vous en dire le nombre : Dites à Bâbek que cette armée se compose de trente mille guerriers, abstraction faite des valets et des palefreniers, et que le prince des croyants tient en réserve trois cent mille musulmans de la nation de Mohammed. Tant qu'un seul de ces hommes restera, ils ne cesseront pas la guerre contre toi. Ainsi réfléchis ; si tu vois que tu sois obligé de te rendre, il vaudra mieux que tu le fasses plus tôt que plus tard ; si, au contraire, tu veux nous forcer de rester ici, tu en es le maître. Les messagers retournèrent auprès de Bâbek.

Le lendemain, Afschîn fit avancer l'armée, toujours par les vallées, et fit halte à la distance d'un mille de la forteresse. Puis il dit à Mohammed, fils d'al-Boʻaïth : Nous ferons ici un long séjour ; choisis quelques hauteurs, en bonne position, où nous puissions camper ; nous nous protégerons par des fossés ; nous sortirons chaque jour de notre camp pour attaquer la forteresse, et nous le regagnerons le soir. Mohammed ayant désigné trois sommets, Afschîn fit creuser des fossés et élever des murs de pierre ; les musulmans étaient ainsi comme dans une forteresse. De l'intérieur de la forteresse de Bâbek, ils entendaient continuellement les sons de la mandoline, de la flûte et des chants ; la garnison s'amusait à danser et à boire, comme pour montrer qu'elle n'était point préoccupée de l'armée assiégeante. Mais souvent, pendant la nuit, elle sortait pour surprendre les musulmans et s'avançait jusqu'aux murs du camp retranché ; les soldats d'Afschîn étaient toujours debout, prêts à repousser l'ennemi. Il y avait dans l'armée d'Afschîn un grand général, nommé Bokhârâ-Khodâ, qui avait déjà servi sous Mâmoun et qui commandait les troupes de la Transoxiane. Un jour, Afschîn lui donna l'ordre de quitter le camp et de se tenir caché au pied de ces montagnes ; lorsque les gens de Bâbek viendraient, pendant la nuit, pour attaquer le camp, il devait, à leur retour, se présenter à leur front, tandis que lui, Afschîn, tomberait sur leurs derrières. Ce plan fut exécuté ; un grand nombre d'ennemis furent tués cette nuit, et ils n'osèrent plus revenir. Afschîn conduisait, chaque jour, l'armée à l'assaut de la forteresse, sans obtenir aucun avantage.

Un jour, Bâbek, avant qu'Afschîn eût quitté son camp, sortit de la forteresse et plaça une embuscade sur les hauteurs environnantes. Afschîn, averti par ses éclaireurs, se tint, ce jour-là, à une plus grande distance de la forteresse que les jours précédents, et il ordonna aux éclaireurs de chercher l'endroit où l'ennemi était caché ; mais ils ne purent le découvrir. Afschîn retourna, le soir, à son camp. Le lendemain, il revint, prit position au même endroit que la veille, et envoya les éclaireurs pour chercher la place de l'embuscade. Or, celle-ci se trouvait sur le col d'une montagne. Il dit à Bokhârâ-Khodâ : Va avec tes hommes occuper ce col, afin d'empêcher que l'on nous attaque de ce côté ; il est possible qu'il y ait une embuscade dans la gorge au-dessous du col. Sa supposition se trouvait juste ; les gens de Bâbek y étaient cachés, pour tomber sur Afschîn lorsqu'il aurait dépassé la montagne et qu'il serait près de la forteresse. La mesure prise par le général musulman déjouait leur plan. Afschîn exécutait chaque jour la même opération : il arrivait le matin, prenait position à la distance d'un mille de la forteresse et faisait occuper par Bokhâra-Khodâ le col de la montagne, disant : Avant de connaître l'endroit de leur embuscade, et de les en avoir chassés, nous ne devons pas nous avancer plus loin. Les ennemis, de leur côté, se rendaient tous les matins, avant l'arrivée d'Afschîn, et sans être vus de personne, dans la gorge au-dessous du col, et retournaient dans la forteresse, après le départ d'Afschîn. Un jour, au moment de la retraite des musulmans, quelques hommes du corps de Dja‘far, fils de Dînâr, qui fermait la marche (ce corps se composait d'environ trois mille hommes), étaient restés en arrière. Ils furent assaillis par une dizaine de cavaliers ennemis qui s'étaient élancés à leur poursuite. Les soldats de Dja‘far, et Dja‘far lui-même, revinrent, les gens de la forteresse arrivèrent également en plus grand nombre, et une lutte sérieuse s'engagea. Afschîn, entendant le bruit du combat, ramena toute l'armée. Dja‘far tua un grand nombre d'ennemis et força les autres à regagner la forteresse. Il demeura aux portes de la forteresse, chercha à l'enlever et continua la lutte. En ce moment les gens de Bâbek, cachés dans l'embuscade, se montrèrent sur le col de la montagne. Bokhârâ-Khodâ, qui n'avait pas encore quitté son poste, les attaqua, et Afschîn envoya cinq mille hommes à son secours, heureux de connaître enfin l'endroit où se trouvait l'embuscade de l'ennemi. Il fit ensuite dire à

Dja‘far : La nuit n'est pas le moment pour attaquer les murs d'une forteresse. Dja‘far revint, et toute l'armée rentra au camp. Les trois jours suivants, Afschin resta immobile ; il avait mis en campagne des espions, pour savoir combien les gens de l'embuscade avaient perdu en tués et blessés.

L'armée était étonnée de l'inaction d'Afschîn. De plus, les fourrages vinrent à manquer. Alors les volontaires firent entendre des plaintes. Afschîn leur dit : Si vous ne pouvez pas vous soumettre à la discipline, allez-vous-en. L'armée du prince des croyants me suffit ; je n'ai pas besoin de vous ! Je ne quitterai pas ces lieux, avant qu'il ne tombe de la neige. L'armée régulière m'obéit sans se plaindre, en été comme en hiver. Les volontaires, en quittant Afschîn, dirent : Il est secrètement d'accord avec Bâbek. Afschîn entendit ce propos. Le lendemain, il donna des ordres pour l'attaque. Il prit position sur la hauteur qu'il avait choisie précédemment, en face de la forteresse, et envoya Bokhâra-Khodâ sur le col de la montagne, pour garder la route où était l'embuscade ; puis il fit appeler Dja‘far et lui dit de prendre avec lui autant de troupes qu'il voudrait, cavaliers, fantassins et archers, et de commencer l'attaque. Dja‘far répondit que ses propres troupes, sur lesquelles il pouvait compter, lui suffisaient, et que, quand il aurait besoin de renforts, il en ferait demander. Il se mit en route, en s'approchant des portes de la forteresse. Quant aux volontaires, Afschîn les envoya au combat sous le commandement d'Abou-Dolaf et leur dit : Attaquez la forteresse du côté que vous voudrez. Le combat commença, on lança des flèches et des pierres. Afschîn fit porter une grande somme d'argent à Dja‘far et à Abou-Dolaf, et leur fit dire de donner à tout soldat qui ferait une action qui mériterait leur approbation une poignée de dirhems. Il ordonna aussi aux vendeurs d'eau de se tenir auprès des combattants pour leur donner de l'eau. Les gens de Bâbek sortirent de la forteresse, et le combat dura jusqu'à l'heure de la prière de l'après-midi. Afschîn ramena ensuite l'armée au camp. Pendant deux semaines, il demeura immobile, faisant des plans pour renouveler l'attaque. Alors il fut informé qu'il y avait aux portes de la forteresse un sommet où Bâbek envoyait chaque jour Âdsin avec toute l'armée, et qu'il ne restait point de soldats dans la forteresse. Après avoir fait vérifier le fait par ses espions, Afschîn annonça à ses troupes qu'il les conduirait au combat

le lendemain. À l'heure de la prière de nuit, il fit venir mille archers, leur donna des drapeaux noirs, et leur dit : Partez à l'instant, dans l'obscurité, vers l'endroit où les ennemis se cachent, et établissez-vous à un mille de distance en arrière, au milieu des montagnes. Quand vous entendrez, le matin, le son de nos tambours, déployez vos drapeaux et tombez sur les derrières d'Âdsin, tandis que nous l'attaquerons par-devant. Ces hommes se mirent en route. Vers minuit, Afschîn fit partir en secret un général nommé Beschîr le Ferghanien, guerrier célèbre, avec mille hommes, pour prendre position [au pied de la montagne qui formait l'observatoire d'Âdsin], à un mille de distance. Le matin, il se mit en mouvement avec toute l'armée ; il ordonna à Dja‘far d'avancer vers la porte de la forteresse, du côté où se trouvait Beschîr, et de suspendre l'attaque jusqu'à ce que les Ferghaniens aient exploré les défilés et les gorges des alentours ; Bokhârâ-Khodâ, placé en arrière, devait l'appuyer au moment du combat. A‘hmed, fils d'al-Khalîl, et les autres généraux allèrent occuper, les uns après les autres, des positions sur les hauteurs. Vers midi, les Ferghaniens découvrirent le lieu où se tenait Âdsin avec sept mille hommes divisés en trois corps, et engagèrent aussitôt le combat. Afschîn, averti de cette circonstance, fit partir Dja‘far pour porter secours aux Ferghaniens ; il le fit suivre par Bokhârâ-Khodâ et successivement par tous les autres généraux. Quant à lui-même, il demeura à son poste. Quand toute l'armée fut engagée, on battit le tambour, suivant les ordres donnés par Afschîn. Alors les archers qui étaient cachés, depuis la veille au soir, derrière la forteresse, déployèrent leurs drapeaux, battirent également le tambour, et apparurent sur la montagne. Afschîn fit prévenir Dja‘far et les autres généraux que les troupes qui venaient d'arriver sur le champ de bataille n'étaient pas des ennemis, mais un corps qu'il avait mis en embuscade. Bâbek, en voyant, du haut des remparts, que Âdsin était entouré, sentit qu’il était perdu. Il cria aux musulmans qu'il désirait parler à Afschîn. Celui-ci s'approcha de la forteresse, et Bâbek lui demanda l'amân. Afschîn lui dit : Je te l'accorde. Tu aurais dû le demander plus tôt ; mais il vaut mieux que ce soit aujourd'hui que demain. Bâbek répliqua : Je veux l'amân du calife, signé de lui et scellé de son sceau ; et jusqu'à ce que cet acte arrive, je veux demeurer dans la forteresse. Afschîn consentit à condition qu'il donnât

des otages. Bâbek offrit comme otage son fils aîné qui était avec Âdsin et l'armée. Afschîn retourna à son poste et envoya à Dja‘far l'ordre d'arrêter le massacre, de faire autant de prisonniers qu'il pourrait et d'épargner surtout le fils de Bâbek, de peur que celui-ci, qui voulait se rendre, ne revînt sur sa parole. Âdsin avait été tué et son armée était en pleine déroute. En recevant le message d'Afschîn, Dja‘far cessa le combat, et retourna au camp avec un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvait le fils de Bâbek. Afschîn écrivit au calife, lui annonça ce qui s'était passé, et demanda l'amân pour Bâbek. Ceux d'entre les soldats de Bâbek, qui s'étaient enfuis du champ de bataille, se dispersèrent dans les montagnes ; pas un seul ne rentra dans la forteresse.

Pendant la nuit, Bâbek quitta la forteresse avec environ cinquante hommes qui lui étaient restés, et se dirigea vers l'Arménie, à travers les vallées et gorges boisées, dans lesquelles il n'était pas possible de voyager à cheval. Il s'engagea dans ces forêts avec cinq personnes, savoir : son frère nommé ‘Abdallah ; son général en chef, nommé Mo‘âwiya ; sa femme et sa mère, et un serviteur. Les autres personnes de sa suite se dispersèrent. Lorsque Afschîn apprit la fuite de Bâbek, il se rendit à la forteresse qu'il fit détruire, et y établit son camp. Il adressa ensuite à tous les dihqâns des montagnes de l'Adserbaïdjân et de l'Arménie des lettres, par lesquelles il les informait que Bâbek, ayant pris la fuite, passerait par leur territoire, et que celui qui le ramènerait, ou apporterait sa tête, recevrait cent mille dirhems. Puis il donna l'ordre de surveiller tous les endroits où Bâbek pourrait tenter de sortir des forêts, et il en fit occuper les alentours par cinq mille hommes, divisés par groupes de cent et de deux cents, qui gardaient toutes les routes. Bâbek, qui avait emporté des vivres, ne se hâta pas de quitter la forêt dans laquelle il s'était réfugié.

Dix jours après la prise de la forteresse, arriva, à la grande satisfaction d'Afschîn, l'amân de Mou‘tacim muni, comme tous les actes qui étaient scellés au nom du calife, d'un sceau en or. Le général fit appeler le fils de Bâbek qui était son prisonnier, et lui dit : Je n'osais pas espérer que le calife accorderait cet amân ; le voici ; prends-le et avec un de mes hommes va trouver ton père. Le fils de Bâbek répondit : Émir, je n'oserais pas me présenter devant lui ; il me tuerait sur le champ, pour cette raison que je me suis livré vivant entre

vos mains ; car il m'avait recommandé, dans le cas où je serais fait prisonnier, de me donner la mort. Afschîn demanda alors si quelqu'un des autres prisonniers voulait porter son message à Bâbek ; ils déclarèrent tous qu'ils n'osaient pas aborder Bâbek. Afschîn leur dit : Mais il sera content de recevoir ce message ! — Tu ne le connais pas, répliquèrent les prisonniers, et nous le connaissons. Afschîn dit : il faut absolument qu'il lui soit porté. Il choisit un homme d'entre les prisonniers et un autre de ses propres gens et leur remit l'amân du calife. Le fils de Bâbek, sur l'ordre d'Afschîn, écrivit à son père une lettre, dans laquelle il lui disait : On t'apporte l'amân du calife ; si tu l'acceptes, ce sera un avantage pour toi et pour nous. Lorsque les deux messagers eurent rencontré Bâbek au milieu de la forêt et qu'il eut pris connaissance de la lettre de son fils, il dit : Il n'est pas mon fils ; ce n'est pas moi qui l'ai engendré ! Puis s'adressant à l'homme qui la lui avait remise : Qui es-tu, lui dit-il, pour oser me présenter la lettre de ce chien ? Et il tira son sabre et tua le messager de sa propre main. Il dit ensuite à l'autre messager, l'homme d'Afschîn : Va, dis-lui que je n'ai que faire de cette missive. L'envoyé se retira ; il ne se sentit rassuré que lorsqu'il eut quitté la forêt. Il revint auprès d'Afschîn, rapportant l'amân, qui n'avait pas été décacheté, et lui raconta tout ce qu'il avait vu et entendu.

L'une des routes que les musulmans occupaient autour de la forêt, dans laquelle s'était réfugié Bâbek, était dépourvue d'eau. Les troupes, voyant l'impossibilité d'y demeurer, prirent position à une portée de voix en arrière, en laissant deux guides sur la route, pour la surveiller, et pour les avertir, si Bâbek se montrait. Deux ou trois jours après, vers midi, Bâbek, qui les observait constamment, vit que ces deux surveillants dormaient. Il sortit de la forêt avec ses cinq compagnons et continua sa route. Lorsque les guides s'aperçurent de sa fuite, ils avertirent les troupes. Le chef du détachement Deodâd Abou’s-Sâdj, parent d'Afschîn, se mit aussitôt à sa poursuite. On le rencontra à deux parasanges plus loin, se reposant près d'une source. Bâbek, son serviteur et son frère eurent le temps de s'échapper ; mais les deux femmes et Mo‘âwiya furent pris et envoyés à Afschîn. Bâbek se réfugia sur une hauteur où les cavaliers ne pouvaient pas le suivre. Ceux-ci s'en retournèrent. Bâbek demeura cette nuit dans la montagne. Tous les dihqâns des environs le cherchèrent et

surveillèrent les routes. Le lendemain, forcé de se procurer des vivres, il monta sur le sommet de la montagne et regarda ; il vit à l'extrémité des défilés un village, et un homme qui cultivait son champ avec ses bœufs. Il dit à son serviteur : Va trouver cet homme et demande-lui de te vendre du pain ; paye le prix qu'il demandera, sans marchander. Le serviteur sortit des défilés, aborda le paysan et obtint de lui du pain ; mais comme il était tourmenté par la faim, il s'arrêta et en mangea une portion, avant de porter le reste à Bâbek. En ce moment vint à passer un autre paysan qui, le voyant armé, n'osa pas l'approcher ; il revint sur ses pas et alla avertir le dihqân du village. Ce dihqân, nommé Sahl, fils de Senbât, était un des partisans de Bâbek ; mais il avait reçu une lettre d'Afschîn, qui lui ordonna de l'arrêter. Il se rendit donc auprès du serviteur, le reconnut et lui demanda où était Bâbek. — Il est dans cette montagne, répondit le serviteur. — Qui est avec lui ? demanda de nouveau Sahl. — Son frère. — Il se fit conduire auprès de Bâbek, et aussitôt qu'il l'aperçut, il courut à lui, lui baisa les mains et les pieds, et lui dit : Où veux-tu aller, Seigneur ? Bâbek répondit : Je veux me rendre dans le pays de Roum, auprès du roi, qui est mon allié et qui ne me refusera pas son assistance. — Seigneur, répliqua Sahl, le roi de Roum a fait alliance avec toi, lorsque tu étais souverain et que tu avais une nombreuse armée ; mais à présent, quand il te verra abandonné, il ne voudra pas tenir ses engagements. — Tu peux avoir raison, dit Bâbek ; que faut-il faire ? — Si tu veux m'en croire, reprit Sahl, viens dans mon château, qui est le plus fort de la contrée. Je suis indépendant du calife, qui ne me connaît pas. Reste avec moi cet hiver, pendant ce temps nous pourrons délibérer. Tu peux disposer de mon corps, de mon âme et de mes biens. De plus, tous les dihqâns de cette contrée sont tes partisans, nous leur demanderons aide et assistance. Nous te serons plus utiles que l'armée de Roum. — Tu as raison, dit Bâbek ; et accompagné de son frère et de son serviteur, il suivit le dihqân dans son château. Sahl fit aussitôt prévenir Afschîn que Bâbek était dans son château et l'invita à envoyer des troupes, et s'engagea à le lui livrer. Afschîn fit partir un homme qui avait vu Bâbek, mais qui n'était pas connu de lui, afin de s'assurer de son identité. Sahl, ayant pris connaissance de la lettre que cet homme lui remit de la part d'Afschîn, lui dit : Si Bâbek voyait un étranger ici, il partirait aussitôt et je ne pourrais pas le poursuivre, ou il se tuerait, et

je ne pourrais pas l'en empêcher. Mais quand il prendra son repas, viens avec les cuisiniers et vêtu comme eux, servir le dîner ; et alors tu le verras. S'il m'interroge à ton sujet, je dirai que tu es, depuis longtemps, mon cuisinier ; s'il s'adresse à toi, fais la même réponse. En effet, Bâbek, en voyant cet homme, demanda qui il était. Sahl répondit que c'était un Khorâsânien et son cuisinier. Depuis combien de temps es-tu ici ? lui demanda Bâbek. — Depuis plusieurs années, répondit le messager d'Afschîn, — Pourquoi es-tu resté dans ce pays ? — Je m'y suis marié et j'ai des enfants. — C'est bien, répliqua Bâbek ; l'homme doit demeurer dans la ville où est sa femme. — Le dîner terminé, le messager retourna auprès d'Afschîn et lui annonça que c'était Bâbek lui-même qui se trouvait dans le château. Cependant Bâbek dit à Sahl : Ne laisse pas mon frère demeurer ici ; car il est possible que l'on nous prépare un piège ; si nous sommes découverts, nous serons perdus tous deux. Envoie-le dans un autre château, afin que, si l'un de nous périt, l'autre reste. En conséquence Sahl fit conduire ‘Abdallah au château d'un dihqân nommé ‘Isâ, fils de Yousouf, fils de Stephanos. Afschîn envoya deux généraux, chacun avec mille hommes, vers le château de Sahl, avec l'ordre d'agir de concert avec ce dernier, afin de prendre Bâbek vivant.

Arrivés à une parasange du château, les deux officiers établirent leur camp et firent prévenir Sahl. Celui-ci leur fit dire : Je ne veux pas vous livrer Bâbek dans ma demeure ; car si on lui fait grâce et qu'il recouvre sa souveraineté, il se vengerait de moi. Restez où vous êtes ; je le déciderai, sous le prétexte d'une chasse, à descendre dans la plaine, et là je vous le livrerai ; je lui dirai que l'armée d'Afschîn aura probablement découvert sa retraite, et il ne saura pas que je vous ai fait venir. Le lendemain, Sahl dit à Bâbek : Seigneur, tu es accablé de chagrin ; il y a ici près un terrain de chasse ; nous avons des faucons, des panthères et des chiens ; pourquoi ne viendrais-tu pas chasser avec nous pendant quelques heures, afin de te divertir ? — Volontiers, dit Bâbek ; et il sortit avec Sahl, qui le conduisit à un endroit qu'il avait précédemment indiqué aux deux généraux d'Afschîn. Ceux-ci, prévenus par Sahl, arrivèrent avec leurs troupes, de deux côtés opposés. En ce moment Bâbek tenait à la main un faucon ; comprenant aussitôt qu'ils venaient pour l'arrêter, il rejeta l'oiseau, descendit de cheval et s'assit par terre. Les deux officiers

s'approchèrent et s'emparèrent de lui. Voyant que Sahl ne fut point inquiété, il devina la véritable situation, et s'adressant à Sahl, il lui dit : Traître, c'est pour telle ou telle somme que tu m'as vendu à ces juifs ! On le conduisit à Afschîn, ainsi que son frère, et Afschîn avertit le calife de leur arrestation. Mou‘tacim ordonna qu'ils fussent amenés à sa cour. Afschîn se mit en route pour Sâmarrâ, avec l'armée et les prisonniers. À chaque station, un messager du calife vint à sa rencontre et lui apporta une robe d'honneur, et il reçut continuellement des honneurs et des présents. Ce fut le jeudi, troisième jour du mois de çafar [de l'an 223], que Afschîn arriva avec Bâbek à Sâmarrâ. Le lundi suivant, Mou‘tacim tint une audience publique. L'armée forma la haie entre la maison d'Afschîn et le palais du calife. On alla chercher Bâbek dans la maison d'Afschîn, et on l'amena au palais monté sur un éléphant, afin que le peuple pût le voir. Le calife lui fit ensuite couper les mains et les pieds par des chirurgiens, ouvrir le ventre et couper la gorge. Le corps mutilé fut pendu au gibet, dans Sâmarrâ, et la tête, après avoir été promenée dans toutes les villes de l’Irâq, envoyée dans le Khorâsân, où ‘Abdallah, fils de Tâhir, la fit exposer également dans toutes les villes ; elle fut ensuite plantée sur un poteau, à Nîschâpour. ‘Abdallah, frère de Bâbek, fut envoyé à Baghdâd, où le gouverneur, Is‘hâq, fils d'Ibrahîm, le fit exécuter de la même manière que son frère. Son cadavre, pendu à un gibet, resta exposé près du pont de Baghdad, jusqu'à la fin du règne de Mou‘tacim.

CHAPITRE XL

Mort de Mou‘tacim. Résumé de l'histoire de ses successeurs

Mou‘tacim s'était fait saigner le premier jour du mois de mo‘harrem de l'an 227. Le même jour, il fut pris de la fièvre, commencement d'une longue maladie, qu'aucun remède ne put guérir ; il mourut le jeudi, à l'heure de la prière du midi, dix-huitième jour du mois de rabî‘a premier, à Sâmarrâ, et il y fut enterré. La durée de son règne était de huit ans, huit mois et vingt-deux jours ; il était âgé, au moment de sa mort, de quarante-huit ans, huit mois. Mou‘tacim était de taille moyenne ; il avait le teint blanc et rose, la barbe longue ; ses yeux étaient grands et beaux. Il laissa huit fils et huit filles. Il était distingué autant par sa générosité, que par son éloquence et sa vertu.

Mou‘tacim eut pour successeur son fils al-Wâthiq-billâh, dont le vrai nom était Hâroun, et le surnom Abou-Dja‘far. Il était gros, beau de visage, blanc de teint ; il avait la barbe longue et noire, le nez petit, et une marque sur un œil. Il était né à la Mecque, d'une esclave grecque nommée Qarâtis ; il monta sur le trône à l'âge de trente et un ans, et mourut après un règne de cinq ans, neuf mois et six jours à Sâmarrâ, où il fut enterré. Son frère Moutawakkil prononça la prière des funérailles sur son corps. Il mourut par suite de la médication violente employée contre une hydropisie dont il était atteint. On l'avait placé dans un four chauffé, et comme, une première fois, il avait par ce moyen trouvé quelque soulagement, il fit, le lendemain, chauffer le four davantage et il y demeura plus longtemps ; quelques heures après en être sorti, il rendit le dernier soupir. — Wâthiq était très sévère. Un de ses valets a raconté le fait suivant : Le jour de sa mort, il était couché sur son lit, ses yeux étaient fermés. Je m'approchai pour voir s'il vivait encore. Lorsqu'il entendit mes pas, il ouvrit les yeux et me

regarda sévèrement. J'en étais si effrayé que ma bile faillit se répandre. Quand il fut mort, je m'approchai de nouveau, et je remarquai que cet œil qui m'avait lancé ce regard, était déjà mangé par les vers. On raconte encore que, lorsque Wâthiq était dans l'agonie, il fit enlever toutes les couvertures de son lit et se fit coucher sur le sol. Il tourna son visage contre terre, et s'écria en pleurant : « Ô toi dont le règne ne finit jamais, aie pitié de celui dont le règne va finir ! » — Wâthiq avait pour secrétaire Mohammed, fils d'‘Abdou'l-Mélik, az-Zayyât ; pour chambellan Itâkh, et pour qâdhî A‘hmed, fils d'Abou-Doâd. Son sceau représentait un homme entre deux lions.

Al-Moutawwakkil-‘alâ‘llâh (Abou'l-Fadhl Dja‘far), fils de Mou‘tacim, succéda à son frère Wâthiq. Il était né à Fam aç-Çil‘h d'une esclave nommée Schedjâ‘. Il était de taille élevée, brun, beau de visage ; il avait les cheveux noirs, les sourcils joints et le nez aquilin. Lorsqu'il monta sur le trône, il était âgé de vingt-six ans et neuf mois ; il exerça le pouvoir pendant quatorze ans et neuf mois, et fut assassiné, par ordre de son fils Mountacir, à Dja‘fariyya, où il fut enterré. ‘Obaïdallah, fils de Ya‘hyâ, fils de Khâqân, était son secrétaire ; Wacîf le Turc, son chambellan ; Dja‘far, fils d'Abdou'l-Wâhid, al-Hâschemî son qâdhî. Son sceau portait les mots : *al-Moutawakkilou ‘alâ'llâhi.*

À Moutawakkil succéda son fils al-Mountacir billâh (Abou-Dja‘far Mohammed), né à Sâmarrâ, d'une esclave grecque nommée ‘Habschiyya. Il était brun, ni trop gros, ni trop maigre ; une barbe pleine entourait son visage ; sa chevelure était abondante, ses yeux étaient grands. Il avait vingt-quatre ans, lorsqu'il monta sur le trône, et il mourut, après un règne de six mois, à Sâmarrâ, où il fut enterré. — On raconte que Mountacir, une nuit, vit en songe son père, qui lui adressait ces paroles : Malheur à toi, Mohammed, toi qui m'as dépouillé du trône et m'as assassiné ! Mais par Dieu, tu ne jouiras du pouvoir que peu de temps, et ensuite tu iras en enfer ! Mountacir, en se réveillant, tomba dans une profonde tristesse, jusqu'à ce qu'il mourût. Son règne avait eu la même durée que celui de Schîrwaïh, fils de Kesra. On raconte que Mountacir, après le meurtre de son père, avait [un jour] sous ses pieds un tapis dans lequel était brodée une figure autour de laquelle se trouvait une inscription en langue pehlevi. Il fit venir un Persan et lui demanda ce que signifiaient les paroles

qu'on lisait sur ce tapis. Le Persan répondit : On y lit : Je suis Schîrwaïh, fils de Parwîz ; j'ai tué mon père pour le royaume de ce monde ; je ne lui ai survécu que six mois. Mountacir fut saisi d'un mauvais pressentiment et mourut six mois après. Mosta‘in prononça la prière des funérailles sur son corps. — Mountacir avait pour secrétaire A‘hmed, fils d'al-Khacîb ; pour chambellan Abou’l-Merzebân, et pour qâdhî Dja‘far l'Abbaside. Son sceau portait les mots : *al-Mountacirou bi’llâhi.*

Mountacir eut pour successeur al-Mosta‘n (Abou’l-‘Abbâs A‘hmed), fils de Mohammed, fils de Mou‘tacim, et d'une esclave, nommée Zeba (Moukhariq ?). Il était de petite taille et brun ; sa barbe était longue et bien fournie ; ses yeux étaient petits. Il avait un signe sur la figure. Au moment de monter sur le trône il était âgé de vingt-quatre ans. Après un règne de deux ans, neuf mois et deux jours, il fut détrôné [et forcé de se retirer] à Baghdâd, [où il abdiqua en l'an 252]. Quatre mois après, on le transporta à Sâmarrâ. Arrivés près du pont du Qâtoul, ses gardiens lui tranchèrent la tête, au moment où il accomplissait la prière et qu'il était prosterné. On porta la tête à sa mère ; son corps fut enterré à côté de celui de Mountacir. — Il avait eu pour secrétaire A‘hmed, fils de Çâli‘h ; pour chambellan Wacîf, et pour qâdhî A‘hmed, fils de Mohammed. La devise inscrite sur son sceau était : « Je ne compte que sur Dieu. »

Mousta‘n eut pour successeur al-Mou‘tazz-billâh (Abou-‘Abdallah Zobaïr), fils de Moutawakkil. Il était né, d'une esclave nommée Qabî‘ha, à Sâmarrâ. Il était de taille élevée, de belle tournure ; beau de visage ; il avait le teint blanc et rose, les cheveux noirs, la barbe bien fournie. Il était âgé de dix-huit ans lorsqu'il monta sur le trône. Il fut détrôné et tué au bain, après un règne de quatre ans, six mois, vingt et un jours ; il fut enterré dans un tombeau que lui éleva sa mère, dans un endroit connu. Mouhtadî pria sur son corps. Il avait eu pour secrétaire Dja‘far, fils de Mohammed ; pour chambellan Çâli‘h, fils de Wacîf, et pour qâdhî ‘Hosaïn, fils de Mohammed, fils d'Abou’l-Schewârib. La devise inscrite sur son sceau était :

« Je crois en celui qui a tout créé et égalisé. »

Table des Chapitres

I. Révolte d'Abou-Mouslim

II. Califat d'Abou'l'Abbâs as-Saffah'h 'Abdallah

III. Bataille entre Merwân, fils de Mohammed, et 'Abdallah, fils d''Alî

IV. 'Abdallah, fils d''Alî, envahit la Syrie. Mort de Merwân

V. Campagne d'Abou-Dja'far contre Ibn-Hobaïra

VI. Voyage d'Abou-Dja'far dans le Khorâsân

VII. Mohammed, fils de Çoul, gouverneur de l'Arménie et de l'Adserbaïdjân. Pèlerinage d'Abou-Mouslim

VIII. Mort d'Abou'l-'Abbâs Saffâ'h. Règne d'Abou-Dja'far Mançour. Révolte d''Abdallah, fils d''Alî

IX. Mort d'Abou-Mouslim, fondateur de l'Empire abbaside

X. 'Abdallah, fils d''Alî. Évènement de Hâschimiyya

XI. Campagne de Mahdî, fils de Mançour, contre Abdou'l-Djabbâr, dans le Khorâsân

XII. Mançour et les petits-fils de 'Hasan, fils d''Alî

XIII. Révolte de Mohammed, fils d''Abdallah

XIV. Mort de Mohammed, fils d''Abdallah

XV. Révolte d'Ibrahîm, fils d''Abdallah, à Baçra

XVI. Mort d'Ibrahîm, fils d''Abdallah

XVII. Proclamation de Mahdî comme héritier présomptif du trône

XVIII. Mort de Mançour. Califat de Mahdî

XIX. Ya'qoub, fils de Dâoud

XX. Mort de Mahdî

XXI. Règne de Mousâ al-Hâdî

XXII. Les athées sous le règne de Hâdî

XXIII. Mort de Mousâ al-Hâdî

XXIV. Règne de Hâroun ar-Raschîd

XXV. La famille des Barmécides et leur disgrâce

XXVI. Voyage de Hâroun à Reï

XXVII. Révolte de Râfi‘, fils d'al-Laïth à Samarcande. Harthama, fils d'A‘yan, gouverneur du Khorâsân

XXVIII. Second voyage de Hâroun dans le Khorâsân. Sa mort

XXIX. Règne de Mohammed al-Émîn

XXX. Hostilités entre Émîn et Mâmoun

XXXI. Mort de Mohammed al-Émîn

XXXII. Règne de Mâmoun

XXXIII. Révolte d'Abou-Sarâya et des Alides à Koufa

XXXIV. Mort de Harthama

XXXV. Révolte de l'armée de Baghdâd contre ‘Hasan, fils de Sahl

XXXVI. Califat d'Ibrahîm, fils de Mahdî, à Baghdâd

XXXVII. Mort de Mâmoun

XXXVIII. Règne de Mou‘tacim. Fondation de Sâmarrâ

XXXIX. Bâbek le Khorrémite. Campagne d'Afschîn

XL. Mort de Mou‘tacim. Résumé de l'histoire de ses successeurs